

«Annette Rivière et la Vie héroïque
dans L'Ame enchantée de Romain Rolland»

par Brian Levene

Thèse de Maîtrise (Département de Français à
l'Université du Manitoba)

sous la direction de M. André Joubert

Master's thesis in the Department of French
and Spanish, University of Manitoba

Pour la remise des diplômes en octobre 1984

For the convocation of October, 1984

ANNETTE RIVIERE ET LA VIE HEROIQUE DANS
L'AME ENCHANTEE DE ROMAIN ROLLAND

BY

BRIAN LEVENE

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1984

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

Cette étude est dédiée au Professeur André Joubert,
au Professeur C.A.E. Jensen, ancien Chef du Département
de français à l'Université du Manitoba
et au Professeur John Clark, Chef de ce département.

Avec ma profonde reconnaissance pour mes parents,

Monsieur et Madame R. Levene.

Notes liminaires

Nous utiliserons pour nos références l'édition définitive en un volume du roman de Romain Rolland: L'Ame enchantée (Paris, Albin Michel, 1967), 1470 pp., précédées de l'Introduction de 1934 et de la préface à la première édition.

Nous introduirons, dans une citation, le signe suivant: /.../ pour indiquer une coupure dans le texte cité. Nous signalerons une modification nécessaire dans ce texte de la manière suivante: /xxx/.

Nous voulons remercier Mademoiselle W. F. Bussell et la Duke University pour la citation des extraits tirés de l'étude: «The Parallel Themes of Pacifism and Revolution in the Works of Romain Rolland, 1914-1944».

INTRODUCTION

Romain Rolland écrivit L'Ame enchantée, son deuxième roman cyclique, pendant une douzaine d'années. Publié en quatre volumes, en différents moments au long de ces années, le roman suivait l'évolution de la pensée de l'auteur, en reflétant ses intérêts et soucis pendant cette époque tumultueuse de l'après-guerre -- jusqu'à un acheminement vers un engagement politique. L'élaboration de L'Ame enchantée fut souvent interrompue par le temps consacré par l'auteur à ses Vies des Hommes Illustres, au Mahatma Gandhi, à la vie de Beethoven, à ses études musicologiques, et à son Théâtre de la Révolution. La reprise de la création attendait aussi, quelquefois, le développement de la pensée de l'écrivain sur certains problèmes importants.

La publication des quatre volumes de cette oeuvre s'est étalée pour Romain Rolland entre l'âge de cinquante-six ans et celui de soixante-sept ans:

- I. Annette et Sylvie en 1922,
- II. L'Eté en 1924,
- III. Mère et Fils en 1927, et
- IV. L'Annonciatrice en fin de 1933.

Sans doute en avait-il envisagé la conception depuis longtemps. Ce devait être, non sans un temps d'élaboration prolongé, l'épopée d'une femme et de sa génération, celle née entre 1875 et 1880. Pierre Abraham caractérise ainsi la place des deux romans dans l'histoire de la littérature:

«Jean-Christophe est le dernier grand roman du XIX^e siècle, L'Ame enchantée le premier du XX^e siècle.» (1)

Le but visé par l'auteur dans la création de ce monde autonome et pourtant ouvert aux grands souffles du vent de l'histoire, était le même que celui de ses grandes biographies, ainsi que de ses autres romans et de ses essais politiques, celui d'apporter vie au lecteur:

«Elever les âmes, les réhabituer à respirer l'air des altitudes, leur en rendre le besoin même, au lieu d'une équivoque nostalgie, en leur montrant la possibilité, offerte à chacun, d'accéder, s'il le veut, au niveau des grandes âmes, c'est là son ambition.» (2)

La mesure dans laquelle la hauteur d'âme et d'action qu'atteignent les héros de Rolland se trouve vraiment accessible au lecteur moyen, à sa portée spirituelle, est cependant assez douteuse. Comme l'observe Rosemary Goldie: «'L'humble vie héroïque', telle qu'il l'a présentée, reste, en effet, une transposition que les hommes 'ordinaires' ne semblent guère capables de saisir -- comme son supra-nationalisme héroïque est resté aussi sur un plan trop absolu pour influencer des hommes engagés dans la lutte pour la patrie.» (3)

Elle avance même l'opinion que cet appel à la grandeur cachée en l'homme donne à l'héroïsme de R. Rolland un caractère et un sens qui ne

1 Pierre Abraham: «Romain Rolland Romancier et Dramaturge», dans Romain Rolland par plusieurs auteurs (Neuchâtel, La Baconnière, 1969), p. 35

2 Jean-Bertrand Barrère: Romain Rolland par lui-même (Paris, Editions du Seuil, 1955), p.55

3 Rosemary Goldie: Vers un héroïsme intégral dans la lignée de Péguy, Cahiers Charles Péguy (Paris, Editions de l'Amitié, 1951), p. 69

correspondent pas à l'acception française de ce mot. «Ce qui n'est pas 'français' dans l'oeuvre héroïque de Rolland», écrit-elle, «tient plutôt, nous semble-t-il, à cet appel au 'grand homme' qui fait le fond même de cette oeuvre.» (4)

Mais si l'héroïsme exalté par l'oeuvre de Romain Rolland reste au-dessus du possible pour l'homme moyen,-- et même peut-être étranger à une conception conforme aux modèles offerts par la littérature française, il n'en est pas moins assuré qu'il a eu un grand retentissement sur les lecteurs de l'oeuvre. Comme en témoigne encore Pierre Abraham:

«Aucun écrivain français n'a provoqué chez son lecteur une émulation aussi active, un désir aussi profond de s'inspirer du personnage qu'on lui décrit... L'émulation éprouvée par l'écrivain est la source de l'enthousiasme que suscite son oeuvre chez le lecteur.» (5)

L'émulation et l'enthousiasme ressentis par Romain Rolland pour les personnages héroïques de sa création, y compris Annette Rivière, la vie qu'il a partagée avec eux pendant des années, lui ont valu une place privilégiée non seulement dans le coeur de ses fervents, mais aussi dans la conscience politique du public, pendant les décennies de ce siècle où il luttait (souvent contre lui-même) pour trouver la voie juste du progrès pour lui et pour son public, sa nation, l'humanité:

⁴ Ibid., p. 68

⁵ Pierre Abraham, op. cit., p. 28

«Nature indépendante, amour égal de la vérité et de la liberté, horreur du mensonge à soi-même et de la bassesse, acceptation pure et simple des contradictions, rapidité de mouvement et d'évolution en face des problèmes, cet ensemble de dispositions a fait de Romain Rolland, pendant les cinquante premières années du siècle, la conscience de gauche, aussi sûrement que Péguy et Bernanos se sont relayés à représenter, dans le même temps, la conscience catholique.» (6)

⁶ Jean-Bertrand Barrère: op. cit., p. 53

CHAPITRE I - L'AMOUR FRATERNEL: ANNETTE ET SYLVIE

Le sens de la vie héroïque apparaît chez Annette Rivière avec sa découverte de la soeur cadette dont elle n'avait jamais auparavant soupçonné l'existence. Les relations entre Annette et Sylvie commencent par le truchement des lettres écrites par celle-ci à leur père défunt, et qu'Annette a trouvées dans un chiffonnier. Et quelle que soit son indignation contre la jeune fille qui évoque son père comme s'il était sa propriété à elle, Annette ne peut point s'empêcher de l'accepter dans sa vie, puisqu'elles sont du même sang; elle va même au-devant de l'intrusion dans sa vie que représentent ces lettres de Sylvie, ne pouvant se détourner de cette vie qui fait ainsi partie de la sienne. Elle essaie plusieurs fois de trouver Sylvie chez elle; si elle est tentée de renoncer au projet,

«/.../ elle était de celles qui ne renoncent jamais à ce qu'elles ont décidé; -- elles y renoncent d'autant moins que l'obstacle s'entête, ou qu'elles craignent ce qui va arriver.» (7)

Cependant, Annette garde son orgueil dans sa première rencontre avec sa soeur; elle veut bien l'accepter en partageant avec elle leur père, ou bien le souvenir de ce dernier, mais ne peut pas renoncer à ses privilèges.

«...: malgré elle, elle établissait une différence entre leurs parts; elle laissait entendre que la sienne était privilégiée. Elle racontait à Sylvie les dernières années de Raoul; et elle ne pouvait pas s'empêcher de montrer combien elle avait été plus intime avec lui.» (8)

⁷ R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 16

⁸ Ibid., p. 20

On peut voir déjà se manifester chez Annette un instinct protecteur à l'égard de sa plus jeune soeur, lorsqu'elle interroge sa conscience sur l'amour libre -- dans la mesure où cette espèce d'amour concerne Sylvie. Annette est étonnée, quand elle invite Sylvie à loger chez elle, d'entendre d'elle la réponse qu'elle ne le peut pas parce qu'elle a un ami. Le sens des convenances d'Annette est choqué, comme le lui dit Sylvie. Mais pour Annette, puisque c'est de sa soeur qu'il s'agit, il y a là un attrait de plus chez sa cadette. La curiosité la pique:

«Malgré elle, son esprit tâchait de se figurer comment vivait Sylvie... Il lui arriva de se mettre à sa place. Elle fut assez confuse de constater qu'elle ne s'y trouvait pas trop mal.» (9)

Annette éprouve en même temps un attrait et une répulsion pour sa soeur et elle ne peut cacher ni l'un ni l'autre; elle est, comme dit sa soeur, «une grande amoureuse», qui se jette entièrement dans ses liens de coeur et ne saurait dissimuler ses dispositions. En ce qui concerne la gêne que la liaison amoureuse de Sylvie lui cause,

«... quand elle s'obligeait à en parler, avec le désir sincère de faire plaisir à Sylvie, elle avait dans le ton un rien de forcé, que percevait Sylvie;» (10)

L'équivoque de son attitude envers Sylvie et envers l'amour -- «Audacieuse dans l'âme, elle était réservée dans les mots; on eût dit qu'elle craignait d'entendre ce qu'elle pensait» (11) -- apparaît lorsque les deux soeurs partent en vacances ensemble dans les montagnes

⁹ Ibid., p. 28

¹⁰ Ibid., p. 37

¹¹ Ibid., p. 47

de Suisse. Face aux avances du jeune sportsman italien Tullio, Annette ressent pour la première fois «la morsure de la passion sexuelle» (12) et en a honte, mais elle ne peut pas s'empêcher de rivaliser avec Sylvie quand celle-ci essaie de lui ravir les attentions du prétendant. Elle se demande alors: «Mais est-ce qu'on peut aimer ce qu'on méprise... » (13), et la réponse lui vient non pas de la raison mais d'une force sauvage de l'âme, «fièvre d'orgueil jaloux» qui «exige qu'elle le prît, qu'elle l'arrachât à l'autre.» (14) Elle se rend même compte de la folie de sa haine, contre laquelle elle ne peut rien; elle constate, seule, que «pour cet homme qu'elle ne connaissait pas quinze jours avant, qui ne lui était rien, elle était prête à haïr celle qui était sa soeur, celle qu'elle avait aimée le mieux, ... mais comment cela était-il possible!» (15)

Quand Sylvie se montre enfin la gagnante dans la partie jouée entre les deux soeurs, Annette éprouve des angoisses effroyables, mais est capable de les surmonter, en raison de l'amour pour sa soeur. Elle admet que celle-ci est «mieux faite pour l'amour» et «bien plus jolie» et qu'elle l'aime justement pour cela, et de plus qu'elle-même est la plus âgée et doit être la plus sage. Le petit drame sentimental ne reste pas simplement intérieur en elle, mais suscite une reconnaissance chez Sylvie, un effet tangible dans la vie de cette jeune Parisienne à la

¹² Ibid., p. 51

¹³ Ibid., p. 54

¹⁴ Loc. cit.

¹⁵ Ibid., p. 59

mode, qui jusque-là ne prenait jamais ni ses amours, ni sa propre vie au sérieux:

«-- Bah! qu'est-ce que ça fait pour moi?
répliqua Sylvie. Je ne compte pas... Oui,
reprit-elle, /.../, je devrais être plus sage,
maintenant que je suis ta soeur...» (16)

Annette commence donc très tôt sa carrière d'inspiratrice d'autrui, rôle qu'elle jouera auprès de tant de personnes dont le chemin croisera le sien, et dans ce rôle elle se conforme à la définition du héros offerte par Rolland: «celui qui fait ce qu'il peut». (17) C'est dire que les actions héroïques n'ont pas besoin de sortir du cadre de tous les jours.

Les différences entre les deux soeurs s'accroissent quand Annette pose à Sylvie la question à laquelle elle est exposée à propos d'un mariage possible avec son ancien camarade de lycée, Roger Brissot, avocat et fils unique d'une famille noble de Bourgogne. Sylvie ne peut guère comprendre le désir d'intégrité personnelle d'Annette, associé à celui de se donner entièrement à Roger. Annette, qui ne peut jamais se donner à moitié, se sent en danger d'être engloutie, étouffée par Roger et sa famille; ils ne tarderaient pas de «me manger toute, me manger toute ma vie, toute ma pensée à moi, tout l'air que je respire...» (18)

16 Ibid., p. 66

17 R. Rolland: L'Adolescent (Jean-Christophe III) Cahiers de la Quinzaine, 8^e cahier de la VI^e série (Paris - 1905), p. 219 -- cité dans Rosemary Goldie: «Vers un héroïsme intégral dans la lignée de Péguy», Cahiers Charles Péguy (Paris: Ed. de l'Amitié, 1951), p. 68

18 R. Roland: L'Ame enchantée, p. 112

Mais pour la petite modiste de Paris, quand Annette parle du sérieux de se donner entièrement, sans rien réserver, l'idée est ridicule: «--Et qui est-ce qui parle de ça? Il faudrait être fou!»

(19) Pour elle, la division de l'âme en parties diverses, les unes à offrir, les autres à tenir en réserve, ne se présente pas comme un problème: «Il lui paraissait si simple de dire ce qu'on voulait, de donner ce qu'on voulait, et de garder, sans le dire, tout le reste!»

(20)

Comme cette Sylvie que nous voyons ici est loin de l'idéal de la femme «vraie» que Romain Rolland souhaitait, représentante du sexe qu'il croyait le plus avancé à son époque! Dans les relations entre femme et homme «il faut parler, il faut se connaître soi-même, il faut se faire connaître. C'est un devoir social et un devoir moral.»

(21) Ainsi en juge Rolland dans une revue littéraire en 1912. Et il croit qu'une certaine «élite féminine, dont le besoin de vérité et l'ardeur idéaliste ont quelque chose d'héroïque» (22) répond à ce besoin social et même qu'elle est en avance sur la même génération masculine --

«Pour ma part, je n'hésite pas à regarder la nouvelle génération féminine comme supérieure à la génération d'hommes; et c'est d'elle que j'attends les plus grands progrès.»
(23)

19 Loc. cit.

20 Ibid., p. 113

21 R. Rolland: «Chronique Parisienne», Bibliothèque universelle et revue suisse, vol. LXVIII (oct.-déc. 1912), p. 615

22 Ibid., p. 616

23 Loc. cit.

Ce n'est pas, certes, de la légère Sylvie que Romain Rolland attend l'intelligence des nouvelles relations souhaitées entre les deux sexes. Le prétendant Marcel Franck, cependant, voit en Annette le besoin de tout donner de son être, et alternativement de tout retenir -- en une polarisation qui régnera sur elle pendant toute sa vie. Il vient en visite chez elle au moment de sa décision à propos d'un mariage:

« -- vous êtes, lui dit Marcel, une amoureuse révoltée. Perpétuellement amoureuse... et perpétuellement révoltée. Vous avez besoin de vous donner et vous avez besoin de vous garder. »
(24)

Il est curieux que ce jeune homme mondain pour qui la plus haute loi du mariage serait de ne pas « gêner » le partenaire dans ses propres jouissances, soit celui qui comprend l'âme profonde d'Annette, tandis que sa soeur qui l'aime n'arrive pas à la comprendre. Cela peut être à cause du manque d'intellectualité de Sylvie; il se peut que si celle-ci tient des parties de son être dans des compartiments séparés, et en partage certaines selon sa convenance, ce soit un processus inconscient chez elle, qui ne se comprend pas vraiment, ou qu'elle ait trouvé un moyen facile de se débrouiller dans une vie pleine de difficultés.

Marcel Franck, par contre, est capable de comprendre une âme différente de la sienne, mais tout en gardant ses distances à son égard, et en restant donc objectif.

Sylvie, dès le début de sa connaissance d'Annette, trouve de sa curieuse grande soeur une définition qui ait un sens pour elle. Quand Annette s'est révélée complètement à elle, peu après leur première

24 R. Rolland, L'Ame enchantée, p. 114

rencontre, Sylvie, en évoquant ses sentiments profonds de haine, puis d'attrait pour la nouvelle soeur, la cerne en disant, « -- Tu es une grande amoureuse. » (25)

Mais quand Annette est de retour à Paris avec Sylvie, quelques mois après leur conversation relative à un mariage avec Roger Brissot, et après s'être donnée physiquement à Roger (avec un résultat prévisible), la petite soeur n'a pas du tout changé d'avis sur les bienfaits d'un mariage avec Roger, mais est plutôt certaine de sa nécessité. Ici c'est la «fille du peuple» pratique qui s'exprime par la bouche de Sylvie, parlant de la différence entre la classe ouvrière (celle de Sylvie) et la classe bourgeoise (celle d'Annette), jugeant une des siennes qui sort du rang et ose avoir un enfant hors du mariage. «Il vaudrait mieux pour toi être une femme mariée quatre fois adultère que ce qu'ils flétrissent du nom de fille-mère» dit-elle, «... cela ne se pardonne pas à une femme de leur classe!» (26)

Sylvie se moque ainsi de l'hypocrisie de la bourgeoisie qui n'attend rien de la morale sexuelle de la classe ouvrière, parce que cette bourgeoisie ne prétend pas régenter les femmes de cette classe, mais entend maintenir les siennes en étroite dépendance. Quand, auparavant, Sylvie a ressenti de la méfiance pour Annette qui voulait l'emmener habiter chez elle au moment où la petite soeur se trouvait sans travail, c'était en elle méfiance de classe, fierté qui ne veut pas se laisser dominer et conduire par une bourgeoisie arrogante. Elle a, en tous cas, vu en Annette une représentante de sa classe, c'est-à-dire une étrangère.

²⁵ Ibid., p. 36

²⁶ Ibid., p. 159

Pourtant, tout en voyant très clairement les conséquences du refus d'Annette d'un mariage avec Roger, à savoir les injures qu'elle recevra des membres de sa classe, c'est comme soeur, non pas comme observatrice de la classe bourgeoise, que réagit Sylvie à l'attitude entêtée d'Annette -- à la volonté de celle-ci de vivre à deux avec son enfant, contre le monde entier, si nécessaire. A la question d'Annette pour savoir si elle lui viendrait en aide, à elle et à son petit, contre les rigueurs d'une opinion sans coeur:

«Sylvie l'embrassa furieusement. Et elle montra le poing au mur:
-- Gare à qui te touche!» (27)

Voilà Annette devenue l'inspiratrice des autres. Mais en même temps si c'est Annette qui dans sa témérité bafoue la bourgeoisie, c'est Sylvie qui, hors de cette classe, est plus sensible à son code de moralité et aux risques courus par sa soeur qui le défie, -- plus sensible qu'Annette elle-même, grandie entourée de ses privilèges et ses préjugés.

Cette sensibilité chez Sylvie aux moeurs bourgeoises a peut-être rapport aussi avec une nécessité innée d'ordre en elle. Mais quand elle voit l'orgueil de sa soeur devant la ruine financière qui l'accable, peu après la naissance de son fils Marc, -- de sa soeur insouciante et prête à chercher du travail pour la première fois de sa vie, Sylvie avoue son admiration pour sa soeur aînée qui peut rebâtir sans gêne sa maison écroulée comme les maisons de dominos qu'elles ont bâties pendant l'enfance.

²⁷ Ibid., p. 160

«Quand la maison tombait, est-ce que tu rageais?» demande Annette.
« -- Je fichais les dominos par terre, dit Sylvie.
-- Moi je disais: Patatras! je vais en refaire une autre!» (28)

Au moment de son mariage, Sylvie se révèle dure et acerbe dans son attitude envers l'amour et dans son appréciation de la valeur du partenaire en amour.

« -- Souffrir! Chacun fait souffrir l'autre, ce n'est pas une affaire! Bien sûr qu'il souffrira! ... Et si je ne répons pas de ne pas le faire enrager ... je ne le mettrai sur le gril qu'autant qu'il sera nécessaire. Bien entendu, à condition que je n'aie pas à m'en plaindre!» (29)

Sylvie a besoin d'ordre pour sa sécurité émotionnelle, comme la société bourgeoise dont elle ne fait pas partie; «elle ne chicanait l'ordre établi que parce qu'il n'était pas le sien. Mais qu'il fût établi, elle ne le lui reprochait pas.» (30) Annette, au contraire, mène une vie plus libre, moins assujettie à un ordre institué (même si, comme chez Sylvie, c'est un ordre dont on se moque du dehors.)

La preuve du besoin qu'a Sylvie d'une hiérarchie sociale, c'est-à-dire d'un monde sûr où tout a sa place, c'est son atelier de couture, où elle est la reine qui sait «fonder, à l'instar d'un sage gouvernement, l'union des rivales sur le patriotisme du travail en commun.» (31)

28 Ibid., p. 200

29 Ibid., p. 222

30 Ibid., p. 200

31 Ibid., p. 201

C'est-à-dire qu'elle sait gouverner les autres pour se créer un monde à son goût; et c'est un monde où les relations entre personnes restent les mêmes que celles du monde bourgeois qui ne se soucie pas de la classe ouvrière. Sylvie se crée un monde d'ordre, parallèle au monde bourgeois étouffant; et ce n'est pas un monde intérieur, comme celui dont jouit si pleinement sa soeur Annette, mais très concret.

Il s'y trouve d'abord le personnage que joue Sylvie elle-même, et qu'elle considère comme de l'extérieur:

«Un minimum de vie intérieure: tout projeté en actes et en paroles. Le besoin qu'avait Annette de confession morale ne trouvait point là son compte /.../ Il s'agissait d'administrer exactement son petit domaine.» (32)

Le domaine de Sylvie se décrit peut-être plus exactement en termes de lutte, de bataille: c'est «son terrain, le lopin qu'elle s'était taillé dans la jungle parisienne.» (33)

Et cette attitude de bête dans la jungle qu'apporte Sylvie dans ses rapports avec autrui, surtout avec quelqu'un à ses yeux suspect d'intrusion dans son territoire, cette attitude apparaît très clairement lors d'une mésentente avec Annette qui se développe pendant quelques mois. Pendant la période de grossesse de Sylvie, son mari Léopold, pour échapper un peu à la mauvaise humeur de sa femme (qui s'accroît avec la grossesse de celle-ci), nourrit une certaine amitié pour sa belle-soeur Annette. A un moment donné, pendant une promenade en campagne, où ils sont seuls ensemble, il la saisit et essaie de

³² Ibid., p. 202

³³ Ibid., p. 200

l'embrasser. Elle se sauve immédiatement, mais Sylvie soupçonne l'aventure. Et dès ce moment commence son hostilité envers sa soeur.

Après son accouchement, la désaffection de Sylvie grandit, au lieu de s'atténuer avec sa délivrance, et trouve dans son enfant une autre source d'irritation; Sylvie cède à la jalousie quand elle voit la petite Odette dans les bras d'Annette.

«Avec une rage froide, Sylvie continua:
-- Tu vis à mes dépens. C'est bien. C'est bien, mais c'est assez. Mon mari et ma fille sont à moi. Bas les mains!» (34)

Une raison, encore, de la rupture entre les soeurs tient à la différence de leurs caractères et de leurs tempéraments. Tandis qu'Annette est une âme entière, qui s'engage passionnément dans tous ses rapports humains, Sylvie, par contre, n'accepte pas, même dans son for intérieur, ses propres émotions. Elle se dissocie d'elles, et ne peut pas se donner entièrement. Ce manque de franchise peut la mener à méconnaître la réalité. Se créant un monde à son goût, dont elle sépare ses émotions, elle peut aussi bien prêter à n'importe quel personnage de son entourage, même à quelqu'un de proche d'elle, des motifs qui flattent sa vanité, ou du moins ne lui nuisent pas.

Quand Léopold devient jaloux de Julien Davy, l'ami d'Annette, dans le temps de son aventure manquée avec sa belle-soeur, Sylvie, aux fines antennes, sensibles aux réactions de ceux qui l'entourent,

³⁴ Ibid., p. 266

s'en rend compte. Mais elle attribue à Annette l'origine de la tentative de son mari --

«Sylvie, déjà en éveil, fut frappée de ses allures bizarres: elle l'observa, et elle ne douta plus: il était jaloux. Selon la logique admirable du coeur, ce fut contre Annette qu'elle en eut: elle la prit en grippe.» (35)

On peut dire ainsi que c'est le tempérament et le caractère d'Annette qui ont mené à sa rupture avec Sylvie. Ne pouvant dissimuler des émotions vives quand elle se trouve avec quelqu'un auquel ces émotions ne s'attachent pas, Annette laisse paraître tout honnêtement un élan inspiré par son ami Julien, dans ses entretiens avec Léopold. C'est que ses émotions, sa joie débordent comme une rivière en crue. Le mot clef du monde des relations humaines d'Annette, c'est communication --

«/Léopold était pris/, depuis longtemps, par le rayonnement de cette force de joie qui se dégageait d'elle... Quand elle venait de voir Julien et que Léopold lui parlait, elle écoutait Léopold, et même elle lui répondait; mais c'était à Julien qu'elle souriait. L'autre ne pouvait le deviner.» (36)

Annette ne refoule jamais ses instincts, même s'ils peuvent mener à des résultats indésirables: elle y reste fidèle, tout en reconnaissant leurs effets en dehors d'elle.

«Elle se rappelait ses coquetteries irréflechies, ses yeux aguichants, ses ruses ...

35 Ibid., p. 264

36 Ibid., p. 244

Qui l'y avait poussée? Cette force refoulée, ce feu intérieur, qu'il faut nourrir, ou étouffer. Etouffer, on ne peut pas, on ne doit pas!» (37)

Ainsi s'explique le rapport d'Annette avec Léopold. Elle accepte ses forces intérieures, qui agissent indépendamment d'elle, de sa volonté consciente. Mais elle sait accorder cette espèce de fatalisme, ou mieux, de dualisme, avec la joie qui mène sa vie. Elle n'abdique jamais devant ses responsabilités.

Que ce soit à cause de Sylvie ou de Léopold ou d'Annette que s'est élevée la dispute entre les deux soeurs, ou qu'elle ait procédé inévitablement des tendances psychologiques contraires des soeurs, c'est Sylvie qui vient chez Annette, environ deux ans plus tard, pour rétablir leurs relations. C'est à cause de sa fille, Odette, qu'elle vient; à vrai dire la petite est plutôt le prétexte qui fournit l'occasion souhaitée. Annette l'a rencontrée dans la rue avec une des ouvrières de Sylvie et l'a embrassée chaleureusement. Et la petite a demandé aussitôt à sa mère de se réconcilier avec Annette.

C'est encore la passion, la fougue d'Annette qui l'emportent sur la médiocrité morale de son «adversaire», Sylvie. Annette possède une force à laquelle ne peuvent résister ceux qui sont proches d'elle, et sur lesquels rayonne son amour. C'est pour cela qu'elle ne pense pas à surveiller son comportement quand elle est avec le mari de Sylvie; elle se rend compte de sa conduite en l'acceptant comme

37 Ibid., p. 248

l'inévitable conséquence de ses instincts, de son «feu intérieur».

Selon les termes d'Arthur Lévy, dans une étude sur l'idéalisme de Romain Rolland:

«L'homme est une force morale, et par conséquent, n'est ce qu'il est qu'en étant viril. Cette virilité est la caractéristique dominante de tous les héros de Rolland. En effet, ils en sont tellement pénétrés qu'ils sont presque disposés à préférer un crime viril à l'apathie.» (38)

Mais ce sont les paroles de Sylvie qui fournissent le meilleur témoignage sur cette force rayonnante de la grande soeur.

«/.../ Qu'est-ce que tu as qui les attire?
Ils t'aiment tous.
/.../
Tous. -- Et moi aussi!... Je te déteste.
On veut se défaire de toi. On ne peut pas.
Pas moyen! Tu nous tiens!...» (39)

³⁸ Arthur Lévy: L'Idéalisme de Romain Rolland (Paris, A.-G. Nizet, 1946), p. 51

³⁹ R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 301

CHAPITRE II -- L'AMOUR MATERNEL: ANNETTE ET MARC

Dès la naissance du fils d'Annette Rivière, dans une petite ville de Savoie, en janvier 1901, leur rapport contribue à entretenir en elle l'exigence d'héroïsme. Elle sera, tout au long de sa vie, l'inspiratrice de son fils, une force puissante s'exerçant sur lui, même lorsqu'ils seront le plus éloignés l'un de l'autre, -- aux moments de la plus grande inimitié entre eux. C'est que, dès le premier moment, elle vit en communion étroite avec Marc, comme si sa propre vie se dédoublait par lui. Elle regarde dans les yeux du nouveau-né et s'interroge sur la vie cachée derrière ses cils -- vie tout entière à créer, peut-être, ou vie qui se serait déjà déroulée en elle se réfléchirait dans les pupilles de Marc.

«Et quelles ombres subites projettent sur ce pur miroir des nuées de souffrances, des fureurs invisibles, des passions inconnues, venues on ne sait d'où? Est-ce de mon passé, ou de ton avenir? L'avvers, ou le revers de la même médaille.» (40)

I. Communion

Mais le rapport entre les deux êtres s'établit bien avant la naissance de Marc. Pendant l'automne qui précède l'accouchement, Annette se promène dans le pays de Savoie, et le petit être qui grandit en elle lui fournit de nouvelles sensations, une nouvelle

40 R. Rolland: L'Ame enchantée (Paris, Albin Michel, 1967)
p. 165.

expérience de la vie, qu'elle croyait déjà connaître. Le jeune Marc vit à travers Annette et permet à celle-ci en retour de voir toute la nature comme pour la première fois:

«/.../ on eût dit qu'il regardât par les yeux de sa mère. Car à ces yeux, tout semblait neuf. O les fraîches couleurs! La nature venait de les poser sur la toile. Annette en avait aussi de belles sur ses joues. Son coeur battait plus fort, et son sang affleurait.» (41)

Il semble qu'Annette récupère sa propre enfance, en éprouvant la vie que mène déjà le jeune Marc à travers les sensations de sa mère.

«Elle jouissait des odeurs, des saveurs; quand on ne pouvait la voir, elle mangeait un peu de neige, sur le chemin... Délicieux! ... Elle se rappelait qu'enfant elle faisait de même, aussitôt que la bonne ne regardait pas...» (42)

C'est l'enfant vivant en elle qui conduit Annette et qui oriente sa vie intérieure, aussi véritablement que c'est elle qui porte et qui déterminera les épreuves de la nouvelle vie installée en elle. Son fils est déjà une force qui agit sur elle et qui lui donne des satisfactions dont elle ne saurait point se passer. Cette dépendance, pour ainsi dire, qu'elle éprouve à l'égard de la vie qui agit par elle ne cesse pas avec la séparation physique que l'on nomme la naissance:

«Chose étrange que, dans ce nouveau couple formé par la segmentation d'un être, le grand s'appuie sur le petit, plus encore que le petit sur le grand. Ce vagissement était, par sa faiblesse, une force pour Annette. O la richesse que donne un aimé qui ne peut se passer de nous! ...» (43)

41 Ibid., p. 163

42 Loc. cit.

43 Ibid., p. 164

La vie d'Annette est riche d'être double, grâce à celle de son enfant, nouveau-né ou en instance de l'être -- riche par la nécessité de se donner à lui et en même temps de recevoir de lui. D'où la nécessité pour elle d'un milieu favorable: «Plus sa vie intérieure était riche, plus elle avait besoin d'une atmosphère limpide et sans bruit.» (44) Pour Annette, celle-ci ne saurait être une atmosphère marine, qui existait aussi en elle vibrant en résonance avec l'océan extérieur:

«Le voisinage de la mer lui causait un malaise. Annette était une terrienne; elle pouvait admirer l'océan, mais elle ne pouvait vivre en familiarité avec lui; elle subissait la fascination violente de son souffle; mais ce souffle ne lui était pas bien-faisant: il réveillait en elle trop de troubles cachés, il en faisait surgir qu'elle ne voulait pas connaître...» (45)

Ce serait ici, sans doute, le moment de rappeler la notation de la sensation océanique par Romain Rolland dans une correspondance avec Sigmund Freud (il a fait la connaissance personnelle de ce dernier en compagnie de Stefan Zweig, en 1924): correspondance que cite Roger Dadoun dans un article intitulé «Rolland, Freud, et la Sensation océanique». (46) D'après Dadoun, Rolland aurait défini le «sentiment océanique», comme «l'assise affective primordiale de la croyance religieuse». (47) Il s'agit du sentiment d'être lié au monde, d'être une partie du Tout, duquel on a émergé en s'en différenciant par la naissance. C'est la sensation qu'Annette éprouve en rêvant, tout au début de la narration de L'Ame enchantée, lorsqu'elle est âgée de vingt ans

44 Ibid., p. 161

45 Ibid., p. 161

46 Roger Dadoun: «Rolland, Freud, et la Sensation Océanique», R. H. L. F., LXXVI (1976) p. 936-46.

47 Ibid., p. 938

à peu près, et qu'elle fuit comme pour échapper à la vase d'une marée --

«Unétang, au milieu des bois, avec une plaque de soleil, comme un oeil /.../. La main glacée de l'eau palpe ses pieds et ses genoux. Torpeur de volupté /.../. Un sentiment de gêne, obscur, indéfinissable: comme si d'autres yeux à l'affût la voyaient. Afin d'y échapper, elle entre plus avant dans l'eau, qui monte jusque sous le menton. L'eau sinueuse devient une étreinte vivante; et des lianes grasses s'enroulent à ses jambes. Elle veut se dégager, elle enfonce dans la vase.» (48)

Il y a là tout à la fois le désir d'échapper à son individualité en rentrant dans le Tout, dans l'indifférenciation primordiale d'avant la naissance, et le besoin d'y échapper pour vivre la vie mortelle.

Ainsi l'océan figure-t-il pour Annette la force primordiale dont elle fait toujours partie, même en sa vie mortelle, et en laquelle elle voudrait en partie se réintégrer. Mais elle a peur, en ces jours de sa jeunesse, de cette force puissante, qui l'engloutirait et l'emporterait --

«Il est des êtres qu'on n'aime pas, dit-on, parce qu'on craint de les aimer -- (et donc, parce qu'on les aime?). -- Annette se défendait contre la mer, parce qu'elle se défendait contre elle-même, contre une Annette dangereuse qu'elle tenait à éviter...» (49)

Annette, pendant les jours précédant juste la naissance de Marc, sent vivement ce rapport cosmique. Elle entre dans une église de la contrée et s'assied

«devant un autel, /.../. Et elle, qui ne pratiquait point, elle qui ne croyait point, -- (qui croyait ne point croire) -- elle restait, jusqu'à ce qu'on fermât les portes, à rêver, prier, aimer.» (50)

48 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 3-4

49 Ibid., p. 161.

50 Ibid., p. 163.

Nous soulignons ici l'emploi du mot «rêver» en conjonction avec le verbe «prier»; comme dans la rêverie inspirée par l'étang au commencement du livre, le rêve est ici, comme la prière, une voie de communication avec le Tout, avec la force cosmique qui est le plus grand Moi. Comme l'écrit Roger Dadoun, en voulant marquer la différence entre la perspective de Rolland et celle de Freud à cet égard, «La position rollandienne liait Moi individuel et Moi cosmique, Sensation interne et Energie universelle.» (51) Ce que Freud ne veut pas accepter, c'est que cette sensation corresponde à un état réel de communion avec une force qui vibre autour de nous et dont nous faisons partie. Il voit plutôt dans ce sentiment comme un écho, une forme de mémoire de notre premier état dans la matrice. Ce que nous éprouvons en notre Moi actuel est, selon lui, un rétrécissement de l'expérience in ventro.

«Par conséquent, notre sentiment actuel du Moi n'est rien de plus que le résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue bien plus vaste /.../» (52)

C'est donc de la perspective de l'individu, du Moi individuel, que Freud a considéré l'univers. Le monde autour de nous serait pour lui la matière nourrissante qui sert à former et à enrichir le Moi dans le processus de différenciation conduisant à la naissance, un peu comme l'albumen qui contribue à la formation de l'embryon d'un oiseau dans l'oeuf. Romain Rolland, par contre, considère l'univers comme un plus grand Soi; il cherche à trouver des liens pour l'individu avec une réalité qui n'a pas de limites. Sa perspective est donc plus ouverte que celle de Freud -- en ce qu'il travaille à étendre la notion

51 Roger Dadoun, article cité, p. 938.

52 S. Freud: Malaise dans la civilisation, P.U.F., p. 10 citée dans Roger Dadoun, article cité, p. 938.

d'individu pour embrasser le cosmos. Pour Freud, la définition de soi tend vers un noyau strictement limité («Le schéma freudien a quelque chose de mécanique» (53), écrit Roger Dadoun).

L'attitude d'Annette à l'égard de la religion à cette époque est affranchie de toute orthodoxie. Sa religion personnelle de bienfaisance naturelle est toute inspirée par son sentiment de communication étroite avec l'être qui est en voie de formation en elle; plus tard elle se réduira au sentiment de la suffisance de son lien avec le nouveau-né, avec lequel elle forme comme un monde complet:

«Il ne me suffirait pas, mon roi, mon petit bon Dieu?
... Dis que tu es mon bon Dieu! ... Et moi, que suis-je
alors? La maman du bon Dieu! ... A nous le monde!» (54)

Sa communication avec Dieu se limite à celle qu'elle vit avec son jeune fils, qui paraît tenir alors la première place dans la cosmologie d'Annette.

Mais quand le petit est atteint d'une grippe qui met sa vie en péril, Annette réagit envers la religion d'une manière beaucoup plus archaïque et limitée -- la jeune mère se voyant face à face avec le «farouche Dieu marchand» (55), le Dieu de l'Ancien Testament. Dieu n'est plus une énergie universelle dont elle fait partie, ni le Grand Tout qui nous comprend (en les deux sens du mot), mais plutôt le «Grand Ennemi: /.../ le Dieu inconnu» (56) qui voudrait prendre à Annette la vie de son fils.

53 Ibid., p. 938.

54 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 183-184.

55 Ibid., p. 192.

56 Ibid., p. 192.

Annette se bat courageusement, avec l'aide de la vieille tante qui habite avec elle la maison de Paris, et plus tard avec l'aide de Sylvie, pour sauver la vie de Marc. Elle conclut intérieurement un marché avec Dieu pour lui sacrifier tout le reste de ce qu'elle possède. «Signons!» dit-elle, «Je paie comptant. L'enfant est à moi. Fais ton choix dans le reste!» (57) Et quand, peu après la guérison de Marc, la tante Victorine lui apprend que le notaire qui avait charge des finances de la famille a disparu, et qu'en conséquence Annette est ruinée, celle-ci ne peut pas s'empêcher de se sentir soulagée; la dette est payée, et ce n'est que l'argent qu'il prend en récompense. Elle lui dit, intérieurement

«-- Est-ce assez? Es-tu content? Maintenant, j'ai payé. Je ne te dois plus rien.» (58)

Mais même revenue à l'archi-vieille superstition atavique du Dieu jaloux, Annette est restée ouverte au monde, par son entente mystérieuse avec son enfant. C'est là un lien qui n'est pas moins réel qu'inexplicable et qui compte pour l'avertir de la maladie de l'enfant.

«La respiration de l'enfant était précipitée; par une mystérieuse osmose, Annette sentit l'oppression en sa propre poitrine.» (59)

Et plus tard:

«Sans savoir, mue par le seul instinct maternel, elle faisait le meilleur pour l'enfant.» (60)

57 Ibid., p. 192.

58 Ibid., p. 193.

59 Ibid., p. 188.

60 Ibid., p. 189.

C'est cette sensibilité au monde ambiant qui est à la base du sentiment religieux pour Romain Rolland, si étrange que puisse paraître un tel rapport à Freud (61), et c'est ce même contact qui permet à Annette de lutter contre l'«Innommable». Annette trouve en elle, dans le passé humain qui se prolonge en elle, la force nécessaire pour sauver Marc. Romain Rolland a recours à une métaphore empruntée à la vie des bêtes sauvages -- «/.../, la chair hérissée, comme une bête à l'entrée de son terrier, elle grondait, elle flairait l'approche des grands dieux meurtriers» (62). Dans le retour à un état de vie primordial se retrouve l'héroïsme; c'est le règne de l'un contre Tous, du faible dressé contre des Forces adverses -- situation assez connue par l'auteur dans sa vie.

Romain Rolland est sensible aux deux pôles de la nature humaine. Le premier est celui du Moi individuel, autour duquel graviterait l'univers, peuplé de forces étrangères et parfois cruelles, qu'il faut toujours apaiser pour en prévenir les représailles catastrophiques. Le deuxième pôle est formé en l'homme par la sensibilité à un milieu divin bienveillant; ainsi pour Annette en son amour maternel: «le feu de son amour, refoulé dans son coeur /.../ brûlait d'une longue flamme silencieuse, qui montait vers le ciel. Elle priait ... Marie à la crèche ... Elle priait l'enfant...» (63).

Ces deux aspects se retrouvent en Annette comme deux pôles d'une

61 «L'idée, écrit-il, que l'être humain puisse être renseigné sur les liens qui l'unissent au monde ambiant par un sentiment immédiat ..., cette idée semble si étrange...» -- Freud: Malaise dans la civilisation, P.U.F., p. 7 citée dans R. Dadoun, article cité, p. 938.

62 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 190.

63 Ibid., p. 184.

même existence -- comme les deux «Moi» que Rolland ressent en lui, l'individuel et le cosmique:

«Cette obscure conscience des Deux en Un, que je portais en moi dès ma naissance, s'est éclairée et affermie, au cours de ma vie;» (64)

Annette peut comprendre et admettre en elle l'attitude de «l'un contre tous». Elle prend en pitié l'humanité, -- y compris elle-même --, qui fait face aux cruautés et aux injustices de la vie:

«Elle souriait ... La pauvre humanité, qui s'agrippe à son lopin de bonheur, et qui le voit, sans cesse, sans cesse lui échapper, essaie de conclure un pacte avec l'aveugle nature, qu'elle fait à son image...» (65)

Un autre exemple chez Annette du sentiment de l'unité qu'elle forme avec son jeune fils, de celui d'un dédoublement de soi et de la conviction qu'ils se suffisent à eux-mêmes, par rapport au monde entier, nous est offert lors de la première rencontre de Julien Davy, ami d'Annette, avec le petit Marc: «-- Il y a longtemps que vous êtes seule?» demande Julien; à quoi Annette répond «-- D'abord, je ne suis pas seule, /.../» (66). Julien se veut plein de sollicitude à l'égard de l'état difficile d'Annette, «seule», dépourvue de mari dans un monde de dureté, avec un enfant à élever qui est sans doute, selon lui, un fardeau. Mais Annette n'accepte pas le point de vue populaire et bourgeois, qui ferait d'elle une «fille-mère», un objet de pitié à l'écart de la masse de l'humanité, sans rapports avec la communauté sociale. Elle a l'énergie de refuser d'être un objet de pitié, en revendiquant la légitimité de son enfant, qui est pour elle

64 R. Rolland: Un beau visage à tous sens, p. 289 citée dans R. Dadoun, article cité, p. 943.

65 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 193.

66 Ibid., p. 239.

une extension de soi dans le plus grand monde. Quand elle dit, «Je ne suis pas seule», cela signifie encore que l'enfant, c'est encore elle, dédoublée.

Quand Marc a sept ans, il est confronté par le problème de la mort, et de Dieu. Pour Annette, la religion organisée n'est qu'une forme d'activité du monde bourgeois qu'elle a laissé derrière elle au moment de la naissance de Marc:

«Les cérémonies où elle assistait dans sa riche paroisse lui semblaient d'ordre mondain. Elle s'était dégagée d'elles, en se dégageant du monde.» (67)

C'est qu'elle ne se croyait pas religieuse, comme on l'a déjà signalé ci-dessus: «car elle confondait la religion avec le moulin à prières et ces cérémonies d'un exotisme désuet» (68). La religion représentait pour Annette une partie des rites de son milieu bourgeois à suivre comme les étapes d'un curriculum imposé pour s'intégrer à la société.

«-- Elle-même était allée à l'église, comme au lycée; elle avait pris sa première communion, comme son bachot, consciencieusement, sans émotion.» (69)

Romain Rolland aussi trouve la religion, toutes les religions constituées, fades et vidées d'un vrai sens religieux. Celui-ci a sa source authentique dans le sentiment de l'énergie cosmique, «sensation océanique». Il observe, dans une lettre à Freud, que l'énergie religieuse «est ensuite captée, canalisée, et desséchée par les Eglises: au point qu'on pourrait dire que c'est à l'intérieur des Eglises (quelles qu'elles soient) qu'on trouve le moins de vrai

⁶⁷ Ibid., p. 282.

⁶⁸ Ibid., p. 282.

⁶⁹ Ibid., p. 282.

sentiment 'religieux'.» (70)

Annette, pour sa part, n'a pas l'hypocrisie de vouloir donner à Marc une éducation religieuse à laquelle elle ne croit pas pour elle-même (une instruction «des divines vérités» (71), comme le disait son dévot ami, Julien Davy). Quand Marc lui demande, «-- Maman, qu'est-ce que c'est que Dieu», elle répond tout honnêtement, «-- Mon chéri, je ne sais pas» (72), mais elle l'emmène à une église afin de le familiariser avec les manifestations de la religion pratiquée (expérience qui n'inspire à Marc que le désir de s'en aller).

Le désir de savoir ce qui se passe après la vie, et ce que c'est que la mort, est néanmoins très puissant en Marc. Cet instinct le pousse à des expériences d'enfant plutôt cruelles. A ce moment critique, Annette lui fait une leçon de morale. Elle le surprend un jour au jeu d'attraper des mouches pour leur arracher les ailes; elle le secoue par les épaules en le qualifiant de petit lâche et en criant que ces bêtes souffrent comme lui. Ainsi lui révèle-t-elle soudainement la parenté de toutes les créatures vivantes.

Annette ne cache donc pas à son fils les réalités profondes de la vie; elle lui infuse le sens de la communauté des vivants dans la souffrance, et cette forme de courage d'accepter d'en être touché au coeur: tout cela, au lieu des formules d'une religion organisée.

Le petit Marc est terrifié par la nécessité, un jour, de mourir («Est-ce qu'il n'y avait pas un moyen d'y échapper? Il devait se trouver, quelque part, comme un clou dans un mur, une chose où

70 R. Dadoun, article cité, p. 944.

71 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 282

72 Ibid., p. 283

s'accrocher /.../. Je ne veux pas disparaître...» (73).) Mais il subit l'influence de sa mère, et le refus d'Annette de l'appui d'un Dieu lui inspire le courage de la solitude. C'est celui même d'Annette Rivière qui s'installe dans le coeur de ce garçon de sept ans:

«On a beau être un petit garçon nerveux, chétif, un peu froussard, on n'est pas pour rien le fils d'Annette. Puisqu'elle, une femme, n'a pas peur, je ne dois pas avoir peur.» (74)

II. Relâchement du Lien

L'intimité du rapport entre Marc et sa mère commence à s'atténuer vers sa treizième année, à la suite de la mort soudaine d'Odette, la petite fille de Sylvie. Il y a, cependant, une annonce de cette rupture bien avant, au temps même de ses recherches dans le domaine de la mort, lorsqu'il avait sept ans environ. Il a tué, avec un caillou, un chat mortellement blessé qui offrait ses dernières convulsions aux yeux d'une bande de gamins. Sa force et fierté qui le mènent à confronter la mort («on me tue et je tue...» (75)) sont héritées, sans doute, dit Romain Rolland, de sa mère --

«D'où lui vient cet acier, sinon de cette mère, qu'il dédaigne pourtant à cause de ses effusions, et parce qu'il en joue?» (76)

Marc éprouve déjà, à cet âge, en même temps qu'une gratitude à l'égard de l'affection d'Annette, le sentiment qu'il lui faudra

73 Ibid., p. 285

74 Ibid., p. 286

75 Ibid., p. 288

76 Ibid., p. 288

s'en défendre -- que les fougues, les élans d'Annette envers lui, en dépit de leur sincérité et de la force vitale qu'ils traduisent, représentent en même temps une menace pour son individualité:

«Et peut-être, il l'imite. Mais il lui faut se défendre contre l'envahissement de cette personnalité qui l'aime trop, qui l'encombre et qui menace sa vie.»
(77)

Le relâchement du lien avec sa mère est aussi la suite naturelle de la croissance de l'enfant. Le coeur d'Annette lui devient étranger:

«Bientôt, il en perdra la clef. Il ne s'y intéressera plus. Il ne saura plus voir. Il y a deux êtres en lui: la lumière du dedans, et l'ombre du dehors. Quand le corps de l'enfant se développe, l'ombre grandit avec lui, et elle couvre la lumière.» (78)

C'est du temps de la mort d'Odette que datent la mésentente d'Annette et de Marc, la brèche dans leur compréhension intime l'un de l'autre, l'obscurcissement de «la clairvoyance magique» de Marc, dont il est vrai qu'il «ne se /doutait/ point». (79) La voie que prend l'instinct de l'indépendance chez Marc est celle de discussions incessantes. Il se dispute avec Annette à propos de n'importe quel sujet, tandis qu'enfant il la laissait parler et ne voulait rien de mieux que la paix entre eux deux.

Le changement abrupt de manière chez Marc survient au moment de la crise de la puberté. Mais sa révolte et le durcissement de son attitude à l'égard de sa mère se rattachent aussi à la vieille mésentente entre elle et Sylvie -- à la différence entre leurs manières de

77 Loc. cit.

78 Ibid., p. 297-298.

79 Ibid., p. 298.

réagir aux événements de la vie. Sylvie a adopté, à la suite de la perte tragique de sa petite fille une attitude de mépris ironique envers la vie, sous lequel Annette peut facilement deviner la peine que fuit et que cache sa soeur; mais la manière de celle-ci l'irrite. Sylvie, elle, ne comprend pas le sérieux d'Annette, qui s'est retirée en elle-même après l'événement. Sylvie réagit à cette attitude comme à un reproche, avec une agressivité railleuse. Le fossé s'élargit, et servira à accentuer la division que ressent Marc entre lui et sa mère.

Pour Marc, qui cherche depuis longtemps un moyen de revendiquer son indépendance à l'égard de sa mère, les différends séparant les deux soeurs lui offrent les circonstances favorables à son émancipation. Tout le temps qu'il restait sans parler, à entendre les paroles de sa mère, «elle lui livrait, une à une, ses faiblesses; et lui, ne livrait rien. -- Mais maintenant qu'il avait trouvé en sa tante une alliée, il ne cacha plus son jeu.» (80)

Marc admet très volontiers l'affection et l'influence de sa tante. Mais en garçon de treize ans il court un danger considérable. Les inquiétudes d'Annette (sinon la jalousie, qu'il cherche à inspirer) sont justifiées:

«Sylvie aimait l'enfant et elle ne manquait pas de bon sens. Sa sagesse poids léger en valait bien une autre plus pesante; mais elle n'était pas faite pour un garçon de treize ans; et le profit qu'il retirait en était périlleux:» (81)

80 Ibid., p. 323-324.

81 Ibid., p. 325.

Sylvie n'a pas le fond de respect sérieux pour la vie qu'a sa soeur et qu'aurait besoin de recevoir en héritage le fils d'Annette.

«si elle aiguisait en lui l'appétit de la vie, elle ne lui en donnait pas le respect; et quand, de trop bonne heure, le respect a fichu le camp, gare à la casse!» (82)

Il faut signaler que la raison déterminante du changement de comportement de Marc est le drame intérieur qui se joue en lui quand arrive la puberté -- et qui tire parti des circonstances pour s'extérioriser. A vrai dire, le fils d'Annette est beaucoup plus proche de celle-ci par son caractère que de Sylvie. Comme sa mère, il a un désir farouche d'indépendance, mais «pas encore une personnalité qui lui appartînt en propre.» (83) Il lui faut donc s'affirmer comme le contraire d'Annette, afin de se définir.

Pour afficher sa différence, Marc dispute avec sa mère de la morale, sujet qu'il sait très important pour elle, et il étale un amoralisme facile («La morale, c'est une invention ...» (84)) qu'il doit en partie à Sylvie. Sylvie aussi, pour sa part, trouve du plaisir à l'influencer. Elle aimerait voler le coeur de Marc, si cher à Annette. Marc sait très bien ce qui peut piquer la sensibilité de sa mère.

«et tout ce qu'elle combattait, tout ce qui répugnait à la nature d'Annette -- (ah! comme il le connaissait!) -- lui devenait attrayant;» (85)

82 Ibid., p. 325.

83 Ibid., p. 324-325.

84 Ibid., p. 325

85 Loc. cit.

La dispute entre l'honnête Annette, qui prend tout au sérieux, et son fils rusé va jusqu'aux insultes de la part de Marc. Un jour qu'Annette souligne pour ce dernier que tout, chez Sylvie, n'est pas à imiter, il ose répondre « -- Oui, mais elle, elle a au moins un mari, » (86) pour donner force à son argument du moment. Un flot de colère monte en Annette mais elle est assez maîtresse d'elle-même pour répondre avec gravité, invoquant le respect dû à une femme qui travaille pour nourrir son enfant.

C'est que la colère a passé pour laisser place à de la pitié pour Marc, et à de l'ironie, dans le coeur d'Annette. Ironie qui n'était pas absente de son dur «marché» avec les Forces violentes qui menaçaient la vie de son enfant atteint de la grippe, -- ironie que l'on ressent en se voyant comme du dehors, en jugeant ses actions comme si elles étaient celles d'autrui. C'est ce dédoublement qu'Annette ressent en entendant Marc , comme si elle s'entendait prononcer elle-même ces paroles.

Et la pitié qu'elle ressent pour les égarements de l'humanité qui cherche à sauvegarder son petit bout de bonheur est la même que celle qu'elle éprouve pour son fils qui montre son insécurité intérieure et se rend certes plus malheureux encore en l'injuriant. C'est qu'elle reste ouverte à la douleur des autres, et l'ironie qu'elle ressent à la vue de leurs égarements est celle qu'elle se réserve pour elle-même.

⁸⁶ Ibid., p. 326

Annette reste touchée par l'incident de l'injure et une contrainte entre dans ses relations avec Marc. Ce que celui-ci a hérité de sa mère, cependant, lui est d'un grand secours pour son entrée dans l'adolescence. Avec les désirs et les préoccupations nouvelles qui s'éveillent en lui en ce temps de sa vie, il se perdrait peut-être -- «pauvre enfant livré à ces forces démentes» (87), selon les termes de Romain Rolland -- s'il n'avait pas reçu, en héritage d'Annette, cette droiture de conscience qui ne triche pas avec soi et qui fait se juger comme on jugerait autrui. Mais ici Romain Rolland veut remonter plus loin qu'à la génération précédente pour établir la santé morale fondamentale de Marc, et en même temps pour retrouver un niveau plus profond en lui:

«un fond de santé morale, d'honnêteté, -- mieux, de grandeur qui s'ignore, ce je ne sais quoi de divin, fruit des peines, de la vaillance et de la longue patience des meilleurs de la race.» (88)

Cet élargissement un peu vague et mystérieux de l'héritage moral, trouve son expression dans la lutte de Marc avec Annette également, car Romain Rolland veut l'armer, sans que le jeune homme en soit conscient, des traits de la famille Brissot, celle de son père.

«Ainsi, sans le savoir, il déterrerait parfois et employait contre elle des traits empruntés au fonds Brissot: le fameux sourire condescendant, cette satisfaction de soi, ce philistinisme badin, dont rien ne pourra ébranler la certitude hostile!» (89)

Voici encore, non sans rapport avec Freud peut-être, une référence au subconscient. Les traits de la famille paternelle sont pour ainsi dire représentés comme des armes flottant dans le fond psychologique de Marc,

87 Ibid., p. 329.

88 Ibid., p. 329-330.

89 Ibid., p. 328.

et où son esprit peut puiser à son gré. Les traits venant des Brissot sont donc à son service, mais non pas consciemment en lui; c'est le subconscient qui est rusé, non pas Marc ici.

Par l'office du subconscient, Romain Rolland réduit chez le jeune homme la part de sa responsabilité personnelle envers sa mère, et situe mieux sa destinée, formée à quelque degré par son patrimoine psychologique héréditaire. Rolland estimait hautement Freud, reconnaissant le rôle d'un monde psychologique peu connu, aux pouvoirs mystérieux, dans la motivation de nos actions. Il désigne Freud, dans Le Voyage Intérieur, comme «le pilote qui /.../ le premier s'aventura dans la circumnavigation du noir Continent de l'Esprit.» (90)

Marc, quoique éloigné en esprit de sa mère, reste fasciné par elle, et quand il trouve les fragments déchirés d'un poème passionné qu'elle a écrit, à la suite d'un amour malheureux, il s'efforce de les rassembler pour reconstituer et pour lire l'ensemble. Il en est bouleversé parce que ces émotions viennent de sa mère, qu'il n'a connue, jusqu'ici, que comme mère ou adversaire. Son intérêt pour Annette -- éveillé récemment par les questions qu'il se pose à propos de sa propre naissance, et ensuite par son premier amour d'adolescent (pour une femme mariée), avec une fascination corrélative pour la femme -- croît à proportion.

Il voudrait saisir le sens, l'essence plutôt de la femme, mais

«La femme lui échappait! La femme: toute femme. A des moments, si proche! A d'autres, si lointaine!» (91)

90 R. Rolland: Le Voyage Intérieur, (Albin Michel) IV, Le Sagittaire, p. 112 cité dans R. Dadoun, article cité, p. 936.

91 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 426.

Avec l'arrivée de la première guerre mondiale, la coupure entre Annette et son fils devient presque complète. Marc, âgé de quatorze ans est enfiévré par la guerre et par l'atmosphère de catastrophe et de privation d'un avenir qui l'accompagne:

«Il courait dans Paris, manquait ses classes, fiévreux, curieux, désorbité.» (92)

Lorsque Annette prend un emploi, pendant quelques semaines, dans une ambulance de Paris, Marc en profite pour décamper et rôder dans la nuit. Annette comme en cachette l'entend un jour au Luxembourg, passer avec ses amis. Il vante les représailles atroces que les Français vont pouvoir exercer contre les Boches, et il se moque des idéals dont on se servira dans la presse pour leur justification:

«Naturellement, dans nos journaux, nous parlerons pour les idiots, de la civilisation. Nous civiliserons.» (93)

Annette s'indigne, et plus tard, face à sa mère, Marc étale son ironie cynique à propos de la foi en Dieu et en la patrie, disant qu'il faut s'en servir pour mener les bêtes (c'est-à-dire le peuple) à la victoire. Sa mère ne peut alors s'empêcher d'exprimer à haute voix les convictions dominantes de sa vie: -- valeur de la franchise et de la vérité, envers soi et envers autrui:

«/.../ Mais une chose, mais une, je ne pardonne pas: l'hypocrisie. Jouer une croyance que l'on n'a pas, mentir à soi et aux idées, faire le Tartuffe de la foi, -- mieux vaudrait n'être jamais né! Le jour où je te verrais t'y dégrader, je te secouerais de moi,

92 Ibid., p. 467

93 Ibid., p. 469

comme la boue de mes souliers. Si laid, si bas que tu sois, sois vrai! J'aime mieux te haïr que te mépriser!» (94)

Ces paroles rappellent celles d'Arthur Lévy, citées à la fin du premier chapitre de notre étude, à propos de la virilité des héros de Rolland. Annette aussi préfère un crime viril à l'inaction d'une personnalité hypocrite et lâche. En parlant d'elle-même à Marc, elle dira plus tard, courageusement:

«-- On est homme, on est fier, on est vil...» (95)

Marc prend la voie de la cruauté, puisque sa mère préfère qu'il soit franc avec elle, et il veut la blesser. Une nuit, il découche et ne rentre qu'à midi. Quand Annette le menace de l'emmener loin de l'atmosphère empoisonnée de Paris, en province, où elle demanderait un poste de collègue, il éclate à son tour de colère. Il riposte qu'elle n'a pas le droit de l'empêcher de faire ce qu'il veut:

«-- Vraiment! dit Annette, je n'ai pas le droit de veiller sur tes nuits?

-- Personne moins que toi n'est qualifiée! ... Mes nuits, ma vie, sont à moi!» (96)

Romain Rolland nous renvoie encore aux pulsions profondes du psychisme, agissant sous les conventions du monde de la conscience, pour expliquer les actions et les paroles de ses personnages --

«Un mot terrible était sorti. L'avait-il compris? Annette pâlit. Marc aussi. Leur violence à tous deux dépassait leur pensée.» (97)

94 Ibid., p. 471

95 Ibid., p. 689

96 Ibid., p. 473

97 Loc. cit.

Rolland semble excuser en Marc ses mots blessants, qui visent la situation morale d'Annette, affaiblie par son état de fille-mère. Mais ce désir de blesser Annette préserve en Marc son libre arbitre romanesque.

«Leur violence à tous deux dépassait leur pensée. Mais elle ne dépassait peut-être pas les méchancetés obscures et sauvages de l'instinct, qui sait les coups qu'il porte, et les porte d'une main sûre.» (98)

Rolland prend en pitié la pauvre humanité en proie à ses instincts mais tenue d'accepter la responsabilité de ses actions.

III. Réconciliation

Romain Rolland prépare lentement la réconciliation entre mère et fils, en les éloignant physiquement, l'un de l'autre, pendant la guerre. (Annette prend un poste d'enseignante dans la province, et Marc reste à Paris.) Le romancier laisse ainsi mûrir en Marc un désir de rapprochement. Marc soupçonne l'histoire de la mission secrète et dangereuse qu'a entreprise sa mère, pour rapprocher deux amis séparés par la guerre. Il admire Annette, mais quand elle revient à Paris, elle est occupée par un amour pour un des deux camarades. Elle repart, et Marc se reproche de l'avoir éloignée par sa froideur. Il ne s'arroe plus intérieurement de droits sur sa mère; en adulte, il admet le droit d'Annette à suivre les mouvements de son coeur. Et avec cet aveu intime, commence leur rapprochement.

98 Loc. cit.

Le rapprochement est cependant lent à se faire, même quand Annette revient à nouveau à sa famille, cette fois pour y rester. Marc habite seul l'appartement de sa mère en l'attendant et il lui a envoyé chaque jour de son absence, une lettre en Suisse. Romain Rolland se sert d'un artifice pour permettre la maturation intérieure de Marc, le jeu du remords et l'exploration de soi préparant sa réconciliation avec Annette. Les lettres, dans lesquelles il a vidé son coeur à l'intention de sa mère, ont échoué à la poste restante d'un petit village de Suisse qu'elle a quitté, si bien qu'elle ne les a pas reçues. Pendant cette seconde absence, Marc souffre de l'indifférence supposée d'Annette à son égard, puisqu'elle ne répond pas à ses lettres:

«/.../Mais il ne lui en voulait pas; pour la première fois de sa vie, il n'en voulait pas à un autre, du tort qui lui était fait. Il s'en voulait à lui; il se répétait qu'elle était son bien, naguère, et qu'il l'avait laissé perdre.» (99)

Annette, pour sa part, se doute de l'attachement de son fils pour elle, et lorsqu'elle voit les fleurs qu'il a mises dans sa chambre pour son arrivée, elle pense « -- Mais il m'aime donc? » (100). La réconciliation accomplie trouve son expression dans les petits soins que Marc réserve à sa mère, et dans la tendresse qu'il lui témoigne, sans pensée de récompense, à son retour à Paris:

«Il n'avait point l'air de voir, mais il se trouvait là pour lui éviter une fatigue, pour déplacer un meuble, ou monter sur une échelle, afin de poser un rideau.» (101)

99 Ibid., p. 678

100 Ibid., p. 680

101 Ibid., p. 682

Ainsi Romain Rolland n'a-t-il prolongé la tension entre Marc et Annette que pour préparer la nouvelle intimité qui va les unir, le nouveau rapport qui va s'établir entre eux à la suite des tentatives de Marc. Annette ne résiste pas aux attentions de Marc, qui la traite plus en égale qu'en mère: «c'était bon de s'abandonner à quelqu'un qui voulait pour elle et qui l'aimait...» (102)

Quand elle se fait renvoyer ses lettres de Suisse et peut apprécier la demande d'amitié d'un homme en formation, elle est prête pour la métamorphose de leur relation:

«Son fils, un homme! ... Elle n'y avait pas songé.
/.../ Dans ces lettres d'adolescent, heurtées, incertaines, irritées, elle entendait le ton du maître.»
(103)

L'auteur a recours encore une fois à l'Ancien Testament pour traduire l'état d'âme d'Annette --

«Et, comme aux temps anciens, où la mère sans mari tombait sous la tutelle du fils aîné, elle courbait la tête.» (104)

Mais une fois encore Annette sait écarter le retour à l'ancienne Loi, comme elle l'a fait en marchandant avec un Dieu exigeant, pour le salut de son enfant. Sa compréhension des motifs de l'humanité commune lui avait fait redresser la tête, en sa condition d'être seul, dans un monde hostile. C'est par son lien mystérieux avec l'enfant qu'elle avait gardé communication avec le plus grand monde. C'est cette fois-ci en sa relation

102 Ibid., p. 680

103 Ibid., p. 686

104 Loc. cit.

avec Marc, par le sentiment de son rôle dans sa création, qu'elle garde dignité et foi en elle-même. Elle dépasse sa condition de femme solitaire par sa participation mystérieuse à la création. Comme l'artificier Dédale, elle plane au-dessus de son état imposé, par les ailes qu'elle s'est créées:

« -- Mon fils. L'homme que j'ai fait. Mon oeuvre ...
On est égaux. » (105)

La réconciliation s'accomplit comme en une décharge d'électricité dans l'émotion violente d'Annette achevant de lire les lettres accumulées de Marc. Elle étreint son fils et lui avoue la vérité à propos des lettres. Il peut ensuite, avec l'aide d'Annette, confesser les secrets de son coeur, comme à un ami -- sans omettre l'inavouable.

Pour Marc, le prix de la personnalité d'Annette est dans son âme entière, qui ne nie point ses désirs, mais sait les accepter, les bons avec les mauvais. Encore une fois se remarque la préférence de Rolland pour un crime, pourvu qu'il vienne d'une âme vraie, plutôt que pour l'inaction d'une âme craintive. Marc le déclare, lui aussi, à Annette:

« /.../ c'est pour cela que je t'aime. Je n'aimerais pas quelqu'un qui n'eût pas senti, pensé, voulu, aussi, ce monde défendu. » (106)

Marc exprime ce qu'il doit à sa mère quand il ajoute que s'il est beaucoup d'êtres en un seul homme, en des personnalités comme sa mère tous ces êtres n'en font qu'un:

105 Loc. cit.

106 Ibid., p. 689

«-- Chez toi. Chez moi. Et c'est cet un que j'aime en toi. Et je veux que tu l'aimes en moi.» (107)

C'est que Marc est à la recherche d'un modèle dans la vie, «/.../ d'un homme qui fût homme, qui fût soi, à tout instant de sa vie, et non pas un écho.» (108) Il advient que le seul être de cette trempe qu'il trouve est une femme, une femme qui se bat toujours contre les illusions de l'existence, pour trouver la vérité cachée derrière la toile, une femme «qui, depuis aussi loin qu' il avait souvenance, se débattait contre la toile, la défaisait, s'évadait, et, reprise, recommençait ... Sa mère ...» (109) Mais qui était son père?

Il ne reste entre mère et fils, comme pierre d'achoppement dans leur réconciliation, que la question de cet autre personnage. Marc en demande à Annette le nom, et lorsqu'il apprend que c'est celui du député socialiste qui exerce sa fascination sur la jeunesse, au Parlement et aux meetings, il va en quête de lui. Il le trouve par hasard à un meeting où il s'adresse à la foule -- scène fort appropriée pour le révéler tel qu'il est au jeune homme qui cherche à le connaître et à le sonder.

Marc reste d'abord comme la foule, bouche bée devant l'orateur à la voix sonore, mais le fils d'Annette resurgit en lui, individualiste qui se surveille et ne se laisse pas entraîner. Lui aussi combat seul.

«L'émerveillement du public, qui le suivait bouche bée, eut pour effet immédiat sur Marc, qu'il se mit en garde et réagit contre sa propre émotion. Il était de ceux qui, d'instinct, sont toujours en état de défense contre la contagion des foules.» (110)

107 Ibid., p. 691

108 Ibid., p. 679

109 Loc. cit.

110 Ibid., p. 707

Dès qu'il commence à entendre les mots de la tirade, il découvre le démagogue creux: «L'envolée de son éloquence venait de révéler au regard aigu de l'adolescent que les ailes étaient postiches.» (111)

Marc fuit la salle et la désillusion, mais il a le courage de reconnaître en lui certaine ressemblance avec cet imposteur: «il se surprend à répéter des gestes, des intonations, qu'il a saisis chez l'autre » (112); il retrouve en ce dernier des traits dont il a joué à son profit, avant de savoir d'où ils venaient. Mais Romain Rolland revendique ici le rôle héroïque du choix libre, même en face du poids du destin.

Le choix s'institue à un niveau plus élevé et plus profond à la fois que celui du subconscient. Celui-ci reste le plus superficiel (en un renversement du sens des mots). « -- Jamais! Jamais! ... Rien entre nous! Rien de lui!» (113) s'écrie Marc en sortant de la salle du meeting. On peut choisir sa destinée, même contre un héritage génétique, pourvu que l'on ait un modèle héroïque à suivre. Marc révèle le rôle que joue Annette dans sa vie quand il court vers elle et lui déclare « -- Tu est mon père et ma mère.» (114)

111 Loc. cit.

112 Ibid., p. 710

113 Ibid., p. 711

114 Ibid., p. 714

CHAPITRE III -- ANNETTE ET L'AMOUR: PRELIMINAIRES

Il est difficile de séparer l'amour que porte Annette Rivière à ses amants de celui, fraternel ou platonique, qu'elle témoigne à tant d'autres personnes, en de multiples occasions, à travers le cours du roman; ces attachements marquent pleinement la vie passionnelle de l'héroïne. Mais nous nous efforcerons de cerner les cinq liens qui se présentent comme essentiellement amoureux dans l'oeuvre: ceux avec Tullio, Roger Brissot, Julien Davy, Phillipe Villard, et Franz.

I. L'amour sportif et Tullio

Pouvoir des montagnes

Le premier amour, ou pour mieux dire le premier flirt d'Annette dans cette série de cas, a pour cadre le monde du sport, et c'est un peu à la façon d'un match de tennis que l'auteur raconte le développement de cet amour, dans la succession de ses attaques et de ses parades mutuelles. C'est dans une station des Grisons, en Suisse, que descendent les deux soeurs, le premier été où elles font enfin connaissance, après que Sylvie a consenti à loger avec Annette.

Annette n'a pas connu jusqu'ici «la morsure de la passion sexuelle» (115). Et l'on ne soupçonne pas chez Annette ou Sylvie, le pouvoir de ces lieux et de cette ambiance physique sur l'éveil

115 R. Rolland: L'Ame enchantée (Paris, Albin Michel, 1967), p. 51.

de la vie des sens, endormie en chacune. C'est par l'air que s'infiltrait le charme insidieux de l'ambiance montagnarde en Sylvie, mais pour toutes les deux l'endroit exerce une influence marquée sur l'âme:

«/.../, l'air avait conservé sa pureté de cristal; Sylvie le suçait de la langue, comme ces glaces qu'à Paris, au milieu du brouhaha des rues, debout près de la voiture d'un marchand ambulant, elle léchait dans la coupe de verre. On se dit qu'on resterait quelques jours, jusqu'à ce qu'il fût moins chaud. Et puis on s'habitua. On y trouva du charme.» (116)

Romain Rolland, aussi, subit l'effet de la proximité des montagnes, dès sa seizième année, quand il visitait la Suisse pour la première fois avec sa mère et sa soeur -- mais il le subit d'une façon bien plus violente que Sylvie. La montagne et son souffle envahirent son âme et la bouleversèrent complètement, non sans le consentement du jeune écolier, qui habitait Paris et en avait fui, de dégoût, la malpropreté. Nous rappelons ici les notations de Romain Rolland, empruntées à ses Mémoires et citées dans Romain Rolland par lui-même de Jean-Bertrand Barrère:

«Jamais je ne pourrai dire assez ce qu'en ces années de jeunesse menacée, qui luttait pour sa vie, la nature -- la montagne, surtout, -- a été pour moi... Dieu vivant... Je haletais, dix mois de l'année à Paris, dans l'attente de son étreinte. Et quand s'ouvrait la porte de l'été, avec quels transports d'amour je me jetais contre son corps! Mes notes sont pleines /.../ de ces spasmes d'amoureuse broyée dans les bras du géant.» (117)

J-B. Barrère ajoute à ce point une note de R. Rolland de l'année 1889, prise parmi les monts du Matterhorn: «Je défaille sous l'étreinte... /.../ J'étais possédé par la nature, comme une femme violée. /.../ (118)

116 Ibid., p. 49.

117 R. Rolland: Mémoires, Livre I, écrit en 1938; cité dans J-B. Barrère: Romain Rolland par lui-même (Paris, Ed. du Seuil, 1955), p. 92-93.

118 Ibid., p. 93, note.

Il y a là un emportement bien différent des délectations ressenties par Sylvie dans l'air des montagnes, mais pareil au bouleversement d'Annette, sous l'effet de forces exigeant l'amour et qui la ravissent, en dépit qu'elle en ait.

Romain Rolland attribue l'effet profond sur Annette de cet éveil des sens à son peu de connaissance de sa propre nature -- par comparaison avec Sylvie, qui a traversé beaucoup plus d'émotions malgré sa jeunesse -- et à l'aptitude conséquente d'Annette à ressentir plus profondément le choc des nouvelles expériences:

«Les dernières semaines passées avec Sylvie, ses libres entretiens, la tendresse excessive dont elle était saturée, avaient jeté le trouble dans sa nature, dont elle connaissait si mal et si peu l'étendue. Contre un assaut des sens, la maison était mal défendue.» (119)

C'est qu'Annette vient de passer plusieurs semaines dans la proximité étroite de sa soeur, qui est venue loger avec elle pour la première fois; les deux jeunes femmes ont partagé leurs confidences. Pour Annette, la légèreté avec laquelle sa soeur parle de l'amour est irritante -- «Elle s'enfermait, par accès, à double tour, dans un mutisme farouche, qu'elle comprenait mal.» (120) Mais Sylvie le comprend; elle comprend qu'Annette réagit ainsi contre la marée montante de ses propres désirs. Ces entretiens avec Sylvie exercent néanmoins leur effet sur l'âme d'Annette; le trouble qu'ils y introduisent se combine avec le jeu des éléments environnants pour ouvrir son âme au souffle de la passion, qu'elle sentira si pleinement à la station des Grisons. Sylvie, par contre, ne ressentira pas si profondément le choc du désir, ni l'envie à l'égard de sa soeur, parce qu'elle

119 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 51.

120 Ibid., p. 47.

a déjà une connaissance plutôt étendue de ces émotions, glanée dans

«Le Livre des Livres» (121) qu'est la vie:

«Sylvie en avait vécu les leçons, de bonne heure; elle lisait couramment. Annette commençait tard. Plus lentes à entrer, les leçons devaient pénétrer plus avant.» (122)

Un match de tennis

Le jeune sportsman qui s'éprend d'Annette est un Italien de vieille famille lombarde, mais d'un type particulier à son temps et au milieu de l'Italie moderne: «on y trouve curieusement assemblés l'Américain de la Cinquième Avenue et le condottiere du quattroceto: ce qui donne à l'ensemble, parfois, assez grand air -- (d'Opéra).» (123)

C'est Tullio qui, le premier, prend l'initiative à l'égard d'Annette, bien qu'il soit plutôt habitué à être, lui, objet de désir parmi les jeunes femmes. C'est la même ambiance extérieure qui excitait l'appétit de Sylvie, par la vertu de l'air, qui produit maintenant son effet sur Tullio dans l'enivrement du sport. Romain Rolland se sert encore d'une image olfactive pour exprimer la transmission de force se faisant du monde physique aux êtres vivants --

«Champion de tennis, il avait apprécié les qualités physiques de la robuste fille; /.../. Il huma de son grand nez le trop-plein d'énergie qui gonflait ce corps vierge; et il le désira.» (124).

Mais Annette n'est pas moins sensible à l'effet de sa propre vigueur, à l'image de la jeunesse l'environnant, et à l'influence tonique du sport --

121 Ibid., p. 48.

122 Loc. cit.

123 Ibid., p. 50.

124 Ibid., p. 51.

«Sa forte vie physique, comprimée par des années de demi-claustration, s'éveillait, sous la flambée de ce superbe été, au milieu de cette jeunesse qui ne songeait qu'au plaisir, et dans l'excitation de ces jeux vigoureux.» (125)

Maintenant commence entre les deux partenaires la lutte que l'auteur décrit comme un match, car Annette, en femme honnête, ne renie pas l'attraction physique qu'elle ressent, ni ne la fuit, mais y fait face «avec une froideur fière et le coeur frémissant.» (126) Elle affiche très clairement sa réserve devant Tullio, et c'est sa hauteur défensive même qui incite le jeune homme à vouloir la prendre à tout prix:

«C'était un autre match, autrement passionnant! Il y eut de durs défis échangés, de rudes passes d'armes, sans qu'il en parût rien au dehors. Tandis qu'il s'inclinait, avec une mâle politesse, pour lui baiser la main, -- tandis qu'elle lui souriait, avec une grâce hautaine, elle lisait dans ses yeux:

-- Je t'aurai.

Et ses lèvres fermées lui répondaient:

-- Jamais!» (127)

La lutte effarée que mène Annette contre le désir émanant de sa vie physique, en même temps que contre le désir du prétendant Tullio, n'est pas sans apporter un écho à la lutte qu'a menée Romain Rolland dès sa jeunesse pour la maîtrise de sa volonté sur sa faiblesse de corps. «J'ai le corps lâche,» écrit-il dans une note de 1926 pour Le Voyage Intérieur, citée par J-B. Barrère, «et l'esprit intrépide. A mesure que celui-ci a grandi, il a rempli la maison, et il en est le maître. C'est au corps d'en sortir /.../. Que la carcasse tremble, qu'elle ait froid, qu'elle ait peur, elle doit marcher, elle marche. L'esprit a décidé. /.../» (128) Cette

125 Loc. cit.

126 Ibid., p. 51.

127 Loc. cit.

128 R. Rolland: note inédite pour Le Voyage Intérieur, citée dans J-B. Barrère, op. cit., p.8.

force redoutable de l'esprit s'exprime dans la même mesure en Annette, comme l'observe sa soeur qui l'épie et l'admire dans son obstination à repousser Tullio, au point même de vouloir la seconder dans son combat, (dans la mesure où l'on peut savoir ce que veut Annette):

« -- ...Rien à faire, mon garçon, non, non, tu ne l'auras pas, si elle ne veut pas! ... Mais veut-elle? ne veut-elle pas? ... Décide-toi, Annette! Il est pris. Achève-le!... La sotte! Elle ne sait pas ... Bon, nous allons l'aider ...» (129)

Ces paroles expriment très bien l'équivoque de la situation d'Annette, en guerre contre ses propres émotions, dans son désir ardent de garder son intégrité et son indépendance contre tous les assauts de la nature. Mais elles expriment, en même temps, l'équivoque de la position de Sylvie, qui ne peut pas s'empêcher de se mêler au problème passionnel, serait-ce avec les meilleures intentions.

J-B. Barrère nous rappelle ici, dans les infirmités de jeunesse, le point de départ de cette volonté et de cette reprise toujours renouvelée de la lutte chez Romain Rolland --

«Ne jamais l'oublier: la vocation de la lutte lui est venue de ses premiers, de ces précoces, efforts physiques pour survivre. /.../ Et l'amour de la Suisse, découverte à seize ans, est, nul doute, attaché à ces premières expériences: air pur, paix, terre haute, qui régénèrent.» (130)

Mais si l'air pur des montagnes régénère le corps frêle de Romain Rolland et vient en aide à sa volonté de surmonter ses faiblesses physiques, cet air a un autre effet chez Annette, car c'est de sa nature physique robuste exaltée par l'air des montagnes et par

129 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 52.

130 J-B. Barrère: op. cit., p. 12.

l'exercice, que surgit l'instinct passionnel. Tandis que Romain Rolland, enfant, luttait contre sa faiblesse physique pour entraîner son corps, Annette doit lutter, elle, contre sa propre vigueur physique.

Intervention de Sylvie

Et elle l'aurait sans doute vaincue, sans l'intervention «bénévole» de sa soeur qui lui est venue «en aide». Sylvie, qui intervient dans l'affaire Tullio pour faire l'éloge de sa soeur, est prise dans le piège de ses propres tentatives pour servir Annette. Elle ne peut pas s'empêcher de jouer le jeu, -- qu'elle a commencé pour le compte d'Annette, -- pour le simple plaisir du jeu lui-même. C'est un cas d'appétit qui vient en mangeant --

«Elle était bien adroite à célébrer sa soeur. Mais elle ne l'était moins à s'armer de tous ses charmes. Et, une fois mis en jeu, il n'était plus moyen de les arrêter. Elle avait beau leur dire:

-- Maintenant, tiens-toi tranquille. C'est assez. Tu vas trop loin ...

...Ils n'écoutaient plus rien; il n'y avait qu'à les laisser faire ...» (131)

C'est encore une fois l'air de la Suisse, humé par Sylvie, qui entre ainsi insidieusement dans son être pour y libérer des forces agressives dont elle ne se doutait guère.

Romain Rolland se sert d'un langage tout naturel et approprié au mouvement d'esprit de Sylvie, pour suivre les modifications de la pensée de celle-ci; il montre ainsi comment elle entre plus avant

131 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 52.

dans le piège qu'elle pense tendre à Tullio. Sylvie use d'une ironie qui vise Tullio, mais qui se retourne contre elle-même:

«C'était si amusant! Naturellement, cet idiot avait pris feu. Que les hommes sont bêtes! Il croyait que, si l'on faisait des grâces, c'était pour ses beaux yeux ... Tout de même, ils étaient beaux, ses yeux ... Et maintenant, qu'est-ce qu'il allait faire, le poisson, entre les deux hameçons?» (132)

C'est par leur propre hameçon que sont prises les deux soeurs. Dès ce moment, Annette s'efforce, malgré elle, de faire une meilleure impression que Sylvie, et Sylvie à l'inverse. C'est que l'intérêt que chacune prend au «poisson» prisonnier inspire à l'autre une préoccupation de ce dernier beaucoup plus marquée qu'elle n'aurait été sans la concurrence d'une soeur: «/Tullio/ les occupait beaucoup plus, depuis qu'il ne savait de laquelle il était occupé le plus.» (133)

La rivalité devient de plus en plus âpre et amère, et dégénère au point où l'on est prêt à faire n'importe quoi pour réussir: «La vérité était que, pour elles, ce n'était plus un jeu.» (134). Dans ce genre de combat, Sylvie est plus habile que sa soeur, car elle a grandi, dès sa naissance, dans une atmosphère où l'on use de toutes les armes disponibles pour la guerre, sans se soucier de l'honorabilité de ses actions:

«Sylvie n'était point, comme /Annette/, gênée par sa fierté; toutes armes lui étaient bonnes, pourvu qu'elle réussît.» (135)

132 Loc. cit.

133 Ibid., p. 53.

134 Ibid., p. 57.

135 Ibid., p. 55

C'est aussi qu'Annette juge Tullio selon les critères qu'elle emploierait pour se juger elle-même, -- en femme qui ne triche pas avec soi ou autrui, soucieuse de la dignité blessée des autres comme de la sienne. Elle ne peut pas envisager que le jeune homme accepte la basse flatterie que va lui servir maintenant Sylvie --

«Annette, bardée d'orgueil, se fût crue dégradée, si elle eût laissé voir à Tullio une ombre de ses désirs. Sylvie ne s'embarrassait pas de semblables scrupules. /.../... Tullio adorait l'encens. Elle lui en servit bonne mesure. Avec une impudence ingénue et tranquille, la petite rouée fit le tour des perfections du jeune Gattamelata de palace-hôtel: corps, esprit, et vêtue.» (136)

Mais le caractère de Tullio est bas, et plus accessible à ce jeu qu'Annette ne pourrait l'imaginer -- «Il le supportait très bien: Tullio buvait du lait.» (137) Sur un tel champ de bataille, Annette ne peut pas faire la guerre, car elle est en guerre contre sa propre nature (en subissant le souffle vil de la passion), en même temps que contre sa soeur-rivale --

«La passion chez Annette était devenue un poison. Un baiser que Tullio /.../ avait violemment /.../ imprimé sur la bouche de l'orgueilleuse fille, qui ne s'était pas défendue, avait déchaîné en elle un torrent sensuel. Avec humiliation et rage, elle luttait contre.» (138)

Quand Sylvie prend le dessus en comparant, devant Tullio ses jambes (ce qu'elle a de plus beau) avec celles d'Annette -- elle les dégage avec méchanceté d'un geste rapide -- la grande soeur est trop dédaigneuse pour lui rendre la monnaie de sa pièce: elle reste muette. Ce sont ses yeux qui parlent à ceux de Sylvie, et expriment la vérité de leur situation mutuelle:

136 Loc. cit.

137 Ibid., p. 56.

138 Ibid., p. 57

«(Annette) -- 'Je te méprise!'
(Sylvie) -- 'Possible. Mais c'est moi qu'on aime.'»
(139)

Le grondement du torrent

Annette laisse le champ libre à Sylvie, mais reste obsédée par son désir. La nuit d'une représentation de tableaux vivants qu'a organisée Sylvie, afin de se montrer à son avantage, et où elle joue avec Tullio, Annette les entend plaisanter à propos de leurs projets érotiques. Frappée de douleur, elle court dans les champs environnants jusqu'à ce qu'elle tombe et heurte le tronc d'un arbre.

Annette crie de détresse, et comme tout émoi profond chez Romain Rolland s'élève du fleuve intérieur des émotions (comme l'eau de l'océan reflète et représente le mouvement océanique intérieur), on ne s'étonne pas de l'accompagnement apporté, d'une gorge proche, par le grondement d'un torrent: «Sa plainte se mêlait à la plainte de la femme blessée.» (140) Il semble que l'eau coule avec la détresse, du fond de l'être d'Annette, et qu'elle en exprime la plus profonde vérité: «Le grondement du torrent parlait, pensait pour elle.» (141)

L'eau permet aussi à Annette de se délivrer de sa douleur, lui permet de la voir comme de l'extérieur, et comme une folie:

«La contusion du front lui causait des douleurs assez vives; ce mal, en l'occupant, soulagea sa pensée. Elle trempa dans le ruisseau ses mains éraflées; elle les mit sur son front blessé, qui brûlait. Et ainsi, elle resta assise, appuyant ses tempes et ses yeux dans ses paumes mouillées, sentant la pénétrer cette pureté

139 Ibid., p. 56.

140 Ibid., p. 62.

141 Loc. cit.

glacée. Et voici qu'elle devenait lointaine à sa douleur ... Elle la regardait gémir, ainsi qu'une étrangère; et elle ne comprenait plus déjà le sens de ces fureurs. Elle pensait:

-- Pourquoi?... A quoi bon? ... Est-ce que cela vaut la peine? ...

Le torrent, dans la nuit, disait:

-- Folie, folie, folie ... tout est vain ... tout n'est rien ... » (142)

Comme la plainte venant du fond de son être trouve son image dans le fracas du torrent, le soulagement de la douleur vient aussi du passage de l'eau. Le thème de l'apaisement de la plaie par l'eau qui coule se retrouve dans Jean-Christophe, pour le petit Christophe qui regarde le Rhin de la fenêtre de sa maison. Comme chez Annette Rivière, c'est l'eau qui parle pour lui aux moments de son chagrin et de sa peine:

«/.../. Le chagrin aiguise les sens; il semble que tout se grave mieux dans les regards, après que les pleurs ont lavé les traces fanées des souvenirs. Le fleuve apparut à l'enfant comme un être, -- inexplicable, mais combien plus puissant que tous ceux qu'il connaissait! /.../. Où allait-il? Que voulait-il? Il avait l'air sûr de son chemin... Rien ne pouvant l'arrêter. A quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, pluie ou soleil au ciel, joie ou chagrin dans la maison, il continuait de passer; et l'on sentait que tout lui était égal, qu'il n'avait jamais de peine et qu'il jouissait de sa force. Quelle joie d'être comme lui, de courir à travers les prairies, les branches de saules, les petits cailloux brillants, le sable grésillant, et de ne se soucier de rien, de n'être gêné par rien, d'être libre!...» (143)

Pour Christophe, le fleuve personnifie un géant admiré pour sa force pacifique, une équanimité souhaitée pour soi-même. Mais pour Annette, l'eau apporte un écho aux mouvements de son âme, en vient presque à faire partie même de cette âme, s'y engouffrant avec la

142 Loc. cit.

143 R. Rolland: Jean-Christophe, éd. définitive, p. 67, cité dans J-B. Barrère: op. cit., p. 95-96.

douleur mais aussi l'engourdissement contre la morsure de celle-ci. Par l'eau qui l'enveloppait, Annette avait ressenti le désir de se réintégrer dans le grand Tout, pendant sa rêverie de jeunesse à l'étang, décrite au début du roman. Ici, par le contact de l'eau elle se réintègre aussi pour un instant dans une réalité plus vaste qu'elle-même, dépassant ses peines personnelles.

C'est ainsi qu'Annette maîtrise ses émotions à l'égard de Sylvie. Elle s'avoue qu'étant la plus âgée des deux, elle doit être la plus sage. En même temps elle ne désarme pas la colère et le pouvoir de détester qu'elle a découverts en elle-même; mais elle se trouve capable de souhaiter pour Sylvie le bonheur de l'amour conquis. Sylvie, pour sa part, lui avoue son inquiétude, en déclarant que Tullio n'avait aucune importance pour elle, à côté de sa soeur: «Ah! tous les baisers d'un homme» dit-elle, «ne compensent pas pour moi une larme de toi ...» (144) Romain Rolland insère encore ici une allusion à l'élément qui se situe au niveau le plus profond de l'existence de son héroïne; la larme est comme un microcosme, qui contient un monde vaste et riche: plus vaste et plus riche que le monde superficiel et aride des baisers d'un amant.

L'allusion à la force de la vie intérieure d'Annette se retrouve dans les paroles de Sylvie qui rappelle le pouvoir de la nature -- qui surgit comme le vent, pour emporter le coeur et la raison avec:

«/.../ Ah! fit /Annette/, se pressant plus étroitement contre sa soeur, que c'est étrange, le coeur! On ne sait jamais, jamais, ce qui va se lever dedans et vous emporter ... où?

-- Oui, dit Sylvie, l'étreignant, c'est pour ça que je t'aime! ça souffle fort chez toi!» (145)

II. Amour maternel et amour de tête -- Roger Brissot

Préparations

Si c'est la passion sexuelle qui s'est éveillée en Annette dans l'ambiance rustique et l'air des montagnes de Suisse, c'est d'une émotion plus profonde, aux sources mêlées, qu'il s'agit lorsque, plusieurs mois plus tard, elle est de retour chez elle à Paris et que Sylvie a déménagé pour habiter de son côté:

«Elle était à cette heure de la vie où l'on ne peut plus vivre sans compagnon. Et la femme moins que l'homme: car en elle, ce n'est pas seulement l'amante, c'est la mère que l'amour éveille. Elle ne s'en rend pas compte: les deux aspirations se fondent en un même sentiment. Annette, sans fixer encore sur aucun ses pensées, avait le coeur gonflé du besoin de se donner à un être, et plus fort et plus faible, qui la prît dans ses bras et qui bût à son sein.» (146)

Cette disposition n'est pas moins physique, pour tendre qu'elle soit, et n'est pas sans exercer son trouble dans le domaine auparavant si ordonné de la vie intellectuelle d'Annette. Romain Rolland se sert d'une métaphore encore une fois empruntée au monde animal et sauvage, pour marquer la perturbation persistante apportée par la péripétie de Tullio:

145 Ibid., p. 67.

146 Ibid., p. 86.

«La passion avait laissé dans la chair son dard de guêpe. Chaste et brûlée, naïve et avertie, elle connaissait ses désirs; et si elle les refoulait dans l'ombre de sa pensée, ils marquaient leur présence par le désarroi qu'ils introduisaient dans le reste de ses idées. Toute son activité d'esprit était désorganisée. Ses forces de réflexion étaient paralysées. Au travail, écrivant ou lisant, elle se sentait diminuée.» (147)

La vocation de mère deviendra de plus en plus marquée pour Annette, et s'universalisera en quelque sorte avec le temps; elle adoptera de nombreux personnages qui croiseront sa route, jusqu'à prendre l'attitude d'une mère vis-à-vis de tout être humain, donnant entièrement sa substance à l'autrui. L'image de l'allaitement se retrouve à travers le roman, jusqu'au dernier souffle de l'héroïne, au moment où elle rejoint «la Voie Lactée, collier des nuits, serpent des mondes, qui déroule dans la prairie de l'Infini ses anneaux d'Etre... » (148). Mais lorsqu'elle n'est encore âgée que d'à peu près vingt-trois ans, c'est le désir de se donner à un être particulier qu'elle éprouve, plutôt que celui de se fondre dans l'universel et l'infini; «A cette idée, elle défaillait de tendresse; elle eût voulu que tout le sang de son corps se convertît en lait, afin de le donner ... Bois! ... O bien-aimé!...» (149)

A ce point, l'auteur souligne la naïveté d'Annette à l'égard de la politique, afin de préparer le lecteur (et son héroïne) au rapport avec Roger Brissot, c'est-à-dire afin d'expliquer l'acheminement d'Annette vers un engagement de coeur. «On était peu après la tornade de l'Affaire Dreyfus» (150), nous indique Romain Rolland,

147 Ibid., p. 85.

148 Ibid., p. 1461.

149 Ibid., p. 86.

150 Ibid., p. 90.

fixant ainsi ce moment important pour Annette dans les dernières années du dix-neuvième siècle. Annette appartenait à un groupe de bourgeoisie riche qui soutenait la cause de l'officier emprisonné. Elle ne cherche pas à analyser «l'Affaire» ni à suivre les machinations des deux partis opposés, mais est acquise à la cause de Dreyfus par son intuition, qui ne la trompait guère et qui était un don lié à son tempérament: elle possédait «une vigueur d'intuition, qui est souvent le propre d'une forte vitalité» (151).

Mais l'emploi qu'elle réservait à son intuition à ce moment de sa vie, c'est-à-dire qu'elle lui réservait consciemment, c'était de trouver un compagnon de route dans la vie, et le problème d'Annette était qu'elle se fiait à cette intuition pour trouver le compagnon juste en même temps et dans le même cadre que pour la défense d'une cause sociale juste. Elle confondait l'homme avec la politique. Ce n'est pas qu'elle fût aveugle aux malhonnêtetés des deux clans de l'Affaire, mais plutôt qu'elle ne voulait pas les voir.

Son coeur avait décidé pour elle -- ce coeur, qui est toujours plus fort chez Annette Rivière que la réalité nue et visible, ce coeur qui substitue l'action à la vision du réel:

«Moins sincère que ses yeux, son coeur voulait continuer à croire que le parti qui soutenait les idées de justice devait être composé des hommes les plus justes.» (152)

Autre façon d'exprimer cette force d'âme, qui est une caractéristique constante d'Annette Rivière, la reconnaissance de «l'instinct de liberté qu'elle portait dans son sang» (153) et qui est ce qui la

151 Loc. cit.

152 Ibid., p. 92.

153 Ibid., p. 91.

pousse à s'attacher au parti des opprimés. Romain Rolland voit là l'héritage du père, Raoul Rivière, mais à un niveau plus conscient chez Annette; «Son amour pour son père la modelait à l'image de ce qu'il sentait» (154), écrit R. Rolland.

Annette cherchait des âmes entières, ou plutôt une âme entière et intègre comme la sienne, et elle espérait la trouver parmi les défenseurs de la juste cause politique. C'est qu'elle croyait encore, à cette étape de sa vie, à la sincérité des idéaux affichés par les différents partis --

«Annette, étant loyale, croyait à la vertu des étiquettes, ignorant que nulle part la fraude n'est plus courante que dans le commerce des idées. Elle attribuait encore quelque réalité aux ismes de fabrique, dont le cachet distingue les divers crus politiques; /.../.» (155)

Annette étant à la recherche d'un compagnon de route en mesure de l'aider à trouver sa voie dans le monde, cette quête était active, loin de se réduire à accepter passivement les forces qui surgissaient en elle et troublaient tellement sa tranquillité et sa concentration intellectuelle. Une fois de plus Romain Rolland a recours à une image empruntée à l'air pour traduire la force qui agit par et dans l'héroïne, son mouvement vers la liberté, représenté par le souffle de l'air frais qui redonne énergie à la vie:

«Habituee à l'air libre, elle allait vers ceux qui le cherchaient, comme elle, hors des vieux préjugés, des manies séculaires, et de l'étouffement de la maison du passé.» (156)

Comme à la station des Grisons, où les deux soeurs étaient si vivifiées par l'air des montagnes, l'air est ici ce qui amène le renouveau de la

154 Loc cit.

155 Ibid., p. 92.

156 Loc. cit.

vie, dans cette vieille demeure, qu'est la société française:

«Des générations y avaient abrité le rêve de leur vie. Mais l'air était vicié. Y reste qui voudra! il fallait respirer. Et elle quêtait des yeux l'ami qui l'aiderait à reconstruire, saine et claire, sa maison.» (157)

Attraction

Dès le début, Annette ne pense pas être la dupe de son attirance pour Roger Brissot. Celui-ci est habitué à recevoir les éloges et le soutien moral de sa famille, et il est avide d'un amour qui le nourrisse de la même façon. Et c'est exactement ce qu'Annette a besoin de donner --

«Qu'il était donc sympathique! Egoïste sans le savoir, et sans fond, naïvement, bon garçon, beau garçon, disposé à donner, mais résolu à recevoir, et ne concevant pas que rien pût lui être refusé, /.../» (158)

C'est dans l'homme l'enfant qu'Annette chérit, quelqu'un qui a besoin d'elle, sans être conscient de ses propres manques et qui demande donc d'elle une générosité sans réserves:

«Elle souriait de ses faiblesses, qui lui étaient infiniment chères. Il lui semblait que, par là, il était moins homme et plus enfant. Son coeur se réjouissait qu'il fût l'un et l'autre.» (159)

Elle est attendrie par le narcissisme de Roger, qui demande les prévenances d'une admiratrice sans rien donner en retour, car elle a le besoin de se donner librement et ne prend pas en compte que ce sera là un amour qui coule en sens unique, un flux enrichissant

157 Loc. cit.

158 Ibid., p. 99.

159 Ibid., p. 99-100.

pour son objet, sans espoir de réciprocité:

«Elle voyait le désir qu'il avait d'être admiré, elle voyait le plaisir qu'il avait à plaire, à ce qu'elle le jugeât beau, intelligent, éloquent, étonnant.» (160)

Bien que ce soit amour à sens unique, ce mouvement correspond à un besoin réciproque chez les deux amants; Annette est donc récompensée en quelque sorte, de ce qu'elle donne à Roger, par l'acceptation même chez celui-ci de ce don:

«Elle avait une telle soif de tendresse! Quelle douceur de la désaltérer (elle en jouissait d'avance) aux lèvres de cet être qui la séduisait! Qu'il les lui présentât, devant son désir, d'un élan si ardent, la pénétrait de reconnaissance passionnée... » (161)

A ce moment encore, Annette confond l'homme avec sa parole, avec l'idéal, et c'est ainsi qu'elle est prise par l'amour, contre tout bon sens. La famille de Roger, et Roger lui-même, étaient vraiment doués du talent de bien parler --

«L'éloquence était un des fiefs de la famille. Elle comptait déjà un maître du barreau; et tous avaient, de naissance, le goût du bien dire.» (162)

Il n'est donc pas surprenant que ce fils choyé ait le même talent d'enivrer et de convaincre par la parole que son père, «qui avait été un des plus illustres bavards dont ce fût honorée la tribune de la Chambre.» (163)

Mais comment se peut-il que cette jeune femme, si habituée à la liberté depuis sa jeunesse, puisse se laisser absorber par la voix d'un autre, au point de le laisser parler pour elle? C'est en effet qu'elle voulait s'associer aux idéaux qu'il évoquait dans ses discours --

160 Ibid., p. 100.

161 Ibid., p. 101.

162 Ibid., p. 98.

163 Loc. cit.

«Elle n'était pas choquée de cette absorption: /.../: Il parlait de socialisme, de justice, d'amour, d'humanité délivrée. Il était véritablement splendide. En parole, sa générosité ne connaissait pas de bornes.» (164)

Si l'ivresse de la première passion d'Annette pour Tullio devait quelque peu à l'intoxication de l'air des montagnes, les charmes de Roger Brissot opèrent plutôt comme une liqueur liée par une double métaphore aux lèvres:

« elle était trop occupée à entendre, à voir, à boire ce merveilleux Roger. /.../ C'était enivrant de se dire qu'elle pourrait être associée à cette oeuvre de puissante bonté.» (165)

Ainsi intervient encore l'évocation de l'amour comparé à un liquide qui s'infuse sournoisement jusque dans l'âme: «quand elle se sentit baignée de cette adoration, elle n'opposa plus la moindre résistance.» (166). Revient en même temps référence à l'allaitement: «et elle offrit son sein nu à l'amour» (167).

Réserves

Bien qu'elle soit entourée de cet amour de Roger, Annette résiste, d'abord inconsciemment, aux déclarations d'amour de celui-ci, en détournant le sujet de l'entretien. Mais la famille de Roger, en particulier la mère et la soeur entreprennent de hâter l'acceptation par Annette de fiançailles. Romain Rolland présente les deux

164 Ibid., p. 102.

165 Loc. cit.

166 Ibid., p. 101.

167 Loc. cit.

dames Brissot comme des provinciales madrées, avec «un sourire qu'on nommait, à Paris, dans le cercle des connaissances, le sourire Brissot: il était gras et doux, affable et supérieur, /.../; il offrait à mains pleines, mais pleines restaient les mains.» (168) La mère et la soeur entremêlent leurs louanges pour Annette et pour Roger, en exprimant le voeu qu'il trouve la compagne digne de lui, espérant ainsi obtenir le consentement d'Annette:

«C'était une sorte de jeu de société, où l'on devait parler autour du mot que chacun avait sur la langue, sans jamais le prononcer.» (169)

Elles réussissent enfin à surprendre le jeune couple en train de s'embrasser, et interprètent délibérément à tort ce rapprochement comme une affirmation de fiançailles. Pour sa part, Annette n'a pas le courage, ou bien le sang-froid nécessaire pour repousser la supplication muette de Roger, qui l'implore des yeux.

Annette est horrifiée, une fois chez elle, seule, de s'être livrée complètement aux Brissot, car elle n'entretient pas l'idée de divorce et pour elle il n'y a pas de partage possible de son être entre soi et un amant. Comme le souligne l'auteur: «Elle ne donnait pas d'une main, pour reprendre de l'autre. Elle n'était plus à elle. Elle était aux Brissot. -- Et soudain, les Brissot lui parurent l'ennemi.» (170) Mais elle a beaucoup de difficulté à rompre avec Roger, bien qu'elle décide tout de suite de le faire, parce qu'elle reste enivrée de son charme et affectée par le regard de «ses yeux humbles et ardents» qui «dévoraient, imploraient la petite

168 Ibid., p. 104.

169 Ibid., p. 106.

170 Ibid., p. 108.

énigme /.../.» (171) Elle ne réussit, contre Roger et contre elle, qu'à prolonger la période des fiançailles durant quatre mois. Elle n'arrive pas à comprendre ses propres désirs, face à la nécessité presque physique qu'elle ressent de se submerger dans l'amour -- en particulier quand elle est en présence de Roger: «-- Pourtant, j'ai décidé ... Je dois pourtant décider ... Qu'est-ce que j'ai donc décidé?...» (172)

A ce moment d'indécision, Annette reçoit une visite de son ami, celui aussi de Roger, Marcel Franck. C'est une visite qui aide Annette à préciser pour lui et pour elle-même son attitude envers l'amour et la liberté nécessaire dans les relations entre individus. C'est Marcel qui «était celui qui lisait le mieux en elle.» (173) Annette maintient avec lui un rapport qui se prête parfaitement à faire surgir, à la surface en elle, des pensées qu'elle a réprimées parce qu'elle ne veut pas les admettre, ou bien qu'elle ne sait comment les admettre. Elle doit tenir compte d'une volonté contraire en elle, celle qui triche avec la décision raisonnée de rompre avec Roger, une fois qu'elle est en sa présence: «Avec l'étonnante mauvaise foi de l'amour, aussitôt elle découvrit autant de raisons pour le mariage qu'elle en avait contre, la minute d'avant.» (174)

Avec Marcel Franck, cependant, Annette n'a même pas besoin d'avouer ses pensées et ses soucis refoulés pour les faire comprendre.

171 Ibid., p. 107.

172 Ibid., p. 110.

173 Ibid., p. 95.

174 Ibid., p. 110.

C'est un ami qui voit clair en elle sans, en même temps, lui inspirer par sa clairvoyance aucun sentiment de gêne:

«Annette se sentait très à l'aise avec lui, comme avec un ami perspicace, à qui l'on n'a pas besoin de tout dire, ou de rien cacher: car on se comprend à demi-mot.» (175)

Marcel comprend le besoin d'indépendance d'Annette combiné avec celui de se donner, et il observe qu'il ne serait pas difficile de vivre à deux, en gardant son «indépendance», si l'on ne se compliquait pas la vie «par des gênes réciproques» (176), c'est-à-dire par une insistance sur la fidélité amoureuse.

Annette, en revanche, affirme l'intégrité de son caractère par son refus de se partager entre plusieurs attachements:

« -- La seule grandeur du mariage, dit Annette, est l'amour unique, la fidélité de deux coeurs. S'il la perd, que lui reste-t-il, en dehors de quelques avantages pratiques?

-- Ce n'est pas rien, dit Marcel.» (177)

Le rôle de Marcel Franck dans le roman à ce point, est de mettre en relief les sentiments contraires d'Annette envers le mariage. Il est évident qu'elle croit toujours, à cette époque de sa vie, à un idéal du mariage, c'est-à-dire à la possibilité d'un mariage qui réussisse pour les deux partenaires. Elle tient l'idéal du mariage toujours en haute estime, mais elle est assez perspicace pour admettre qu'elle ne trouverait pas cette union désirée avec Roger Brissot. Elle cherche à connaître le sentiment de Marcel Franck, pour confirmer sa propre conclusion:

« -- Vous croyez que nous avons tort, Roger et moi?

175 Ibid., p. 113.

176 Ibid., p. 115.

177 Loc. cit.

-- Je crois que vous vous trompez.
Elle baissa la tête. Puis, elle dit:
-- Je le crois aussi.» (178)

C'est là le cas même du mariage de Romain Rolland avec Clotilde Bréal, qui dura de 1882 jusqu'à 1901; il l'aimait aussi indubitablement qu'Annette son Roger, mais était entré dans un mariage qui ne pouvait réussir:

«Leur bonheur dure deux ans. Mais, de bonne foi, ils s'étaient trompés l'un l'autre et très vite le mariage se révèle un échec; dès 1895 R. Rolland vit dans une telle solitude morale qu'en 1896 il accepte avec allégresse l'idée de la mort.» (179)

Ce qui a fait aboutir cette union, si heureusement commencée, au divorce, c'est l'incapacité des deux partenaires de trouver dans leur relation un équilibre, qui permette à chacun l'épanouissement de son être, c'est-à-dire le développement de soi sans l'écrasement du partenaire. Comme l'écrivait R. Rolland à Louis Gillet, en 1901:

«Il s'agit de me séparer de qui j'ai aimée, et que j'aime encore, parce que de nos deux vies aucune ne veut se sacrifier à l'autre, et qu'elles vont toutes deux à des buts opposés.» (180)

L'attitude de Romain Rolland lui-même à l'égard du mariage est assez pessimiste, comme l'attestent d'abord les exemples rapportés dans son premier roman cyclique, Jean-Christophe. Comme le constate Bernard Duchatelet, «La plupart des jeunes filles que rencontre Jean Christophe manifestent peu d'enthousiasme pour le mariage et se méfient de cette institution légale qui leur paraît incapable de leur procurer l'épanouissement de leur personnalité: » (181).

178 Ibid., p. 114.

179 B. Duchatelet: La Question du mariage dans «Jean-Christophe» de Romain Rolland (Groningen, J.B. Wolters, 1965), p.5.

180 Loc. cit.

181 Ibid., p. 8.

C'est exactement cet épanouissement qu'attend Annette Rivière d'une union entre deux amants et deux âmes, comme elle l'exprime à Marcel pendant l'entretien dont nous parlions, une fois qu'elle a pris confiance en elle-même. Elle définit même la situation opposée, celle de la subordination d'une âme dans le mariage, comme un crime contre soi-même et contre autrui:

«-- Mais je voudrais qu'en échange du don mutuel de sa fidèle tendresse, chacun gardât le droit de vivre selon son âme, de marcher dans sa voie, de chercher sa vérité, de s'assurer, s'il le faut, son champ d'activité propre, d'accomplir en un mot la loi propre de sa vie spirituelle, et de ne pas la sacrifier à la loi d'un autre, même de l'être le plus cher: car nul être n'a le droit d'immoler à soi l'âme d'un autre, ni la sienne à un autre. C'est un crime.» (182)

Ici Annette se réclame d'une loi personnelle au-dessus des lois qu'impose le contrat de mariage, mais non moins exigeante.

Il se peut que le pessimisme de l'auteur, quant à la possibilité d'un succès dans le mariage, remonte à la confiance trop haute mise dans la puissance de l'amour qui se fixerait pour toujours sur un unique partenaire, et serait capable de surmonter toutes les difficultés d'un mariage, -- confiance déçue par l'expérience de Romain Rolland. Comme nous le rappelle Duchatelet:

«R. Rolland ne se place pas au niveau facile de l'union libre qui se noue et se dénoue au gré, ou plutôt, au caprice des appétits physiques des partenaires; avec une haute conception de l'amour, il situe cette union au plan de la communion des âmes 'qui s'aiment, pour le bien.'» (183)

182 R. Rolland: L'Âme enchantée, p. 116.

183 B. Duchatelet: op. cit. p. 7.

Ce sont là des mots auxquels fait écho Annette en réponse à la suggestion de Marcel de liberté amoureuse (ou plutôt d'adultère, selon elle), dans le cadre d'un mariage --

« /.../. Le mariage n'est pas pour moi un carrefour, où l'on se donne à tous les passants. Je me donne à un seul. Le jour où je cesserais de l'aimer et où j'aimerais un autre, je me séparerais du premier; je ne me partagerais pas entre eux, et je ne supporterais pas le partage. » (184)

Il faut noter ici que le pessimisme de R. Rolland n'est pourtant pas absolu à l'égard du mariage, même à l'époque où il écrit Jean-Christophe, peu après la triste dissolution de son union avec Clotilde Bréal. Il introduit dans ce roman l'amour conjugal des Arnaud, qui survit aux crises du mariage, grâce à la compréhension réciproque des deux partenaires; ceux-ci ont su fortifier «le ressort nécessaire à la vie du couple: l'amour qui va au-delà de soi-même.» (185) Ainsi Romain Rolland résiste-t-il à la tentation de s'aigrir et de simplement nier la possibilité du bonheur dans le mariage, qu'il ne rejette pas.

Annette manifeste le même courage, en la conscience de l'impossibilité de demander au coeur de rester conscient. Elle a promulgué pour elle-même des lois qui la lient à un seul partenaire dans un mariage, mais elle reconnaît la possibilité d'un changement du coeur, sur quoi elle ne pourrait exercer aucun contrôle. Quand Marcel note que l'amour est «un phare à feux changeants» (186), elle répond, -- Pas pour moi! ... Je ne veux pas!» (187) Mais elle se rend compte

184 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 115.

185 B. Duchatelet: op. cit., p. 17.

186 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 116

187 Loc. cit.

en même temps de l'existence en elle du besoin de changer, aussi fort dans sa nature que le besoin de rester ferme, et elle ne triche pas en niant l'un ou l'autre instinct:

«Annette, qui se jugeait aussi exactement qu'il la jugeait, un peu honteuse, dit:

-- Enfin, je ne voudrais pas ...» (188)

Pour Annette le mariage est un pari dans lequel on place tout son amour comme enjeu. Elle a le courage d'admettre que même quand on se jette entièrement dans l'aventure, si le monde ne reste pas immuable, il peut en être de même dans le rapport conjugal. Romain Rolland montre un égal courage en admettant que le bonheur conjugal peut être atteint, même s'il n'a pas connu, lui-même, cette réussite.

Pour Marcel Franck le mariage doit être «une association intelligente d'intérêts et de plaisirs.» (189) Il se sert d'une métaphore purement physique, pour traduire ses vues sur la vie terrestre, et sur les satisfactions que l'on peut en retirer, en travaillant avec son partenaire et en s'entraidant sagement, -- satisfactions d'un niveau assez modeste: «La vie est une vigne qu'on exploite en commun; ensemble, on la cultive et l'on fait les vendanges. Mais on n'est pas forcés de boire son vin, tous deux, toujours en tête à tête.» (190)

L'indignation avec laquelle Annette répond à cette suggestion de mariage ouvert à des liaisons sexuelles extérieures, est celle que ressent clairement Romain Rolland lui-même, devant les points

188 Loc. cit.

189 Ibid., p. 115.

190 Loc. cit.

de vue incertains offerts par la littérature de son temps. «Sa conception de l'amour est trop haute», observe Bernard Duchatelet, «pour qu'il accepte les théories équivoques de ceux qui, à son époque, sous prétexte de libérer l'homme lui permettent toutes les luxures.» (191)

Il est clair que les théories et la personne de Marcel Franck évoquent l'écrivain et homme politique Léon Blum, que Rolland connaissait bien, et qu'il détestait. Dans un livre intitulé Du Mariage, Blum proposait la liberté sexuelle, pour les jeunes filles, surtout avant le mariage, permise par la société aux hommes, ajoutant que c'est le manque d'expérience sexuelle chez les femmes qui mène au malheur dans le mariage, ou à l'adultère.

Romain Rolland n'admettait aucunement les raisonnements de ce livre, ni sa sincérité; il s'indignait surtout, selon Douglas Alden dans son article, «Léon Blum as a Source for L'Ame enchantée», contre une phrase qu'il a insérée dans Jean-Christophe: «... Le temps viendrait 'où les jeunes filles rentreraient de chez leur amant avec autant de naturel qu'elles reviennent à présent du cours ou de prendre le thé chez une amie'» (192). Blum conseille aussi à l'homme, de ne pas résister à la tentation de prendre pour amante une jeune vierge, dans la période polygame, précédant le mariage:

«A cette tentation l'honnête homme résiste aujourd'hui. Mais, dans mon système, la raison, comme la nature, lui conseillera d'y céder. Qu'il entreprenne donc la séduction de la vierge qu'il désire! Si le coeur de la

191 B. Duchatelet, op. cit., p. 14.

192 R. Rolland: Jean-Christophe (éd. de 1956), p. 745, cité dans D.W. Alden: «Léon Blum as a Source for L'Ame enchantée» (Kentucky Romance Quarterly, vol. 17, 1970), p. 13.

jeune fille est aussi neuf que son corps, elle s'abandonnera sans peine à d'aussi prudentes sollicitations.» (193)

Le mot clef dans cette citation est le mot «raison». C'est la raison qui est censée conseiller au lecteur de Léon Blum d'engager des relations de nature physique et temporaire, peu profonde, avec des jeunes filles -- comme c'est la raison qui doit recommander des relations hors mariage, selon la conception peu gênante et superficielle du mariage conseillé par Marcel Franck. Mais l'âme, qui demande un engagement plus étroit des deux partenaires dans le mariage et des liens plus profonds entre eux, n'entre guère dans un tel système de rapports. Marcel le sous-entend lui-même lorsqu'il répond à l'affirmation faite par Annette de la loi intérieure qui exige la liberté de chercher sa propre voie, pour chacun des deux époux: « -- C'est très beau, chère amie, dit Marcel; mais moi, vous savez, l'âme, ça sort de ma compétence.» (194)

L'âme, cela ne sort pas de la compétence d'Annette, cependant. Elle est préoccupée de ses devoirs envers cette âme qui ne lui appartient pas exclusivement mais devant laquelle elle doit répondre de ses actions. Il y a dans cette disposition à la confession intérieure un élément de protestantisme -- dont on a souvent accusé Romain Rolland, d'ailleurs: « Il y avait dans ces pensées d'Annette un peu de la raideur morale qu'elle tenait de sa mère. Mais chez elle, tout prenait un caractère passionné; elle eût réchauffé de son sang impétueux les idées les plus abstraites .. Son 'âme!' ... Ce mot 'protestant'! (C'était elle qui parlait ... Elle l'employait

193 L. Blum: L'oeuvre de Léon Blum, I, p. 55, cité dans D.W. Alden, article cité, p. 14.

194 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 117.

souvent! ...)» (195)

Romain Rolland croyait lui-même tenir son sens du devoir moral de sa famille maternelle, et son élan de sa famille paternelle. Il s'en est ouvert à Louis Gillet: «Combien il est heureux que cette joyeuse et saine vitalité ait fait équilibre chez moi à la rêverie un peu sombre et volontiers pessimiste de ma famille maternelle! Si de celle-ci je tiens peut-être le meilleur de ma personnalité artistique et morale, c'est pourtant l'autre qui m'a sauvé, plus d'une fois dans ma vie.» (196) Annette parle de la liberté personnelle en des termes qui la relie à cette structure morale de sa pensée, qui s'associe chez elle aux forces actives de la vie --

«Sauver sa liberté est beaucoup plus qu'un droit, c'est un devoir religieux». (197).

Elle est donc soucieuse de rester libre, en voulant rester indépendante dans un mariage, mais libre dans un cadre moral, qui fait de cette liberté comme un devoir et n'exclut pas des engagements profonds. Annette sait harmoniser en elle certain sens religieux avec le besoin de mouvement de son esprit, atteignant ainsi à un équilibre qui serait, selon R. Rolland, la vraie morale. Il écrivit en 1925: «La morale vraie est toujours de tâcher de refaire en tous l'équilibre humain.» (198)

195 Ibid. p. 87.

196 R. Rolland: Lettre à Louis Gillet, 19 mars, 1914, citée dans J-B. Barrère, op. cit., p. 81.

197 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 87.

198 R. Rolland, cité dans J-B. Barrère, op. cit., p. 61.

Quand Marcel part de chez Annette, il est clair qu'il n'a pas compris comment les tendances de celle-ci vers l'épanouissement personnel de son être coexistent avec celles qui exigent le don complet de soi dans les rapports entre amants --

«Il avait beau la voir exactement, il ne la comprenait pas plus que Roger, qui ne la voyait point. Il eût fallu, pour la comprendre, des âmes plus «religieuses» -- plus religieusement libres -- que celles de presque tous ces jeunes hommes français. Ceux qui sont religieux le sont dans la tradition du catholicisme, qui est d'obéissance et de renoncement au libre mouvement de l'esprit, (surtout quand il s'agit de la femme). Et ceux qui sont libres d'esprit se doutent rarement des besoins profonds de l'âme.» (199)

J-B. Barrère note cette exigence religieuse dans la pensée de Romain Rolland, et la parenté à laquelle il est arrivé à celui-ci de croire entre lui et les catholiques pratiquants, bien qu'il eût perdu la foi depuis des années:

«En 1908, surpris de voir des catholiques s'intéresser à son oeuvre, il glisse dans son Journal cette confidence: 'J'avoue que c'est pour moi une grande joie de me sentir compris d'eux: car -- s'ils veulent bien me comprendre -- eux seuls me comprendront tout à fait.'» (200)

Confrontation

A la saison de Pâques, Annette rend visite aux Brissot dans leur propriété de Bourgogne, pour quelques semaines. Elle est d'abord attendrie par la sensation de retrouver un foyer familial, dont elle est depuis si longtemps privée:

199 R. Rolland: L'Âme enchantée, p. 117.

200 J-B. Barrère: op. cit., p. 45.

«Dans le cercle de famille, Annette, le premier soir, se laissait choyer, reconnaissante, attendrie; il y avait si longtemps qu'elle était privée de la chaleur affectueuse du foyer! Elle voulait se faire illusion.» (201)

Pendant la nuit, cependant, l'illusion disparaît et Annette ressent les angoisses d'une bête prise au piège. Elle a peur de même bouger, de crainte de s'éveiller de cette illusion de bonheur, tissée par l'amour. Mais peu de temps après son arrivée chez les Brissot, elle doit se rendre compte du vrai visage de cette famille; derrière l'amabilité de façade -- «Elle vit des bourgeois affairés et moroses, qui géraient leurs biens avec un plaisir âpre.» (202) Les Brissot ne sont très éclairés ni en art, ni en politique, en dépit de ce qu'ils croient; ils n'ont pas l'habitude de penser par eux-mêmes en ces domaines,-- tout à l'opposé d'Annette, qui commence à les juger ridicules. Elle commence aussi à voir dans Roger un membre de la tribu familiale; elle voit en lui un imitateur, encore un enfant, mais non pas méchant lui-même: «Au fond, tous ses défauts étaient défauts de faiblesse.» (203) C'est cette faiblesse d'enfant, qu'elle se plaît à bercer en quelque façon.

Mais, quant à elle, elle veut que Roger la voie aussi comme elle est, ce qu'elle est convaincue qu'il ne veut pas faire. Elle est donc déterminée à aborder ce sujet avec lui, si hasardeux que cela soit. La différence de leur point de vue sur la liberté de l'âme dans le mariage, ou plutôt le manque de compréhension à cet

201 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 118.

202 Ibid., p. 119.

203 Ibid., p. 122.

égard chez Roger, deviennent vite évidents quand Annette l'interroge --

« /.../ Oui, je sais que vous me voulez; mais qu'est-ce vous voulez en faire, au juste, de votre Annette?

-- La moitié de moi-même.

-- Voilà bien! ... C'est que, voyez-vous, mon ami, je ne suis pas une moitié. Je suis une Annette tout entière.

-- C'est une façon de parler. Je veux dire que vous êtes moi, et que je suis vous.

-- Non, non, ne soyez pas moi! Roger, laissez-moi l'être!» (204)

Elle admet aussi, enfin, qu'elle ne croit pas pleinement à la cause politique à laquelle il se consacre: à une cause humaine, oui, mais à un engagement politique, non. Quand elle parle de remplir sa vie avec autre chose que la politique ou que la charge d'aider son mari en politique, Roger se révèle tout aussi figé, dans sa conception démodée du rôle de la femme dans la société, que le sont la plupart les hommes de sa génération; il croit trouver un accord avec Annette en affirmant qu'il y a une tâche essentielle à joindre à la vie politique (ou à celle d'auxiliaire politique) pour une femme: «La femme la mieux faite», dit-il, « pour partager une vie d'action politique /.../ ne saurait s'y borner. Sa vraie tâche est au foyer. Et sa vocation propre, c'est la maternité.» (205)

Roger Brissot est un exemple de cette génération d'hommes atteignant majorité à la fin du dix-neuvième siècle. L'incompréhension qu'il montre des exigences d'Annette est alors typique, de l'avis de l'auteur, de tous les membres de son sexe, et elle illustre la divergence entre les préoccupations des hommes et des femmes à partir de cette époque:

204 Ibid., p. 124-125.

205 Ibid., p. 127.

«Romain Rolland souligne la discordance qui existe entre les hommes et les femmes de cette génération; les premiers représentent l'époque finissante dans laquelle ils s'enlisaient. Les femmes, au contraire, réclament un ordre nouveau.» (206)

Annette répond à cette incompréhension en invoquant la force de vie présente en chaque femme et qui se perdrait en ne s'employant qu'à la maternité. «Je suis convaincue», dit-elle, «qu'on peut aimer bien son enfant, faire loyalement sa tâche domestique, et garder assez de soi -- comme on doit -- pour le plus essentiel. /.../ -- Son âme.»

(207) Romain Rolland, d'ailleurs, va plus loin que son héroïne. Ces paroles en rappellent d'autres de Jean-Christophe; l'auteur fait appel aux forces perdues de l'âme de la femme, et qui sont canalisées, déformées depuis toujours pour se couler dans un moule inchangé:

«Qui occupera la vie de la femme et son désir immense, ces myriades ardentes de forces qui depuis quarante siècles que dure l'humanité se brûlent inutiles, offertes en holocauste à deux seules idoles: l'amour éphémère et la maternité, cette sublime duperie, qui est refusée à des milliers d'entre les femmes, et ne remplit jamais que quelques années de la vie des autres?» (208)

Quoiqu'elle ne puisse, à ce moment, préciser pour Roger quelle sera sa vocation, Annette marque qu'elle doit être libre de la chercher, et ici se révèle la vraie source de leur mésentente, liée à la question de la confiance mutuelle à l'intérieur du mariage. Roger exige la fidélité et l'amour comme son dû, au lieu de reconnaître le droit à l'indépendance de l'âme d'Annette -- et d'accepter de vivre dans l'incertitude. Annette lui adresse des reproches muets pendant

206 F. Gontier: La Femme et le Couple dans le roman d'entre-deux-guerres, série «Femmes en littérature», n° 2, (Paris, Librairie C. Klincksieck, 1976), p. 147.

207 R. Rolland: L'Âme enchantée, p. 128.

208 B. Duchatelet: op. cit., p. 13.

qu'il devient de plus en plus expansif sur la beauté de l'abandon complet de soi dans l'amour d'un autre. «Crois-tu», lui dit-elle alors, «que je ne pourrais pas me sacrifier à toi, si c'était nécessaire, et y trouver ma joie? Mais à une condition: c'est que tu ne l'exiges pas ... /.../ Pourquoi sembles-tu l'attendre, comme ton droit? Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi, en mon amour?»

(209) Roger lui parle du mariage comme d'un contrat qui entraîne des obligations et Annette invoque, en réponse, la loi psychologique, presque physiologique, qui guide sa vie: «Je fais tout, par amour ... Mais la contrainte me tue.» (210)

Il est aussi une question litigieuse se posant pour Roger et Annette, celle du lien fraternel de celle-ci avec Sylvie. C'est une question qui a à voir avec le sens même de la propriété chez les Brissot -- qui effraie tellement Annette quand elle est entourée de cette famille. Pour les Brissot, avoir quelqu'un dans la famille est le posséder en quelque sorte, comme on possède un bien, et veut donc dire aussi pouvoir en faire montre devant autrui, -- c'est-à-dire à des fins de réputation sociale -- comme de quelque chose que cet autrui n'a pas. Puisque l'approbation d'autrui est à la source de l'estime en laquelle ils tiennent quelqu'un, il y a peu de place chez eux, selon ces considérants de vanité mondaine, pour une couturière dont la naissance n'offre pas le cachet d'origine du mariage --

« /.../ Jamais les Brissot, vaniteux, collet monté, n'eussent admis, pour eux ou pour leur bru, d'aussi scan-

209 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 128.

210 Ibid., p. 131.

daleux rapports de parenté. Il eût fallu les cacher.» (211)

Annette et Sylvie, par contre, ont chacune une fierté, de soi-même et de la soeur, fierté qui est de caractère plus personnel que la fierté familiale des Brissot, mais aussi plus libre et honnête, étant issue d'une affection qui s'est développée librement entre elles:

«Sylvie ne s'y fût pas plus prêtée qu'Annette. Chacune avait sa fierté, et chacune était fière de l'autre.» (212)

Pour Roger, aussi bien que pour sa famille, les relations avec Sylvie sont gênantes à raison de la vanité bourgeoise des premiers. Puisque, pour lui, le vrai sens de ses relations avec Annette consiste à l'adjoindre à son être, en s'assurant sa possession, il ne peut y avoir place dans ces relations pour un échange d'affection libre avec une tierce personne, pour un engagement de coeur chez Annette qui a déjà trop renseigné Roger sur son attachement à sa soeur:

« -- Mais, dans les heures de mutuelles confidences avec Roger, Annette lui avait beaucoup trop raconté. /.../ Il ne voulait partager avec personne l'intimité de sa femme. Sa femme ... 'Ce chien est à moi...' Comme toute sa famille, il avait le sentiment très vif de ce qui était à lui.» (213)

Rupture

Annette décide enfin de rompre avec Roger, quoiqu'elle l'aime toujours ardemment. C'est un amour que détruit l'écart entre ce qu'il pourrait être, selon les aspirations d'Annette, et ce qu'il est

211 Ibid., p. 135.

212 Loc. cit.

213 Ibid., p.137.

contraint d'être, selon les limitations de Roger. Annette est emportée par le désir de se donner, de se vouer complètement à son amour, -- mais librement, en conservant donc sa dignité, c'est-à-dire son intégrité d'âme qui exige la constance du pouvoir de choisir (serait-ce dans le choix même du sacrifice), en un refus définitif de l'acceptation passive. Elle avait de l'amour, de son amour, une conception qui ne pouvait rencontrer que la déception, et se heurter à l'incompréhension de sa profondeur d'âme de la part de Roger:

«Elle souffrait dans l'amer sentiment de tant d'espoirs détruits, qu'elle couvait sans les montrer au jour. C'était parce qu'elle aimait si ardemment Roger qu'elle tenait à lui faire accepter son indépendance. Elle voulait être pour lui plus qu'une femme qui abdique, passive, dans l'union, -- un libre et sûr compagnon.»
(214)

Romain Rolland revendique pour son héroïne et pour lui-même le libre choix en tout, celui de la voie virile, exigeant de ne jamais s'effacer devant le vouloir d'un autre, même sous la contrainte de la nécessité. Il écrit déjà dans son Journal, le 29 septembre 1898, --

«Règle morale: n'être jamais passif en rien, même dans l'acceptation. Se soumettre, peut-être. -- n'être pas soumis. Se sacrifier -- ne pas se résigner.» (215)

C'est selon cet esprit du choix du destin, qui sans doute nous sollicite, qu'Annette se donne physiquement à Roger après lui avoir fait part de sa décision. Ils marchent, tous les deux dans le bois de la propriété Brissot en Bourgogne, et en arrivant à la clôture de la propriété voisine des Rivières, Annette se sent envahie par la

214 Ibid., p. 140.

215 R. Rolland: Journal, cité dans J-B. Barrère, op. cit., p. 57.

passion. Il est significatif que c'est elle qui dirige Roger:
«Elle courut vers la porte, tenant Roger par la main» (216) --
et que c'est dans son territoire qu'elle se donne à lui, quoique
ce soit le destin qui l'entraîne.

216 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 145.

CHAPITRE IV -- ANNETTE ET L'AMOUR

III. Amour de bonté et de pitié -- Julien Davy

Le retour du flot

C'est quelques années plus tard qu'Annette subit «le retour du flux océanique» (217), après une période d'équilibre apporté par la naissance de son fils et la nécessité pour elle de canaliser son énergie dans la recherche de leur subsistance. Elle connaît de graves soucis pour la santé du petit Marc, et ensuite en raison de sa ruine financière. Installée avec son fils dans la maison qu'habite Sylvie, (on a vendu celle des Rivières à Paris), elle court tout Paris pour donner des leçons de français mal payées, pendant que Marc passe ses journées dans l'atelier de couture de sa tante. Annette est longtemps absorbée par son amour maternel. Pour Marc, âgé de trois ans, l'amour de sa mère est une chose qui va de soi, mais pour Annette, affamée de tendresse, après une journée d'activité sans relâche, l'enfant représente le Tout auquel elle consacre passionnément ses énergies.

Elle a peur que ce soit Sylvie que l'enfant préfère, quand elle revient le soir de son travail pour constater que celle-ci doit obliger Marc à embrasser sa mère. Mais vers la fin de l'année 1904, à l'époque même où Sylvie va se marier, Annette connaît un allègement de ses soucis et de ses préoccupations; un nouvel aimant exerce sur elle ses forces:

²¹⁷ Ibid., p. 216.

«Maintenant, Annette consentait à voir l'absurdité de ses exigences d'amour maternel. Mais si elle y consentait, c'était que d'autres aspirations, étouffées, avaient ressuscité.» (218)

Elle en est au point où son âme retrouve ses puissances de quatre à cinq ans auparavant; mais Romain Rolland ne croit pas que l'on retourne à un état passé. Pour lui la vie répond à une sorte de mouvement de montée incessant, et si l'on est capable de ressentir les émotions de telle ou telle époque antérieure, on ne peut renouer avec sa vie passée:

«L'âme, dont la croissance monte en serpentant le long des cercles de la vie, se trouvait revenue dans un état voisin de celui où elle avait passé, /.../ mais pas le même. On revient en tournant au-dessus du passé; on n'y redescend plus.» (219)

Annette est mûrie, et connaît maintenant par expérience, où la mènera sa passion; mais consentir à la suivre est autre chose. Avec l'image du regard ravi d'un jeune homme qui l'a dévisagée un jour dans un autobus, vient l'écoute de la voix intérieure qui l'appelle à la vie:

«La voix de sa jeunesse, réveillée, lui disait:
-- Rien n'est perdu. Tu as encore droit au bonheur. Ta vie commence ...» (220)

Le jeune homme sur qui elle va fixer son pouvoir d'aimer ne correspond pas à ce qu'elle aurait attendu à cette saison de sa vie, où elle se sent si pleine d'élan qu'elle se moque de l'amour; car des hommes, même les plus beaux, elle pense pouvoir facilement se passer.

218 Ibid., p. 226.

219 Ibid., p. 216.

220 Ibid., p. 226.

Un tendre hautain

Le jeune homme en question, Julien Davy, est professeur de science dans un lycée, et a connu Annette à l'Université lorsqu'ils avaient, tous les deux, à peu près vingt ans. Jeune homme, il était alors intimidé par la popularité et la position sociale d'Annette et n'essayait pas de la courtiser, quoiqu'il en eût envie. Il la voit un jour dans une bibliothèque et est frappé d'admiration, mais c'est elle qui bondit de sa chaise pour lui tendre la main. Ne sachant rien de la ruine financière d'Annette, il est pris d'allégresse en l'apprenant, car il sent que maintenant il peut espérer quelque rapport entre eux.

Si Annette est encore naïve en amour, Julien, lui, y est complètement neuf. Cette condition suffit à éveiller l'amour chez Annette, car la solitude de Julien, qu'il lui explique un peu, en sortant avec elle de la bibliothèque, suscite en elle une pitié affectueuse. Il est resté, après la mort de son père, avec sa mère et son travail, et ne savait guère se «dégeler» en présence des autres. C'est seulement en parlant de science qu'il peut trouver un peu de naturel, ce qui le rapproche un peu d'Annette, justement désireuse de se mettre au courant des récents progrès scientifiques.

Il convient de se rappeler que ce fut la pitié aussi qui amena Annette à se donner à Roger quand il pleurait devant elle, ce jour qu'elle lui apprit sa décision de le quitter. Il était au moins,

à ce moment-là, tout à fait honnête avec elle, se révélant comme l'enfant auquel elle voulait se dévouer: «Quand il vit qu'il ne pouvait ébranler sa résolution, il eut une crise de larmes, à ses pieds, comme un enfant. Annette était pénétrée de pitié et d'amour. Son énergie se fondait.» (221)

Avec Julien, aussi, c'est la vulnérabilité qui l'attire, mais cette fois dissimulée en une nature plus noble que celle de Roger. Tandis que ce dernier voulait jouer le maître, très sûr de lui, et cachait un intérieur creux, sans profondeur, Julien souffre derrière un masque de froideur, et en homme viril n'exprime que rarement la douleur que lui cause sa solitude. En s'excusant devant Annette de l'avoir ennuyée -- (il observe qu'il est déshabitué de parler, n'ayant chez lui que sa mère, qui en tout cas ne comprendrait pas ses idées) --, il révèle un peu la douleur et la sensibilité vibrant derrière le masque:

«Il y avait dans ces paroles une réelle émotion; ce mélange de modestie et de triste fierté la frappa; elle sentit sous la gaine de froideur beaucoup de déception et de tendresse blessée. Dans un de ces élans du coeur, auxquels elle ne résistait pas, elle se prit pour Julien d'une affectueuse pitié.» (222)

Annette invite Julien chez elle un dimanche, afin de l'habituer un peu à parler, comme elle le lui dit même, et pour recevoir ses conseils pour ses lectures de science, opération déjà commencée dans la bibliothèque. Ils trouvent un champ commun d'intérêt dans la musique, refuge contre le contact quotidien de la foule:

«Julien la comprenait! Ce n'était pas à lui qu'il

221 Ibid., p. 144.

222 Ibid., p. 234-235.

était besoin d'apprendre le prix de la retraite et l'horreur du tumulte.» (223)

C'est ainsi qu'Annette tombe, peu à peu, amoureuse de Julien Davy. Il ne lui cache pas son adoration et son admiration pour elle, et elle commence à se sentir nécessaire à Julien: «Elle ne savait pas qu'un des chemins insinuants par où l'amour se glisse est la tendre vanité de croire qu'on est nécessaire» (224); de là vient qu'elle trouve en lui du charme, quoiqu'il soit d'un physique assez ingrat. Il a, cependant, des qualités qu'Annette a plaisir à voir s'épanouir avec la confiance en lui qui s'accroît, de jour en jour, en la présence de la jeune femme:

«La femme au coeur de mère, comme l'était Annette, prête volontiers à l'homme, dont l'affection l'implore, un charme qu'il n'a point; son instinct la dispose à n'être plus attentive en lui qu'aux qualités.» (225)

Solitude

C'est l'épisode de l'étreinte cherchée par Léopold, le mari de Sylvie, qui décide Annette à aimer Julien Davy, ou plutôt lui fournit le prétexte, la justification nécessaires pour accepter ce que son coeur lui a déjà dicté. Cet épisode lui ouvre les yeux sur les conséquences de sa position de femme seule -- position qui l'expose à des poursuites déplaisantes -- et sur celles de sa propre fougue et de sa passion qui parle pour elle, sans qu'elle en soit consciente. Elle «décide», en effet, de donner son amour à

223 Ibid., p. 237.

224 Ibid., p. 241.

225 Loc. cit.

Julien, pour apaiser les «démons du coeur» (226); elle ne s'écarte plus de l'idée de mariage, qui pourrait la protéger des dangers du dehors et de l'intérieur d'elle-même. Mais dès qu'elle a décidé de ne mettre plus d'obstacles à la tendresse de Julien (elle avait, auparavant, des objections sur le compte du jeune homme), elle ne masque plus la défaite de son coeur, et c'est cette franchise qui fait peur à ce jeune homme si peu instruit des voies de l'amour.

Romain Rolland déplore la solitude et l'incompréhension dans l'amour, en particulier parmi la jeunesse. «Il connaissait mal les femmes» écrit-il de Julien. «Elles le fascinaient et le déconcertaient. Plutôt que de les connaître, il préférait les juger. Il idéalisait les unes, il condamnait les autres. /.../ Les très jeunes hommes -- (et Julien l'était resté, par son peu d'expérience) -- sont, dans leurs jugements, toujours pressés.» (227) Nous sommes convaincus que c'est à lui-même que l'auteur pense ici, et à son amour pour Clotilde Bréal, commencé avec tant d'espérance naïve en 1892, mais destiné à l'échec après quelques années.

De toute façon, ce que veut noter R. Rolland dans ce passage, c'est le jeu de la solitude qui s'insinue pour les ronger dans la plupart des amours, solitude de deux partenaires qui ne se connaissent pas et ne cherchent vraiment point, surtout par la faute des hommes, à se comprendre. Les hommes vivent et aiment pour eux-mêmes, sans aucune compréhension des ambitions et des besoins de celles qu'ils aiment. Comme le dit la bourgeoise révoltée, Colette Stevens,

226 Ibid., p. 248

227 Loc. cit.

qui, dans Jean-Christophe, exprime la situation des jeunes femmes de sa génération:

«Même nos mères nous ignorent et ne cherchent pas vraiment à nous connaître. Elles ne cherchent qu'à nous marier.» (228)

Julien n'est donc pas le seul à méconnaître la vie intérieure des femmes, et par conséquent à perdre le fil délicat de l'amour, d'un amour qui aurait pu grandir, avec les soins d'un homme épris plus avisé. Romain Rolland écrit, d'un ton qui révèle peu d'optimisme à l'égard de la compréhension mutuelle des deux partenaires dans l'amour:

«Soit du côté moral, soit du côté charnel, les naïfs comme les roués, quand ils aiment, c'est toujours à eux qu'ils pensent, ce n'est jamais à la femme; ils se refusent à voir qu'elle existe en dehors d'eux.» (229)

Mais la solitude entière, -- et non pas seulement vis-à-vis du partenaire -- est un trait fondamental du caractère de Julien (comme de celui de Romain Rolland) et entraîne nécessairement pour lui une divergence avec Annette. Chez Romain Rolland la solitude représentait une manière de vivre qui devait l'écarter bientôt de sa femme, Clotilde. Ainsi que le note J-B. Barrère:

«Cette solitude, à peine étaient-ils mariés depuis trois ans, sa première femme la lui reprochait déjà.» (230)

Comme Julien Davy, R. Rolland était trop fier pour s'ouvrir au monde et laisser apparaître son âme solitaire, sinon par ses écrits. Comme s'en explique Julien à Annette: «On ne peut pas raconter, on doit

228 R. Rolland: La Foire sur la Place (Paris, Ollendorf, 1905-1912), p. 166, cité dans B. Duchatelet, op. cit., p.8.

229 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 248-249.

230 J-B. Barrère, op. cit., p. 41.

garder pour soi ... Ce n'a pas d'intérêt, et ce n'est pas viril ... Vivre et se taire ...» (231) Devant les résistances de sa femme, R. Rolland s'expliquait ainsi, mais dans ses notes privées --

«Moi aussi, je souffre durement de n'avoir pas d'amis; croyez-vous que je ne cherche pas à m'en faire? Mais s'ils sont dignes de moi, eux-mêmes sont comme moi; ils souffrent en silence; ils ne sauraient faire de concessions au monde, non plus que moi.» (232)

Mais de ce refus de la vie sociale, que sa femme aurait voulu qu'il menât avec elle, Rolland devait passer graduellement, pendant ses années de mariage, à un jugement moral sur sa femme et cette vie qu'elle menait. Elle l'avait épousé, écrit-il dans une lettre à Malwida von Meysenbug, pour sortir « de son milieu pharisien, et /elle/ avait le plus sincère et le plus généreux désir d'une vie de travail et de recueillement » (233); mais elle était retombée dans son ancien mode de vie sous l'influence de ceux qui l'entouraient. Douglas Alden soupçonne Léon Blum d'être parmi ces influences fâcheuses. (234)

231 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 234.

232 R. Rolland: texte inédit, 1^{er} janvier 1896, cité dans J-B. Barrère, op. cit., p. 41.

233 R. Rolland: lettres à Malwida von Meysenbug des 26 février et 5 mars 1901, Cahiers Romain Rolland, I, p. 295; cité dans D.W. Alden, article cité, p. 9-10.

234 «From a remark which the second Madame Romain Rolland once made to me I suspect that one of these evil influences was Léon Blum who six years later published an essentially feminist treatise, Du Mariage». Douglas W. Alden, article cité, p. 10.

Froissement mutuel

Quoiqu'il en soit, homme jeune et sans expérience, Julien Davy juge aussi sans ménagement la très franche Annette Rivière, qui n'hésite pas à lui révéler les circonstances entourant la naissance de Marc. Elle n'est pas du tout prête à se repentir de la liaison qui lui a donné son fils aimé, ce que lui demande Julien en retour de l'acceptation par lui de la jeune femme, de son fils et du passé --

«/.../ Très catholique au fond, sous son libéralisme de surface, il n'était pas dégagé de l'idée de péché.»
(235)

Mais Romain Rolland voit en jeu, derrière l'excuse de cette religiosité, une raison plus personnelle, celle de l'égoïsme mâle de Julien, de sa fierté d'homme, blessée par la libre morale de la femme qu'il aimait. Pour lui, le repentir chez Annette serait «une sorte de compensation pour le dommage qui lui était causé, un baume sur la blessure, qui ne la guérissait pas, mais qui la rendait supportable.» (236)

Encore une fois l'intégrité et la force d'âme d'Annette aux prises avec le moralisme régnant lui interdisent la soumission dégradante exigée par l'amour du partenaire:

«Mais Annette était issue d'une autre race d'âme.
Les Rivière pouvaient être purs ou impurs au sens que

235 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 255.

236 Ibid., p. 256.

la morale chrétienne assigne à ce mot; mais s'ils étaient purs, ce n'était pas par obéissance à un Dieu invisible ou à ses représentants trop visibles et à leurs Tables de la Loi.» (237)

Elle refuse de se repentir, et le timide Julien ne peut se résoudre à l'épouser comme elle est, bien qu'il se révèle prêt à l'accepter pour maîtresse. Le rapport se dissout, et laisse derrière lui des regrets et de la rancune. Mais l'influence d'Annette continue à s'exercer sur Julien les années suivantes, avec des suites qu'il conviendrait mieux de considérer dans notre chapitre sur la générosité et l'action sociale d'Annette.

IV. Amour physique -- Philippe Villard

Dureté

Si l'attirance pour Julien Davy était née de l'instinct maternel d'Annette, l'attraction exercée sur elle par Phillippe Villard, neuf ans plus tard, procède d'un besoin bien plus rude et même violent: «Elle était à une heure où elle avait besoin d'âpres souffles de vie ...» (238) Elle est devenue, par sa vie de travail, forte et capable de gagner son pain sans le secours de personne. Elle en est au moment, aussi, où son fils, âgé de treize ans, s'est écarté d'elle et elle réagit contre la vie de sacrifice qu'elle a menée pour lui si longtemps et contre les doux attachements du coeur: «Annette passait alors par une mode de dureté ...» (239)

237 Loc. cit.

238 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 344.

239 Ibid., p. 339.

Qu'est-ce donc qui pouvait l'attirer vers ce chirurgien très à la mode, mais d'un caractère et même d'une apparence assez rébarbatifs? C'est une révolte en elle contre cette vie de femme qui marche seule, vie qui passe, de jour en jour, sans contact avec le grand courant de vie circulant autour d'elle:

«La quarantaine approchait. La vie avait passé, sans qu'on y prît garde. Et une révolte obscure se levait... Toute cette vie perdue, cette vie sans amour, sans action, sans luxe, sans joie puissante... »(240)

C'est précisément cet aspect alors prédominant du caractère d'Annette, certain degré de dureté et cette force que Philippe Villard sait lire en elle et apprécier, parce que c'est ce qu'il a en commun avec elle. Or c'est précisément ce qu'elle a en commun avec lui qui exige qu'elle se livre à lui, bien qu'elle le hâsse en fait: «Il était le plus profond de sa nature refoulée, -- qu'elle voulait refouler, -- le mauvais et le fort: le dur orgueil impéieux, le besoin de dominer, les exigences de la volonté, celles de l'intelligence, aussi du corps sensuel et violent, /.../ » (241)

C'est aussi la force d'âme de cet homme qui lui permet de lire le caractère et les faiblesses d'Annette, quoiqu'elle essaie de les lui cacher sous un masque d'indifférence glaciale --

«Habitué à lire, d'un regard, au fond des corps, il saisit sur le champ Annette, ses passions, son orgueil et ses troubles, et son tempérament et sa puissante nature.» (242)

240 Ibid., p. 340.

241 Ibid., p. 351.

242 Ibid., p. 347.

Annette essaie d'éviter toute rencontre avec cette force qu'elle redoute (force, d'ailleurs, irrésistible parce qu'elle est aussi en elle), mais la femme de Philippe, Noémi, ordinairement jalouse de toute autre femme approchant son époux, s'éprend d'Annette et insiste pour que celle-ci lui rende visite. C'est ainsi que le destin intervient pour ménager une rencontre avec Philippe, qu'Annette, d'elle-même, aurait évitée. Mais comme il en est toujours chez Romain Rolland, le destin agit en nous et par nous, plutôt que sur nous, surgissant de l'intérieur de l'âme plutôt que comme une force externe.

La sympathie que ressent Annette pour Noémi, -- à un dîner offert par une amie qui l'a présentée aux Villard -- ou plutôt les manières aimables de l'une à l'égard de l'autre, viennent de ce qu'elle apprécie véritablement cette jeune femme menue, si opposée à elle en ses traits physiques et spirituels. Mais en même temps le côté charmeur qu'elle montre à la jeune femme est visible par le mari, pour qui il est en partie étalé:

«De son côté, Annette, très sensible au joli chez les femmes, et portée à aimer ce qui ne lui ressemblait pas, fut séduite par Noémi; en causant avec elle, elle montra qu'elle avait aussi, quand il lui plaisait, un sourire enchanteur.» (243)

C'est que le sentiment qu'elle a refoulé en elle trouve un autre moyen, une autre voie, pour s'exprimer et atteindre son but: «L'amour que l'on repousse a de si savantes malices pour rentrer dans la place d'où on l'a expulsé!» (244) Il est à noter que Romain Rolland personnifie l'amour ici comme un agent rusé, extérieur à la volonté de la femme, pour mieux souligner l'idée du destin qui travaille en nous

243 Ibid., p. 351.

244 Loc. cit.

à un niveau plus profond que celui de notre désir conscient.

Un chirurgien et la médecine

Philippe rencontre Annette dans la rue -- et non pas par hasard -- lorsqu'elle sort de sa visite à Noémi; il reconnaît enfin clairement ce qu'ils ont en commun, ce qui les écarte de la société fade et hypocrite les entourant: une manière honnête de voir le monde et d'affronter la réalité, résultat d'années de lutte solitaire:

« -- Faisons quelques pas ensemble, voulez-vous? C'est un peu sans façons. Mais les façons ne sont pas faites pour nous. » (245)

Il en vient ensuite à souligner pour Annette l'hypocrisie de la classe qui détient le pouvoir social, encourage la sentimentalité de la culture du jour -- au théâtre et en musique -- tout en exploitant l'humanité que plaignent les créateurs patentés. Il dépeint ses collègues médecins, dont il vient de quitter une séance, comme «une bande de tartuffes», accusés «de l'entretien officiel des maladies, c'est-à-dire de l'Hygiène /.../» (246).

Philippe voit dans Annette comme une médecine qui guérit, après l'épreuve de la puanteur morale de ses collègues; il recourt pour elle à la métaphore de l'air frais qui tonifie la vie: «et quand je vous ai vue» dit-il, «vos yeux clairs, votre franche démarche, tout en vous fier et sain, j'ai pris égoïstement une bouffée de votre air.» (247) C'est la même métaphore qu'a employée

245 Ibid., p. 361.

246 Ibid., p. 362-363.

247 Ibid., p. 363.

Romain Rolland pour traduire le mouvement de passion qui a bouleversé la vie paisible d'Annette et de Sylvie à la station des Grisons -- l'air exaltant des montagnes étant un agent de la plénitude de la vie -- , et pour exprimer le besoin de renouvellement de milieu social chez Annette, du temps de Roger Brissot («Elle ne disait point de mal de la vieille demeure. /.../ Mais l'air était vicié. Y reste qui voudra! il fallait respirer.» (248))

Mais il ne s'agit plus ici de l'air qui souffle sur Annette, ranimant sa vie et son âme -- c'est-à-dire du souffle de vie qui agit en elle. C'est d'elle maintenant que provient le souffle qui vivifie et renouvelle le monde autour d'elle. Elle accède au niveau des élus de Romain Rolland qu'il choisit pour inspirer ses lecteurs: «Respirons le souffle des héros» (249). Comme le note Rosemary Goldie, en parlant de ces héros, masculins ou féminins -- «cet homme est toujours un être 'supérieur': c'est Beethoven, c'est Michel-Ange; c'est un des porte-parole fictifs de la pensée de Rolland; c'est toujours quelqu'un qui sent en lui-même le souffle du 'divin', /.../.» (250)

Philippe raconte à Annette la lutte qu'il mène contre ses collègues timorés, ou pire, corrompus, du comité de l'Hygiène, qui ne veulent pas exproprier et démolir des bâtiments anciens et insalubres où l'infection engendre la mort, se refusent en un mot à l'évidence.

248 Ibid., p. 92.

249 R. Rolland: Vie de Beethoven (Paris, Hachette, 1914) préface 1903; cité dans R. Goldie: Vers un héroïsme intégral dans la lignée de Péguy (Paris, Editions de L'amitié, 1951), p. 67.

250 Rosemary Goldie: op. cit., p. 69.

Annette lui dit admirativement qu'il est beau de lutter contre l'injustice et qu'elle aurait voulu être homme. Cette parole marque une nouvelle étape vers son engagement dans la politique et l'activité sociale. A l'égard de Roger Brissot, elle était attirée vers l'homme qui, elle le croyait, incarnait la politique juste. Maintenant elle aspire à sa propre action sociale, quoiqu'elle ne voie pas encore, femme, le moyen d'agir seule; elle transforme son énergie et son désir en admiration pour l'homme qui peut agir et mener la lutte juste, à sa place:

« -- Jamais je ne me suis plainte de ma part de combat, mais de l'étouffement. Combattre dans une cave, c'est notre lot à nous /les femmes/. Mais vous, c'est au grand air, sur le sommet d'une montagne.» (251)

Un souffle chaud et empoisonné

Mais si Annette a choisi un amant qui, en tant qu'homme, peut agir en son nom, en faisant ce qu'elle aurait voulu faire elle-même, l'attirance s'exerce en même temps à un niveau physique et passionnel. Philippe vient un jour chez elle, comme elle sait bien qu'il le fera, et elle lui annonce: «-- Je ne sais pas si je vous aime, je ne crois pas, mais je sais que je suis vôtre.» (252) C'est la passion, pure et simple, qui est le mot clef du rapport entre Annette et Philippe Villard, -- alors que pour celui avec Tullio c'était la rivalité entre soeurs, avec Roger Brissot une sorte d'amour maternel, avec Julien Davy le sentiment d'être nécessaire qui comptaient.

251 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 365.

252 Ibid., p. 366.

Pour Annette, si ouverte aux besoins des autres, même la pensée de la femme dont elle prend la place n'a aucune prise sur la force qui la livre à Philippe: «l'aveugle passion lui soufflait que Noémi le lui avait volé.» (253) Cet entraînement est aveugle aux questions morales, trahissant une force supérieure se situant dans l'ordre des mouvements de l'«Ueberschensch» de Nietzsche.

Romain Rolland exprime encore des sentiments de ce genre, à propos d'Annette et Noémi, en évoquant la vie qui, lorsqu'elle est jeune ne se soucie pas des autres, mais les piétine, tout en s'enrichissant de leur substance -- sentiment plutôt darwinien que nietzschéen.

«On ne pourrait plus vivre, si l'on devait s'arrêter aux souffrances du monde. Chaque bonheur se repaît de la souffrance d'un autre être. La vie ronge la vie, comme les larves pondues dans une proie vivante. Et chacun boit le sang de tous.» (254)

Mais bien qu'Annette tombe tout d'abord sous l'empire du «démon sensuel» (255) qui écarte la pensée de l'autre qu'on fait souffrir par sa joie, elle ne peut pas éviter cette pensée en présence de Noémi, qui devine enfin en elle l'amante de son mari et qui vient chez elle lui demander de le lui rendre:

«Annette avait le don malheureux de sortir de soi, en dépit de ses passions, d'être aspirée par les passions des autres, surtout par leurs souffrances qu'un regard lui révélait.» (256)

253 Loc. cit.

254 Ibid., p. 391.

255 Ibid., p. 395.

256 Ibid., p. 377.

Noémi réussit à lui arracher la promesse de lui rendre Philippe, bien qu'Annette ne soit pas dupe du masque d'amitié que cette femme revêt pour mieux inspirer la pitié. Annette ne peut pas résister à l'appel de l'autre ... «Soyez pour moi une mère, une soeur aînée!» (257) C'est qu'avec les douleurs qu'elle a vues autour d'elle les années précédentes et celles qu'elle a vécues, celle de la mort de la petite fille de Sylvie, il y a un an, celle de la mort d'une amie, Ruth Guillon, depuis peu, -- elle devenait «faible», pour ainsi dire, par un ébranlement persistant du coeur. Elle ne pouvait plus prendre son bonheur, tout simplement, où elle le trouvait, sans égard pour la souffrance d'autrui: «elle ne pouvait plus être dure que par intermittences. Elle vieillissait.» (258)

Annette s'inquiète en même temps d'une parole de Noémi, pendant ce même entretien, parole qui répond à ses propres appréhensions. Quand elle repousse la demande de celle-ci, en offrant la justification de sa passion (justification par laquelle elle tente de se rassurer en même temps) par la remarque que Philippe a besoin d'elle et qu'elle a donc le droit de le garder, alors Noémi répond:

« -- Il n'a besoin de rien, que de lui. Il n'aime que lui. Il trouve son plaisir en vous, comme il l'a trouvé en moi. Il vous laissera comme moi. Il ne s'attache à rien.» (259)

Annette commence donc, par sa liaison avec Philippe, à perdre

257 Ibid., p. 388.

258 Ibid., p. 392.

259 Ibid., p. 387.

foi en elle-même. Elle le voit qui travaille et lutte seul, sans elle, comme le partenaire qu'elle voulait être. Il ne consent pas, de plus, à renoncer à elle jusqu'au temps où ils pourront se marier; et une fois qu'il l'a conquise, il n'est pas pressé de tenir son premier engagement de vivre seul avec elle. Elle souffre d'humiliation --

«Alors, elle se disait: 'A quoi suis-je bonne?' Le bienfait de l'amour n'est pas seulement de nous donner la foi en un autre, mais de nous rendre la foi en nous.» (260)

Une raison de plus de son inquiétude est le rapport, ou le manque de rapport entre Philippe et Marc. Son jeune fils, âgé en ce temps de treize ans, déteste Philippe, qui n'a aucun égard pour sa susceptibilité de jeune garçon. Il parle avec l'enfant avec «une brutale bonhomie qui blessait au vif Annette» (261), en des termes crus et grossiers.

Philippe lui refuse alors toute intimité de coeur, et c'est la passion humiliante et dégradante qui asservit Annette à son amant, dans les moments où il vient à elle «pour des rencontres brèves et brûlantes, des étreintes.» (262)

Le voile déchiré

Annette, en tombant amoureuse de Philippe, a de nouveau opéré une confusion entre la cause politique et son incarnation dans l'homme

260 Ibid., p. 394.

261 Ibid., p. 393.

262 Ibid., p. 395.

qu'elle aime et qui lutte pour cette cause. Elle pensait pouvoir l'aider en cette lutte, mais sans se rendre compte du «naïf égoïsme» de l'homme, qui «se croit désintéressé, parce qu'il s'incarne en des idées.» (263) C'est l'égoïsme qui écarte l'homme de sa partenaire dans la vie, et ici Romain Rolland apporte à nouveau une note pessimiste, sur la mésentente fondamentale et irréparable, (inévitabile, me semble-t-il) entre les hommes et les femmes --

« -- Naturellement! pensait Annette. Un homme -- un homme digne que nous l'aimions, -- ne nous aimera jamais autant que ses idées, sa science, son art, sa politique.» (264)

C'est comme une reprise du lamento, déjà entendu, suivant lequel l'homme, tout en aimant une femme, n'est préoccupé que de ses propres besoins et désirs. Ce sont ses idées et ses projets qu'il chérit, et à travers ses idées, lui-même.

Décidée à se délivrer de la tyrannie de cet amour, de «s'arracher à cet avilissement» (265), Annette s'évade dans une petite maison de campagne, appartenant à Sylvie, près de Jouy-en-Josas, pendant quinze jours. C'est la nature qui l'aide à se reprendre, comme dans le temps où elle souffrait le plus d'une défaite amoureuse due à Sylvie, et qu'elle courait se perdre dans les bois. Tout comme l'eau coulante l'a amenée à se regarder, dans sa souffrance, en quelque façon d'en haut, c'est-à-dire à se considérer avec quelque objectivité, la nature la libère maintenant de son asservissement:

«A peine eut-elle quitté Paris, le cercle ensorcelé, qu'elle vit et qu'elle jugea son égarement des dernières semaines: elle en fut terrifiée. /.../ L'étreinte se

263 Ibid., p. 394.

264 Loc. cit.

265 Ibid., p. 395.

desserait. Elle respirait, ce soir, elle revoyait les prés, les bois, le calme de la terre.» (266)

Il est à noter qu'à Paris Annette ne peut pas se voir telle qu'elle est devenue, «misérable esclave ivre de la servitude» (267). Romain Rolland reconnaît, dans ses Mémoires, semblablement en Paris un pouvoir d'égarment des sens, «la fièvre gluante des rues, la Ville hallucinée» (268) où il a passé une adolescence malheureuse. C'est Paris qui cache à Annette la réalité de la vie et c'est la campagne qui lui permet de la retrouver:

«En arrivant dans la maison des champs, le voile se déchira, aux rayons du soleil couchant.» (269)

Il s'agit encore d'un des voiles d'illusion qui se détache des yeux de l'héroïne, et dont Romain Rolland parle dans l'introduction à L'Ame enchantée quand il évoque ces voiles qu'elle dépouillera tout le long de sa vie pour arriver à la vérité -- «A chaque tissu qui tombe, elle se croit nue. Mais un autre tissu se substitue au précédent.» (270)

Quand Annette rentre à Paris, ce dont Philippe se rend compte, il vient chez elle, mais elle ne lui ouvre pas la porte. Elle est déterminée à reprendre possession d'elle-même, ce qui est essentiel pour une Annette, qui ne se reconnaît pas le droit d'abandonner à un autre son être souverain («Inaliénable» (271); elle l'a confirmé à

²⁶⁶ Ibid., p. 396-397.

²⁶⁷ Ibid., p. 396.

²⁶⁸ R. Rolland: Mémoires, cité dans J-B. Barrère, op. cit., p. 18.

²⁶⁹ R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 397.

²⁷⁰ Ibid., introd. p. xi.

²⁷¹ Ibid., p. 368.

Philippe, quand il a reconnu qu'elle n'était pas de celles qu'on pourrait acheter par contrat).

Elle a peur de perdre complètement la maîtrise de son âme: «'Si j'acceptais encore, il ne me resterait plus bientôt même la volonté de vouloir autrement; je ne m'appartiendrais plus; /.../'» (272). Philippe, de son côté, est aussi fier qu'Annette. Une fois repoussée, il ne reviendra plus. Annette a sauvé sa liberté: «Elle se retrouve seule, sur la route dure.» (273) Mais la blessure de la passion continuera chez elle pendant trois mois encore, jusqu'en juillet, 1914.

Elle se libère enfin de la douleur et de la passion dégradante qui l'assaille à diverses reprises, en les versant dans un long poème. Elle avait été éprouvée au point de se croire près de perdre la raison, et de vouloir se suicider. Dans la crise, elle s'est comme anéantie, mais quand elle se réveille, le désespoir l'a quittée. Mais elle a mis au jour une âme nouvelle, plus sûre d'elle; dorénavant elle s'engagera sur sa propre route, dans l'action sociale, à son propre compte.

V. Nouvel amour maternel -- Franz

Altruisme

Le dernier des amours d'Annette Rivière que nous ayons à considérer surgit directement d'un acte de générosité de sa part

272 Ibid., p. 401.

273 Ibid., introd. p. xiii.

pendant la première guerre mondiale. Il s'agit du rapprochement de deux amis, l'un français et l'autre allemand, séparés par la guerre. Annette devient l'intermédiaire entre Germain Chavannes, un jeune aristocrate mortellement blessé, du centre de la France (où elle a trouvé un poste d'institutrice pendant la guerre), et Franz de Lenz, un jeune peintre allemand vivant en France et emprisonné dans un camp au moment où éclate la guerre. Par cette entreprise au service d'une amitié tendre, Annette, d'abord intermédiaire dans la communication des deux jeunes gens, et ensuite auteur d'un plan d'évasion, qui amène le prisonnier en Suisse auprès de son ami moribond, s'oriente vers une action politique, à son propre compte (et non par une alliance avec quelque homme qu'elle estime), contre la tyrannie de l'Etat:

«Cette femme, qui avait besoin d'agir, qui ne se satisfaisait point de la pensée pure, de l'intention, et qui, depuis le début de la guerre, n'avait pas trouvé la voie de son action, -- la découvrait soudain ici, dans le don absolu de soi à la cause des affections sacrées, /.../.» (274)

Le jeune Allemand dont il s'agit est un coeur tendre qui a manqué presque totalement d'affection pendant sa jeunesse et reste marqué par la soif d'être aimé. Son éducation a fait de lui un timide, sans confiance en soi:

«école de hobereaux militaires, cléricaux, avec leur rigorisme et leur anormalisme de caste antisociale.» (275)

Arrivé à Paris, il est vite exploité et joué par ses «amis» des milieux artistes, car il est timide et avide de plaire, et il est

274 Ibid., p. 565-566.

275 Ibid., p. 557.

saturé d'avis et de conseils; mais il réussit à se sauver, comme l'explique Germain à Annette, en se dispensant d'éprouver de la gratitude. Sa personnalité aurait été écrasée par un tel sentiment d'obligation à l'égard de ses compagnons. «Il ne se plaignait de rien; mais, grâce à Dieu, il fut, pour son bien, un ingrat...» (276). Cette aptitude à tout prendre de ce qu'on lui offrait, ce naturel dans l'absence de reconnaissance, sont importants pour expliquer son attrait ultérieur pour Annette. L'occasion, offerte à celle-ci, d'un complet don de soi à un être qui n'a pas de honte à tout demander, ne peut être rejetée par une femme pourvue de l'instinct maternel d'Annette Rivière.

La situation d'Annette entre les deux amis la prépare déjà à un renouveau de l'amour en elle, quoique ce soit d'abord un amour tout altruiste qui enveloppe, en quelque manière, l'amour de deux autres personnes, l'une pour l'autre:

«Chacun des deux n'aimait que pour soi. Elle était l'arbre où se rejoignaient les deux oiseaux /.../. Un air nouveau, un ciel plus jeune, baignaient ces branches allégées. L'âge et la guerre étaient effacés...» (277)

Elle intervient comme un agent de transmission d'affection, et la transmission de l'amour revivifie son propre coeur. Il est à noter que c'est l'air encore qui porte l'image du retour de la force de vie à Annette.

276 Ibid., p. 558.

277 Ibid., p. 567.

Attachement

De toute façon, elle passe très vite de son rôle de transmission d'affection à celui, actif, d'agent de poste -- dès la première lettre qu'elle reçoit de Franz, prisonnier, pour Germain. Elle entend immédiatement l'appel, comme s'il lui était destiné à elle:

«Quand ses yeux se posèrent sur les premières lignes de la lettre de Franz, elle ne put les en arracher: c'était un tel cri d'amour qu'elle en fut enlacée, comme avec les deux bras.» (278)

Annette est déjà engagée dans un certain rapport d'attachement à Franz par l'intermédiaire de l'amitié avec Germain, quoiqu'elle n'ait jusqu'ici jamais rencontré le jeune Allemand. La joie et l'élan qu'elle ressent laissent sur elle leurs traces visibles et physiques, comme lorsqu'un courant d'électrons chauffe le fil électrique, et crée de la lumière dans une ampoule: «Elle eut beaucoup de peine à cacher aux Chavannes le rayonnement qui l'entourait.» (279)

Quand Franz rejoint Annette dans un train pour la Suisse, conformément au plan d'évasion établi, vers la fin de l'année 1917, ils sont, tous deux, à bout de nerfs à cause du danger qui les entoure et des préparatifs de la rencontre. Ils ont besoin d'une détente dans cette surexcitation, et Franz, gamin, mène le jeu:

«Et son allégresse de grand gamin avait gagné sa compagne. /.../ Très excités, riant, causant, ils étaient deux écoliers qui se réjouissent d'une bonne farce. Ils faisaient le frère et la soeur.» (280)

278 Ibid., p. 566.

279 Loc. cit.

280 Ibid., p. 609.

Leur intimité croît ainsi. Et une fois arrivé à Genève, où Germain les attend, Franz s'avoue à l'aise avec Annette, bien qu'il n'aime pas les femmes:

« -- C'est curieux, depuis que je vous connais, je ne pense pas que vous êtes une femme. » (281)

C'est qu'il l'accepte comme une amie, comme quelqu'un à qui il peut se fier. « -- Vous êtes presque un garçon » (282), lui dit-il, dans une intention de compliment: elle trouve celui-ci douteux, mais sait l'accepter avec amitié. Ils sont donc passés d'une proximité temporaire de voyage de deux enfants dans un train, à une amitié plus profonde et durable, c'est-à-dire à une amitié d'adultes.

Quelque temps plus tard, Germain devenu très malade et près de mourir, ses deux amis se rapprochent encore plus par ce qu'ils ont en commun, par comparaison avec Germain: ils sont les vivants, et la vie revendique son droit à continuer. Annette et Franz passent une journée ensemble sur les pentes avoisinant Genève, couvertes de neige, et Annette ne peut pas s'empêcher, malgré ses pensées pour Germain, de ressentir le bonheur de la vie:

« Les bonnes jambes d'Annette jouissaient aussi, malgré elles, de cette course, de la revanche de la bête vivante contre l'oppression du corps assoupi dans l'atmosphère de maladie, au chevet de douleur. » (283)

Dévouement

Germain, près de mourir, prie Annette de ne pas abandonner

281 Ibid., p. 617.

282 Loc. cit.

283 Ibid., p. 623.

Franz après sa mort. Pendant ses dernières heures, où Annette se raconte à lui, il accueille en lui la jeune femme, au point de l'épouser en son coeur. Quant à Annette, elle accepte cet héritage, après la mort de Germain -- Franz n'ayant aucune honte à solliciter sa pitié: «Il ne mettait aucune pudeur à montrer sa faiblesse. Annette lui en avait reconnaissance.» (284)

Annette sait bien, en apaisant la douleur bruyante de Franz en deuil de son ami et en pourvoyant à ses divers besoins, qu'il ne pense pas vraiment à elle, mais à lui: «Elle n'était pour lui rien de plus qu'une nourrice de sa peine, qui le berce et l'endort.» (285); mais elle ne demande rien de plus que de lui dispenser ces soins maternels, parce qu'ils ont été récusés depuis quelque temps par son propre fils, Marc, et même par Germain, qui n'acceptait pas de se voir dorloter. Franz, lui, accepte tout:

«Et ce contempteur des femmes, à qui le lait maternel avait manqué /.../ ne pensait pas à la jeune femme dont il suçait le sein, il n'aimait pas la femme, il aimait seulement le sein.»(286)

Romain Rolland continue sur ce ton à souligner ce manque de fierté singulier en Franz: «il trouvait naturel qu'elle se consacrat à tout ce qui était lui: -- aussi bien son chagrin, son deuil, son désarroi, que son corps, sa santé, son manger, son logement, son vêtement.» (287) Il est clair que l'auteur n'approuve pas ce manque de caractère, comme le suggère Bernard Melet:

284 Ibid., p. 629.

285 Loc. cit.

286 Loc. cit.

287 Loc. cit.

«Bien que R. Rolland montrât une certaine sympathie pour ce jeune homme, -- dont 'l'étrange impudeur' /.../ de sentiments et de confidences lui déplait cependant -- rien ne saurait être plus contraire à la nature d'Annette.» (288)

Mais c'est peut-être cette opposition de leur caractère qui conduit Annette à donner tant de son être à cet enfant goulu; c'est Annette qui a en elle l'amour à profusion, et lui en a soif: «C'était elle qui le remerciait, tacitement, d'avoir besoin d'elle.» (289)

Désir

Quand Annette projette enfin de quitter la Suisse pour rejoindre les siens à Paris, qu'elle a laissés pendant plus de deux mois, Franz pousse de hauts cris de détresse, qu'Annette, pour sa part, ne trouve pas déplaisants: «Elle lui était devenue une habitude nécessaire; il se montra affolé à la pensée de la perdre.» (290) Elle part cependant vers la fin de mars (elle était arrivée à la fin de décembre), mais elle recherche et trouve des relations pour veiller un peu sur Franz -- deux femmes baltes qui habitent tout près, les Wintergrün, mère et fille. Puis elle part, en promettant de revenir.

Pendant quelques semaines, chez elle, elle ne reçoit pas de lettres de Franz, mais elle ne s'en inquiète pas, parce qu'elle suppose qu'il veut ainsi la punir d'être partie. Elle lui écrit une lettre par semaine, jouant le même jeu, suppose-t-elle, adoptant

288 Bernard Melet: L'Eros d'une héroïne (Paris, La Pensée Universelle, 1976), p. 172.

289 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 630.

290 Ibid., p. 633.

un ton calme et posé et disant qu'elle ne peut pas revenir tout de suite à cause de ses obligations familiales. Elle le taquine, en vérité, à la manière de deux amants qui se boudent et qui se provoquent afin de se rapprocher -- tout cela à son insu, bien sûr: «Elle eût souhaité de le revoir, mais elle l'eût trouvé déraisonnable maintenant» (291), (Romain Rolland adopte ici le ton et style de la lettre).

C'est quand elle reçoit enfin une lettre, après quatre semaines, qu'elle commence à s'inquiéter, parce que Franz ne lui reproche pas du tout de n'être pas encore revenue, et écrit, d'une manière aussi calme que la sienne, des choses banales. L'inquiétude de l'amour s'annonce chez Annette. Et quand Annette décide, une semaine plus tard, de repartir pour la Suisse, une observation extérieure est fournie sur ses dispositions. Sylvie accompagne sa soeur à la gare avec Marc, et remarquant peut-être la préoccupation d'Annette, elle confie à Marc à leur retour, « -- Mon ami, nous ne comptons plus pour elle. Elle a quelque autre en tête.» (292)

Dès qu'Annette arrive à la gare, en Suisse, elle a la déception de n'y pas trouver Franz. Et quand elle le rencontre à mi-chemin entre la gare et le chalet qu'il habite, Mlle de Wintegrün est avec lui; Annette se sent déjà considérée comme une étrangère; sa gêne est sensible:

291 Ibid., p. 654.

292 Ibid., p. 657.

«Elle se tourna vers Mlle de Wintergrün, /.../
Les yeux d'Annette rencontrèrent les yeux bleu-dur,
qui guettaient son embarras.» (293)

Invitée à souper chez les Wintergrün, en même temps que Franz, Annette commence machinalement à essayer les touches du piano, puis à poser des accords qui se résolvent comme d'eux-mêmes en le prélude de l'ouverture de Manfred. Mais, même encore (à son propre insu?), elle ne joue point si machinalement qu'il semble, car son jeu retient l'attention des trois autres personnes, Erica de Wintergrün, sa mère et Franz -- particulièrement l'attention de Franz, si sensible à la musique qu'il ne peut pas résister à la plainte du coeur d'Annette, exprimée sur les touches:

«Franz était accouru. Musicien de race et de nature, il ne résistait pas à l'appel magique. Bouleversé, il regardait Circé, qui évoque les esprits...» (294)

La nuit, Annette doit s'avouer que c'est encore une fois l'amour qui s'est glissé en elle, qu'elle n'a pas agi par désintéressement, même en jouant le rôle d'intermédiaire entre les deux amis. Elle est proie à la passion à nouveau, en dépit de son âge, et elle se demande, avec angoisse: «Pourquoi m'a-t-on donné un coeur qui ne vieillit pas, dans ce corps qui vieillit?...» (295)

Annette reconnaît que le bonheur qu'amène la passion est temporaire et fuyant et ne vient souvent pas sans apporter la douleur à une femme, dont on ravit le bonheur. Mais en même temps elle reconnaît que ce bonheur vaut la peine que l'on le prenne, et même

293 Ibid., p. 658.

294 Ibid., p. 660.

295 Ibid., p. 662.

qu'il y a une consolation à la nature temporaire de ce bonheur dans la vengeance exercée sur un autre être:

«Et la souffrance de l'autre victime, de la rivale dont on se venge, n'est-ce rien, n'est-ce rien? Rien, ce bonheur qui vous échappe, que la voleuse vous ravit, -- le lui ravir à son tour, la faire souffrir, la détruire! ...» (296)

Recueillement

Il y a un âpre plaisir en la vengeance, quoiqu'elle ne mène à rien, et Annette s'avoue aussi ce côté cruel de sa nature: « -- Tout cela, en moi! ...» (297) Néanmoins, elle décide de céder Franz à Erica et la prévient de sa décision, tout en s'avouant jusqu'aux derniers moments le plaisir de son empire sur la rivale:

«Après avoir mâché la fleur âcre de ces dernières secondes suspendues, Annette /.../ prononça posément: -- Je repars, demain matin.» (298)

Elle en prévient Franz, au cours d'une promenade avec lui dans les montagnes, endroit privilégié où souffle pour Romain Rolland, l'esprit qui renouvelle l'âme. Annette est à nouveau seule et maîtresse d'elle-même: «Elle marchait, hautaine, distraite, sans détourner la tête, le sourcil froncé» (299). C'est l'air, qui, si souvent chez Rolland et chez Annette, est le signe de la vigueur et de la santé recouvrées de l'âme; comme un changement d'air était nécessaire pour renouveler l'atmosphère viciée respirée par Philippe

296 Ibid., p. 663.

297 Loc. cit.

298 Ibid., p. 666.

299 Ibid., p. 669.

Villard, malade dans la société de ses collègues, l'air des montagnes fouette de sa salubrité Annette et Franz:

«Mais le vent du printemps, frais et fort, qui balayait les cimes, ruisselait sur la pente, en inclinant les tiges des herbes allongées. Il fouettait à la face Annette et son compagnon.» (300)

C'est ainsi qu'Annette quitte Franz, mais en l'invitant, lui aussi, à faire face à la réalité honnêtement, à se voir comme il est. Elle sait bien qu'il est inconstant, et qu'il pourra causer beaucoup de peine à Erica de Wintergrün, parce que, tout en étant sincère, il est changeant comme le vent -- «Il était sincère, à tout moment. Terrible sincérité d'un être dont chaque moment, tour à tour, s'évapore! ... Mais lui, n'en souffre pas.» (301)

Ainsi Annette laisse-t-elle sa marque même sur le plus changeant des esprits -- en le mettant en garde contre le mal qu'il peut faire.

« -- Erika t'aime, dit-elle; et tu l'aimes.
Mais prends garde que tu as une dangereuse science de faire souffrir qui tu aimes -- oh! en toute innocence!
...» (302)

Il existe des éléments amoureux dans d'autres relations humaines d'Annette Rivière, non considérées jusqu'ici, mais ils s'insèrent dans un cadre qui relève plutôt, nous semble-t-il, de sa vie sociale et politique. C'est pourquoi ils ne seront pas étudiés ici.

300 Ibid., p. 669-670.

301 Ibid., p. 668.

302 Ibid., p. 671.

CHAPITRE V -- LA GENEROSITE: APPRENTISSAGE

I. Ruth Guillon

L'action sociale d'Annette s'amorce, pendant l'année 1914, à un moment où le jeune Marc est au début de sa révolte adolescente contre sa mère, pour affirmer à ses propres yeux son identité à lui. Elle se sent rejetée par son fils, et cherche où dépenser ses énergies. Pour se distraire de l'anxiété de ce défaut d'un être à qui se donner, à qui vouer le pouvoir de sacrifice qui est en elle, Annette prête intérêt aux problèmes des gens qui l'entourent:

«Car, bonne observatrice, elle ne cessait d'explorer les visages et les âmes, tout au long de ses journées; elle se distrait de ses peines en plongeant dans celles des autres.» (303)

La volonté de sacrifice est déjà, à cette époque, forte en l'âme d'Annette; c'est la force qui la guide en ses rapports avec Marc, comme jadis aussi avec Julien et Roger Brissot, et elle sait la reconnaître autour d'elle, en particulier parmi les femmes qu'elle rencontre dans la course au pain quotidien --

«Sacrifice!... Ce besoin de sacrifice!... Annette le trouvait autour d'elle, partout, pitoyable souvent, et quelquefois absurde!...» (304)

Elle se trouve aussi absurde que les autres, en ce besoin de se donner si mal récompensé de ses efforts, ou qui semble fonction de l'absence de récompense, d'une exploitation même dont ces femmes ne sauraient se passer:

303 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 332.

304 Loc. cit.

«L'une se sacrifiait à une vieille mère ou à un père égoïste. L'autre à un mari vulgaire ou à un homme qui la trompe. L'autre... (L'autre, c'est moi!)... à un enfant qui ne l'aime point, qui l'oubliera, qui peut-être demain la trahira...» (305)

Pour Annette Rivière, la question importante n'est pas de savoir s'il convient de se sacrifier ou non: elle accepte ce besoin inné, si absurde qu'il puisse paraître à son jugement perspicace que n'altèrent pas les besoins de son coeur; la question est plutôt de découvrir à quoi se sacrifier. Sa quête est celle d'un objet dans la vie, d'une cause ou d'un but, digne de recevoir le meilleur de son être à travers la vie -- quête qui la mènera enfin à épouser la cause de toute l'humanité par l'engagement politique, à y trouver sa vérité profonde; ainsi la traduit-elle: «mon Dieu inconnu, ma vérité cachée, et cette passion qui me pousse à le chercher...» (306)

Mais elle s'indigne à la vue des sacrifices trop nombreux autour d'elle, parmi lesquels celui de Ruth Guillon, de toute une vie à un être inférieur, qui n'est même pas capable d'en savoir gré et d'en bénéficier, sauf dans un sens rétréci, pour son propre compte: sacrifices qui ne peuvent pas ajouter à la qualité d'une cause. Ce sont des sacrifices contre l'ordre de la Nature:

«Annette se révoltait contre le non-sens de certains sacrifices. Non, la nature ne veut pas que le meilleur se sacrifie au plus indigne! Et si elle le voulait, pourquoi me soumettrais-je?... Mais elle ne le veut pas! Elle veut qu'on se sacrifie au meilleur, au plus grand, au plus fort...» (307)

La rencontre avec Ruth Guillon sert à aiguïser en Annette la compréhension du gaspillage des forces dans une âme dont le trop-plein d'énergie aurait pu, dirigé et contrôlé par une intelligence ferme,

305 Loc. cit.

306 Ibid., p. 333.

307 Loc. cit.

être bénéfique à une personne trouvant son épanouissement en plus grand que soi, non sans que sa générosité rejaillisse sur autrui. Annette rapporte aussi de ses liens avec Ruth, de si courte durée qu'ils soient, la volonté, l'exigence intérieure même, d'écarter les duperies du coeur, dont Ruth a été victime, de se forger un caractère plus dur mais plus apte à modeler son propre sacrifice sur les nécessités de son action:

«La pauvre Ruth était dure... Elle ne l'était pas assez. Il faut se durcir encore...» (308)

Mais au commencement, sa sympathie pour la jeune paysanne, devenue institutrice à Paris, venait de son air candide, et de sa santé rustique, en même temps que d'un caractère prêt à se hausser à la hauteur des exigences d'une situation. Ce sont les qualités dont Ruth se servira contre elle-même. Cela remontait à six ans, au moment où les deux femmes s'étaient trouvées en compétition pour donner un cours à des étrangères à Neuilly. Annette s'était effacée devant la rivale; elle n'était pas, alors, habituée aux rigueurs de la lutte pour la vie et elle cherchait en cette femme, en même temps, une amie. Ruth ne lui avait montré aucune reconnaissance, dure et avide qu'elle était de son seul avantage personnel.

Mais quand, six ans plus tard, les deux femmes se rencontrent à nouveau, cette fois à l'occasion de la recherche d'un poste de secrétaire chez un ingénieur, tout a changé. C'est Annette qui prend sans aucune hésitation le dessus sur Ruth Guillon, sensiblement vieillie. Annette est maintenant trempée par son expérience des années de lutte pour le

pain quotidien. Devrait-on la croire dure? Elle est désabusée, maintenant insensible au dégoût de la compétition:

«Annette n'était plus disposée à faire la généreuse, ou bien la dégoûtée... La vie est comme elle est. /.../; je veux vivre: tu passeras après...» (309)

La Ruth qu'elle retrouve, cependant, est amaigrie et amère, les joues creusées, et le résultat de la bataille cette fois est autre qu'auparavant: «Le heurt se produisit. Il ne fut pas long. Dès la première passe, la concurrente était knock out...» (310). Dans la défaite, lorsque Annette reçoit le poste désiré, Ruth s'exprime sur un ton d'abattement qui marque l'effet sur l'optimisme de son caractère des années écoulées; à l'aveu de regret d'Annette, qui n'arrive pas à se durcir contre cette femme dans la victoire, et qui ajoute qu'il faut bien vivre, Ruth répond, mais sans animosité:

« -- Oh, je sais bien, /.../. Aux uns la chance! Moi, je n'en ai jamais.» (311)

Ruth refuse l'offre d'aide que lui fait Annette, affichant sa fierté d'un «non» bref, mais elle serre quand même un instant la main d'Annette sous son bras. Elle est reconnaissante à celle-ci de son émotion, à laquelle elle a, en effet, fait appel; en quittant le bureau de l'ingénieur, elle a suivi le chemin d'Annette. C'est un appel auquel celle-ci ne saurait être sourde, mais elle reconnaît plutôt là l'avance d'un coeur fier, qui recherche une âme soeur, mais non pas la pitié.

Cette fierté, mêlée d'une tentative de nouer amitié, Annette la reconnaît quand elle rencontre, quelques jours plus tard, Ruth

309 Ibid., p. 334.

310 Loc. cit.

311 Ibid., p. 335.

faisant ses commissions chez un laitier. Annette est toujours celle qui n'hésite pas devant un mouvement de bonté, voulant ici lier amitié:

«Elle lui tendit la main. Cette fois, Ruth la prit, mais d'un air glacé. Elle faisait effort cependant pour paraître moins maussade; elle dit quelques paroles banales; /.../» (312)

Annette s'étonne du fait que l'autre dépense plus qu'elle-même en oeufs frais et en lait et qu'elle mette de l'ostentation à payer ses achats. Elle prend soin de faire savoir à Annette que c'est pour son mari, qui est «délicat», et en énumérant les soins qu'elle doit lui rendre.

Quand Annette lui offre une tâche de révision qu'elle n'a pas le temps d'entreprendre, Ruth témoigne de la gratitude; elle a, à son avantage, un côté pratique qui lui fait tenir compte de la valeur de l'argent: elle ne boude pas devant une offre qui lui fournit le moyen de se dévouer à son mari. Mais elle hésite beaucoup à donner son adresse à Annette, n'étant guère ouverte au monde extérieur, sinon pour en tirer parti pour le compte de son mari, ou pour se faire valoir auprès de ce monde pour les sacrifices consentis à ce mari. Annette est rebutée par cette attitude qui rejette son offre d'amitié, en tirant avantage de sa bonté. Elle laisse cependant son adresse à cette femme.

Après quelques semaines, cependant, Ruth paraît chez Annette et commence à lui confier l'ambition de sa vie. Venue d'une famille de riches cultivateurs, elle s'est brouillée avec son père, en raison de son désir de venir à Paris pour y devenir professeur. Elle a réussi à gagner sa vie (elle ne veut plus rien de son père), mais péniblement;

la pensée lui est devenue fatigante, et elle a dû renoncer aux examens et se rabattre sur les leçons privées.

Annette se rend compte par cet entretien que le mari qu'a choisi Ruth n'est qu'un fardeau de plus; «il était un 'intellectuel', un 'artiste', un 'écrivain'» (313), en fin de compte sans métier. Et elle réussit enfin à voir le miraculeux intellectuel que la paysanne est si fière de choyer: «un homme fade, insignifiant, aux yeux bleus vagues, qui lui fit l'impression d'être un dévot secret de l'absinthe.» (314)

Ruth Guillon est le type d'être humain qui n'arrive pas à se donner à moitié -- peut-être comme Annette qui reste toujours entière dans ses rapports avec autrui, se donnant de plein coeur, mais avec cette différence, que Ruth se donne démesurément, sans la préoccupation lucide de savoir quand et où, en quelles occasions, ses attachements seront bien placés. Elle commence à venir trop souvent chez Annette, à lui verser ses confidences et à l'accaparer par ses attentions qui l'agacent --

«Pas de milieu! Rien ou tout, avec cette passionnée! Jamais elle n'avait eu d'amie. Jamais elle ne s'était confiée.» (315)

Annette sait arracher le masque d'intellectuel méconnu que porte le mari, José, et qui en impose tellement à Ruth. Plutôt que dans l'impression d'un volume de sa poésie qu'il prétend éditer, l'essentiel de l'argent de sa femme passe dans l'absinthe et aux jeux de courses.

313 Ibid., p. 337

314 Loc. cit.

315 Loc. cit.

Ruth, elle, ne voit se dissiper le voile qui lui couvre les yeux, quant à la valeur de ce mari dont elle fait l'objet de ses sacrifices, qu'avec la vie qui la fuit par l'effet d'une maladie qui s'aggrave:

«Et, la mort approchant, ses yeux se dessillaient; elle discernait l'inanité de cet homme et son manque d'affection.» (316)

Pour Annette, qui reste seule auprès de Ruth aux moments de l'agonie (le mari s'est enfui), et qui accepte seule la charge des frais de l'enterrement, ce don fait par Ruth de toutes ses énergies à un être ignoble et indigne sert à rappeler le piège qui guette toujours une âme pleine de force: «Quel gâchage! Ce don de soi à un chien!...» (317). Une âme capable de résister aux sollicitations du monde qui l'environne ne ressent que plus pleinement le besoin de vouer son énergie à un objet qui le mérite. Cette âme est celle d'Annette Rivière, et elle a devant elle l'exemple de Ruth, à un moment où la spontanéité de sa générosité d'âme s'est heurtée à la digue qu'a érigée son fils. L'exemple de Ruth sert aussi à préparer Annette au don de son amour à Philippe Villard, plus tard, la même année, don en partie inspiré par l'activité humanitaire et sociale de cet homme.

II. Deux réfugiés: Apolline et Alexis

Pendant l'automne de 1914, au moment où un grand flot de réfugiés se rue sur Paris, sous la poussée de la première grande offensive alle-

316 Ibid., p. 338.

317 Loc. cit.

mande dans le Nord, Annette héberge chez elle deux d'entre eux, frère et soeur. Elle est dirigée vers ces deux personnages par son instinct, qui lui fait découvrir qui pourrait le mieux absorber la force de dévouement qui s'impatiente encore en elle:

«Annette, sans travail, et dévorée du besoin de dépenser sa force inactive, traversait ces troupeaux humains, ces amas de lassitudes, que secouaient des accès de clameurs et de gestes heurtés.» (318)

Annette aperçoit deux jeunes paysans, presque écrasés par la foule dans la Gare du Nord, le jeune homme étendu, la tête sur les genoux de sa soeur. Annette apprend de cette dernière leur histoire.

Les Allemands sont venus à leur ferme, près de la frontière belge, et l'ont brûlée. Apolline, la soeur, a tué le premier venu, et leur fuite devant la progression des troupes, comme dans une chasse à courre, a laissé le jeune homme épuisé, et maintenant à peine conscient.

Annette le fait porter sur une civière chez elle, où elle installe le frère et la soeur dans la salle à manger, et fait appeler un médecin. C'est elle qui veille sur eux deux, quand la soeur à son tour tombe d'épuisement. Déjà à cet instant, en regardant le visage d'Apolline, qui laisse échapper des mots incohérents, Annette mesure la force dérégulée et destructrice -- comme la guerre même qui l'a libérée -- qu'elle est allée chercher pour introduire chez elle:

«Annette s'assoupissait, dans le silence de la nuit, gardant ces deux sommeils: le sommeil de la mort, et celui de la folie. Et elle tressaillait, se demandant pourquoi elle venait d'introduire sous le toit de la maison une torche hallucinée.» (319)

318 Ibid., p. 451.

319 Ibid., p. 453.

C'est la guerre même qu'elle est allée recueillir et qu'elle a faite en quelque manière sienne, pour mieux la connaître et mieux affronter la mort et la folie qu'elle déchaîne tout ensemble. L'état de sommeil est celui d'une société qui faiblit et titube sous la pression de cauchemar accablant de la guerre, loin de se borner à affecter ces deux misérables victimes. Romain Rolland lance un nouvel appel à une société qui cède à une force, à des pressions qu'elle ne sait pas maîtriser, et dont elle ne sait pas comprendre la nature, se bornant à écouter les vagues motifs du subconscient, plutôt que ceux de la raison et de la volonté consciente. Il rapproche l'état du public, soumis à l'intoxication d'une presse qui s'emploie à soutenir le moral commun, après l'effort des premiers mois de guerre, de celui d'un ivrogne --

«On se ment. On nous ment. Pour maintenir l'exaltation, on a recours aux moyens factices: la 'gniolle' de la presse, -- ses leurres et ses atrocités. /.../ Et le public, comme un ivrogne, est secoué, dans sa torpeur, par des sursauts de haine rouge.» (320)

Et comme la Guerre même, les deux hôtes du Nord sont venus s'installer, plutôt que de rester les quelques semaines envisagées. Pour la société, «/l'/épine est pour longtemps enfoncée dans la chair, qui s'envenime. Il faut s'organiser pour vivre ainsi, des ans.» (321) Et dans le foyer d'Annette, le poids de la guerre, celui des deux réfugiés, se fera sentir longtemps: «c'était aux autres de déloger. Inerte, mais tenace, Alexis s'incrustait.» (322)

Mais la charge qu'apporte la présence d'Alexis et d'Apolline

320 Ibid., p. 456.

321 Loc. cit.

322 Ibid., p. 457.

dans l'intérieur d'Annette ne tient pas seulement à leur occupation de son espace et à leur exigence de nourriture, dont ils ne rougissent nullement, après l'expropriation dont ils ont été victimes. Ce qui atteint le plus Annette, et Marc aussi, est le dérèglement qu'apportent les tirades hallucinées d'Apolline, seule avec son frère, contre les Allemands, et ses mouvements de passion soudains pour Alexis qui les suivent, comme selon l'oscillation d'un pendule ou le flux et reflux d'une marée désordonnée. Comme l'épine ou le dard de la guerre envenime la société, l'esprit d'Apolline est enflammé par le souvenir des expériences qui ne cesseront de la poursuivre:

«/.../; elle se mettait à marcher, marchait, marchait en rond, dans l'étroit espace entre le lit et la fenêtre; elle s'arrêtait, pour montrer le poing à un ennemi absent; elle parlait de lui crever les yeux avec ses ongles; et elle parlait, parlait, d'une voix qui geignait, grondait, menaçait, rabâchait.» (323)

La psychologie d'Alexis et d'Apolline leur permet de tout recevoir, ou même de tout exiger d'Annette comme leur dû: «Ils se regardaient comme des victimes envers qui le reste de la France avait des dettes.» (324) Apolline prend tout ce qu'on lui offre avec un naturel qui lui permet même de se plaindre du logement qu'Annette lui réserve. Alexis reste épuisé de sa fuite prolongée du mois d'août; il est, au reste «de nature torpide.» (325) Annette se rend compte de tout ce qu'ils ont vécu dans leur déroute, tous les deux, et c'est pourquoi elle s'interdit de leur faire la moindre remontrance pendant des mois, bien que le jeune Marc soit pris d'une répulsion extrême pour Apolline. Les

323 Loc. cit.

324 Loc. cit.

325 Loc. cit.

deux malheureux ont vu brûler leur ferme, et leur mère dedans.

Ils n'est pas surprenant que l'esprit en reste ébranlé, chez tous deux. Mais en dépit de tout, pourquoi Annette se considère-t-elle comme tenue à les héberger, avec le souffle malsain qu'ils font entrer avec eux dans son intérieur? C'est qu'elle se juge obligée de payer, elle aussi, sa part de la peine que la Guerre impose à un peuple: «Annette, indemne d'épreuves, se croyait tenue de supporter cette lourde présence.»

(326) On reconnaît assez cette Annette préoccupée de partager les maux d'autrui, et qui ne saurait se fermer à une communion avec les autres qui font partie du Tout universel.

L'année suivante, ni Annette ni Marc ne sont à la maison, où continuent de loger les hôtes qui règnent en maîtres; Marc est mis en pension dans une école parisienne, et ensuite habite chez Sylvie, lorsque ses évasions nocturnes mènent à son renvoi de l'école, tandis qu'Annette enseigne dans un collège de province. Ce n'est qu'au mois d'août, 1916, après un été passé ensemble à la campagne, qu'ils rentrent à leur appartement de Paris. Annette tente, en regagnant la ville, de remédier à l'ennui dont témoigne Marc en sa compagnie.

C'est alors qu'Annette découvre que le désordre intellectuel et émotif que ce couple traînait dans le logis a débordé de l'ordre psychologique. Les ravages se sont maintenant étendus au domaine des objets:

«Désordre, malpropreté, vaisselle mise au pillage, ustensiles de cuisine brûlés et encrassés, murs éclaboussés d'eau, qui avait, çà et là, ruisselé et pourri le parquet, usure et déchirure des meubles et des rideaux... Ils n'avaient respecté rien.» (327)

326 Ibid., p. 458.

327 Ibid., p. 525.

De plus, les limites du domaine occupé se sont étendues au point que la soeur et le frère ont pris maintenant possession de tout le logis; Apolline prétend ne laisser à Annette et à Marc qu'une seule chambre pour les trois semaines qu'ils resteront dans l'appartement. C'est à Marc de jeter hors de sa chambre les vêtements d'Alexis, pour revendiquer son droit d'occupant.

Le désarroi de l'esprit d'Apolline apparaît très vite à Annette, dans les réponses qu'elle apporte aux observations sévères que lui fait celle-ci. La nuit, on entend aussi des altercations violentes entre la soeur et le frère, qui ne sont plus en bons termes. Annette entend Apolline, une nuit, qui crie dans le couloir, en essayant de se meurtrir:

«Elle la trouva dans le couloir, presque nue, qui se meurtrissait avec ses ongles et se lamentait; elle avait perdu le sens.» (328)

Romain Rolland rapproche cette image de la folie d'un individu, s'attaquant à sa personne physique, de celle de la démence historique qui frappe la terre entière, sans égard pour aucune nationalité. Folie meurtrière d'une société qui se détruit elle-même:

«L'atmosphère de Paris -- l'atmosphère du monde -- était irrespirable en ces derniers jours d'été 1916. La terre était une gueule ouverte qui bramait à la mort. Son souffle furieux puait le cadavre de l'humanité.» (329)

Cette image de l'odeur, du souffle de la terre portant une humanité défunte rappelle l'odeur régnant dans l'appartement occupé par Apolline et Alexis, odeur insinuante et tenace, comme celle émanant d'une bête sauvage ou d'un tombeau: «Dans toutes les pièces traînait une odeur de terrier.» (330)

328 Ibid., p. 526.

329 Ibid., p. 531.

330 Ibid., p. 525-526.

Le premier souci d'Annette, devant le spectacle de cette folie, est d'en préserver Marc, qui est déjà alerté par la passion étrange et troublante qui s'est emparée de cette femme:

«Annette la fit entrer dans sa chambre, et s'efforça de la calmer. /.../ Annette lui mit la main sur la bouche, pour que le petit, dans la chambre à côté, ne se réveillât pas: (il y a avait beau temps qu'il écoutait!...)» (331)

Dès l'aube qui suit cette nuit hallucinée, Annette affronte Apolline et prend enfin la décision de la chasser de sa maison. C'est Apolline elle-même qui s'accuse, de ses propres mots scabreux, en étalant son mépris d'elle-même et en invitant Annette à cracher sur elle.

Mais Annette lui répond par des paroles qui montrent à la fois sa générosité d'âme, sa sagacité, et montrent, au lieu du mépris, sa pitié pour la malheureuse. Car elle ne veut pas rejeter cette humanité amoindrie d'Apolline, qui reste femme même en sa démence. Annette ne peut se retenir de rapprocher la folie qui a envahi cet esprit mal défendu, de la guerre qui l'a créée:

« --- /.../. Et vous êtes folle, et j'ai pitié. La démence est sur le monde. On ne sait pas si demain soi-même on ne sera pas frappé... Mais vous ne pouvez plus rester dans cette maison.» (332)

Les voies de communication d'Annette avec l'âme souffrante de cette femme, et de l'humanité, restent ouvertes -- au point même où elle accepterait de se croire atteinte de la même maladie qu'Apolline. Elle voit, dans la démence de cette femme, une force extérieure qui l'a bouleversée, celle du tourbillon historique qui entraîne l'humanité à sa perte.

331 Ibid., p. 526.

332 Ibid., p. 527.

Annette révèle la raison fondamentale de sa décision en déclarant qu'elle a son fils à défendre. C'est qu'à ce moment de la jeune vie de Marc, où il a ressenti depuis des mois l'excitation malsaine de la guerre, pendant ses randonnées nocturnes dans Paris, il a trouvé un élément d'attrait dans la morbide passion de cette femme déséquilibrée. Tout en la haïssant sans doute: «Il avait pour cette femme une répulsion qui le fascinait.» (333). Chez le jeune Marc, un sens suraigu de la sexualité ne reste pas fermé à l'odeur qu'émet l'Apolline enfiévrée par la guerre.

Romain Rolland offre de Marc une image de jeune chien, pour souligner cette sensibilité du jeune adolescent, et pour suggérer l'idée d'une chasse entreprise, après cette perception animale:

«Une odeur de fièvre en montait /d'Apolline/. Le jeune chien en arrêt, Marc, l'avait humée avec dégoût, avec attrait. Il la haïssait et il l'épiait.» (334)

A nouveau il semble que ce soit par l'air que s'infiltré la passion, comme il en était pour Annette et Sylvie à la station de montagne de Suisse. Mais cette fois il s'agit d'une passion malsaine, bien différente de celle qu'insinue, en l'âme d'une jeune fille, l'air des montagnes. On penserait plutôt à une puanteur exhalée par la guerre. Ce que Marc flaire, sans en connaître la nature exacte ni le nom à lui donner, mais qu'Annette comprend enfin, la nuit qu'elle sait soudain lire dans le «torrent de violence sauvage» (335) que déverse Apolline, c'est l'odeur de l'inceste. Pour Annette, c'est comme si les mots d'une page jusqu'ici indéchiffrable lui sautaient tout d'un coup aux

333 Ibid., p. 457.

334 Ibid., p. 458.

335 Ibid., p. 526.

yeux: «Et dans le flot désordonné, Annette lut, glacée, la vérité...»

(336)

Il est à noter que Romain Rolland introduit à nouveau l'image d'un courant d'eau, porteur de la vie profonde, symbole du mouvement de l'âme. Après la défaite d'Annette devant Sylvie, dans leur rivalité auprès du jeune Italien, Tullio, c'était le son du torrent chantant tout près qui avait apporté à l'héroïne la paix d'une communion avec l'âme universelle, au-dessus des tourments du moment. Ici, c'est un tout autre torrent, sauvage et violent, qui figure le tumulte intérieur de cette femme démente. Le torrent reste quand même pour Romain Rolland, ici ainsi qu'ailleurs, l'image porteuse de vérité, sous le masque des apparences.

Quand Apolline demande à Annette ce qu'elle deviendra, et où celle-ci voudrait qu'elle aille, Annette répond en des termes qui préfigurent en quelque sorte la philosophie qu'elle se sera constituée dans une quinzaine d'années, en réponse à la question des droits et des justifications de l'existence humaine:

« -- Travaillez! Cherchez un emploi! Comment pouvez-vous, depuis deux ans, rester tous deux sans faire oeuvre utile, dans la détresse du pays? » (337)

Annette en est encore au début de son action sociale; elle n'est pas encore arrivée à déterminer dans quel but, en faveur de quelle cause, en quelle direction le travail est nécessaire. Mais ce dont elle est déjà certaine, c'est que, dans le cas d'un individu, sinon d'une société, seul le travail peut guérir le désordre dans l'âme qui se produit nécessairement dans l'inaction, comme l'entropie

336 Loc. cit.

337 Ibid., p. 527.

menace naturellement le monde physique. Seul le travail peut donner un but à la vie. «Votre mal», dit Annette, «le chancre qui vous ronge, c'est l'inaction qui l'a causé. Seul, le travail peut vous sauver.»

(338)

Bien qu'elle ne pense guère alors à un mode d'action précis et commun pour ses contemporains, aisément saisissable à toute âme pourvue de la générosité nécessaire, Annette comprend néanmoins qu'un malaise surgit dans la société du manque de travail utile, et elle conseille au moins une activité qui puisse servir son pays, en quelque manière que ce soit.

Elle pressent aussi une philosophie tout à fait concrète, incarnée dans un temps et un endroit encore éloignés de sa pensée -- la Russie de l'après-guerre -- quand elle va plus loin dans l'affirmation de l'importance du travail: «Dieu, c'est le travail.» (339), dit-elle à Apolline. Cette affirmation témoigne d'un optimisme matérialiste, qui a en même temps le caractère d'une foi religieuse. Elle exprime son espoir dans le futur, dans la capacité en l'homme de trouver Dieu en lui-même, de le créer, ou plutôt de le faire surgir de l'effort de ses mains.

Annette fait appel à cette réserve de force créatrice en Apolline, grandie parmi les labeurs de la campagne, force qui pourrait donner un sens à sa vie, mais qui se retourne plutôt contre elle. Le Dieu à qui elle s'adresse, en ses tirades abusives, est en elle, en son pouvoir d'action utile qui n'attend que de s'exprimer par le travail:

338 Loc. cit.

339 Loc. cit.

« -- Quoi, vous, robuste et habituée aux durs travaux de la campagne, vous qui souffrez de votre vigueur à dépenser, vous l'enfermez dans l'oisiveté, comme un loup en cage, et entre les barreaux, vous hurlez à Dieu!... /.../ » (340)

Romain Rolland introduit encore ici une image de bête sauvage pour souligner la nature déraisonnable du comportement d'Apolline.

Apolline reconnaît la vérité de la formule d'Annette: que Dieu est en elle. Mais elle y réagit d'une manière toute contraire à celle d'Annette. Au lieu d'accepter le pouvoir en elle de recréer dans le sens souhaitable le monde qui l'entoure, elle ne veut employer cette puissance en elle, mais veut plutôt la réprimer, comme une réalité étrangère. Et puisque cette présence étrange d'un Dieu est en elle, c'est sur elle-même qu'elle exerce sa vengeance, pour l'atteindre: «Je me venge sur lui. Il est en moi. Je me détruis.» (341)

Cette femme d'esprit dérégulé a assez de sens pour noter (si ce n'est Romain Rolland qui le fait remarquer, par le porte-parole qu'il se donne en Apolline) que son Dieu, à elle, est avant tout avide de destruction, -- des autres, ou s'il le faut, de soi-même; c'est un Dieu pour notre temps, conforme à la haine régnante dans le coeur de la société: « -- C'est le Dieu de Verdun, le Dieu d'aujourd'hui » (342), dit-elle.

Apolline n'est pas sans présenter une ressemblance avec Annette en sa reconnaissance d'un Dieu agissant en elle, en sa sensibilité aux courants d'énergie qui circulent autour d'elle. Mais tandis qu'Annette choisit, par la clarté et la force de sa volonté, de s'allier à la puissance du cosmos, découverte en elle, pour aider les souffrants de

340 Loc. cit.

341 Loc. cit.

342 Ibid., p. 528.

ce monde, Apolline se tourne plutôt vers le pôle négatif de cette force, épousant la haine qui souffle à travers l'Europe. L'énergie robuste, se trouvant en cette paysanne qui se ronge dans l'oisiveté, est la même que celle qui se trouve en Annette, mais Annette cherche à cette force un emploi utile, tandis qu'Apolline la rentre en elle-même, où elle ne peut que se détériorer.

Annette reconnaît en elle-même la même force dont elle voit la transformation hideuse en Apolline, une même ouverture aux appels, bons et mauvais, du monde environnant. C'est peut-être pourquoi elle a besoin de s'écarter de cette âme, qui est en un certain sens l'envers, l'image dans un miroir déformant, de son âme à elle. Elle se sent exposée à la contagion du dérèglement qui part de cette autre âme:

« -- Vous me faites mal. Laissez-moi! Voulez-vous me détruire aussi?» (343)

Le frère et la soeur délogent enfin, en fin d'été 1916, et toute la maison d'Annette se sent allégée. Ils ne laissent pas d'adresse; quelques mois plus tard on retrouve dans la Seine le corps d'Apolline.

III. L'officier allemand et le soldat blessé

C'est durant l'automne de la même année 1916 qu'Annette retrouve la nécessité intérieure de l'action sociale, cette fois plus précisée par un choix politique. Elle est entraînée une fois encore par le besoin d'un but où engager ses énergies. Comme auparavant,

343 Loc. cit.

Marc rejette les tentatives d'Annette de se mêler à la vie de son fils, mais cette fois, il lui refuse même la possibilité d'une lutte de volontés entre eux deux. Il lui témoigne maintenant son indifférence, au lieu de se heurter constamment à sa volonté, ce qui est plus terrible encore pour Annette, car il la laisse pour ainsi dire, in vacuo, sans qu'elle sache où reconnaître les siens: «Car elle voyait partout avec qui elle n'était pas. Et elle ne voyait point avec qui elle était.» (344)

Mais elle est toujours détentrice d'énergie à dépenser. Pour Romain Rolland, pour Annette Rivière, le vouloir existe toujours, comme principe fondamental en l'univers, principe de mouvement et d'action, même sans but, volonté héroïque préalable et qui crée la réalité:

«Et cependant, elle voulait. Elle ne connaissait guère ces états neurasthéniques, où se dissout et fuit peureusement l'énergie. D'énergie elle était chargée.» (345)

Annette cherche donc une voie où diriger la coulée de cette force vitale en elle, car elle ne veut point épouser les passions, ces aveugles passions nationales, de ceux qui l'entourent, bien qu'elle ressente un besoin de se livrer à la même force des passions -- amour et haine -- que ceux-ci, selon des voies différentes: «Aimer ce qu'ils aiment? Non! Haïr ce qu'ils haïssent? Jamais! Combattre? Mais pour quelle cause? Seule, dans cette mêlée, vers qui, vers quoi se tourner?» (346)

Elle n'est pas, comme Romain Rolland, au-dessus de la mêlée de ce temps, mais elle y est associée. Elle ne cherche pas à rester en

344 Ibid., p. 534.

345 Loc. cit.

346 Loc. cit.

dehors des conflits, pour donner direction à l'humanité errante, mais cherche plutôt à trouver sa voie propre pour s'engager dans cette lutte.

Annette est de retour au collège de province où elle donne des cours, cet automne où la bataille prolongée de Verdun accumule ses morts et ses mutilés. Il advient qu'un hôpital est installé dans un ancien pensionnat, avec l'addition d'une salle de bains, dans le village où habite Annette, et qu'il commence à recevoir des blessés, y compris des Allemands. Le village et une partie du personnel de l'hôpital s'indignent contre l'idée que l'ennemi va jouir d'un luxe jusqu'ici refusé aux habitants mêmes. Et à ce moment, le premier convoi de prisonniers allemands arrive. Une bande formée de gens du peuple et aussi de petits bourgeois, de membres de la haute société même, hommes et femmes, attaque le cortège. Le plus visé est l'officier casqué qui le mène.

Romain Rolland compare la masse humaine, lancée à l'assaut des prisonniers, à une eau sale, charriée par un égout: «L'avenue de la gare fut, en quelques minutes, remplie comme un égout après une grosse pluie.» (347) La vie, toujours en mouvement chez Rolland, est un courant d'eau, même quand les passions portées par ce courant sont les plus viles; elles sont aussi la vie, et l'auteur reconnaît l'appartenance à la vie humaine de ces passions, comme le fait Annette qui a besoin, elle aussi, de haïr.

347 Ibid., p. 535.

L'auteur introduit une fois encore, des images animales pour souligner la nature brutale de la réaction de la foule, pour mieux montrer à quel niveau, à quel rang, le comportement de la bête humaine peut descendre, dans des circonstances provocantes: «Mais les pires instincts sur-le-champ s'allumèrent. L'apparition du cortège fut, de loin, annoncé par des hurlements.» (348)

A l'assaut cruel de la foule Annette répond par le même geste, par la même voix que ceux des agresseurs. La foule attaque «poings levés, -- des femmes, griffes tendues, se ruèrent à la rencontre...» (349); Annette réplique pareillement, avec ses mains et sa voix: «Et ils surent ce que valait la poigne d'une Rivière! Et aussi, son aboi...» (350) Le romancier toujours veut lier l'héroïne au reste de l'humanité, même dans les pires manifestations de celle-ci; elle n'essaie pas de se tenir au-dessus de la mêlée des passions humaines, mais tente de diriger ces mêmes passions en elle vers un but plus noble que celui vers lequel se rue cette bande sauvage.

La différence entre Annette et ces adversaires n'est pas dans la force tumultueuse des passions, tendres et violentes, qu'ils partagent tous, mais dans l'esprit, la volonté ferme chez elle qui oriente la direction de leur coulée.

Cependant, au moment, où Annette intervient dans la cohue de la foule et des prisonniers, ses actions ne relèvent pas d'une décision raisonnée, dictée par une conception élaborée du conflit où elle se trouve engagée, ou du rapport existant entre elle et les deux groupes

348 Loc. cit.

349 Loc. cit.

350 Ibid., p. 536.

de combattants, ou des relations établies entre ces combattants.

Elle ne réagit pas selon une idée politique; elle agit plutôt selon ses instincts moraux:

«Elle regardait, saisie. Elle n'avait rien prévu, rien voulu. Elle n'eut même pas le temps de discerner ce qui se passait en elle... Elle fonça, tête baissée, repoussant les furieux qui bloquaient devant elle l'avenue, elle se fraya passage.» (351)

Mais si l'action d'Annette, qui apostrophe la foule pour sauver l'officier et les soldats de la furie incontrôlée qui les menace, si cette action n'est pas inspirée par une pensée qui embrasse la condition de tous les hommes, elle s'exprimera aussitôt en une telle pensée, car Annette s'adresse au peuple l'entourant en ces termes:

« -- Lâches! Etes-vous des Français? /.../
-- Etes-vous des hommes? Tout blessé est sacré. Tous ceux qui souffrent sont frères.» (352)

L'effet de la voix d'Annette sur ceux qui l'entourent est immédiat; -- la violence passionnée en elle qui répond à la leur, dompte ses adversaires: «La violence de son regard les dévisageait, à la ronde, frappait chacun, au front.» (353) Avec l'aide d'une dame en costume de la Croix-Rouge, membre de l'aristocratie du pays, elle réussit à apaiser la foule. La force de son exemple est si frappante que plus tard, après avoir escorté à l'hôpital la troupe des blessés, Annette enrôle une vieille commère, la plus violente contre les soldats, en lui laissant la tâche de déshabiller et laver les blessés.

Parmi ceux-ci est un jeune homme près de la mort, qui s'efforce de s'agripper, dans son agonie, à un autre être pour ne pas mourir seul,

351 Loc. cit.

352 Loc. cit.

353 Loc. cit.

qui recherche «un être, un objet, n'importe quoi qui fût dans la vie un point ferme dans son naufrage, où s'accrocher.» (354) Annette lui tient la main, pour l'aider à franchir le seuil de la mort, et son toucher agit comme un baume pour le soldat torturé. Ce contact est comparé à celui de l'eau, élément privilégié chez Romain Rolland: «Sur sa peau sèche et brûlante, ce fut une pluie.» (355) L'eau a apporté son soulagement à Annette également, en ses moments de détresse.

L'autre élément privilégié de l'auteur, l'air, apporte une autre image aux soins d'Annette, souffle qui nourrit, met en rapport avec le plus grand être dont nous faisons partie et qui, lui ne meurt point. Ici il figure la force nécessaire au jeune homme pour l'attente de sa réintégration dans le Tout: «Elle lui soufflait la patience.» (356)

Annette parle au jeune soldat en sa langue maternelle, l'appelant son fils: « -- Söhnchen! Knäbelein! Mein armer lieber Kleiner!...» (357) Mais c'est après sa mort qu'elle se reconnaît une maternité plus large, s'étendant à beaucoup plus qu'à son fils à elle, ou au garçon qu'elle soulage dans son heure d'agonie; cette maternité exprime une position morale face à cette guerre sauvage qui atteint la chair de ses enfants. Annette revendique le droit de prendre en charge la souffrance de tous ceux qui sont éprouvés:

«Toute la Maternité. Pas seulement celle du fils!...
Vous êtes tous mes fils. Fils heureux, malheureux, vous
vous déchirez. Mais je vous étreins tous. Votre premier
sommeil, votre dernier sommeil, je le berce en mes bras.
Dormez! Je suis la Mère universelle...» (358)

354 Ibid., p. 537.

355 Loc. cit.

356 Loc. cit.

357 Ibid., p. 538.

358 Loc. cit.

L'action, chez Romain Rolland, engendre le penser. L'action s'est ici imposée; puis est venue réflexion justificatrice qui l'explique et lui donne son sens. Plus généralement, c'est l'action qui est le principe premier chez l'auteur: «Ago, ergo sum»; la volonté est le moteur du monde physique, cette même volonté qui se développa et prit le dessus sur le corps frêle de Romain Rolland.

IV. Germain Chavannes et l'Amitié agissante

Si la prise de position morale d'Annette Rivière vis-à-vis de la Guerre et de ses combattants, -- tous ses combattants, -- s'exprime pour la première fois après son intervention auprès de l'officier allemand et du soldat mourant, il se traduit bientôt, en une suite d'actions organisée, par son amitié avec le grand blessé, Germain Chavannes -- en une nouvelle étape sur la voie d'un engagement politique.

Deux âmes se rencontrent

C'est par l'intermédiaire de la jeune aristocrate qui l'a soutenue contre la foule menaçante, Mme de Mareuil, qu'Annette fait la connaissance de Germain. Il est bientôt répandu parmi la population malveillante de la petite ville que l'institutrice intrépide est sous la protection de Mme de Mareuil, pilier de l'élite terrienne du pays; Mme de Mareuil est venue lui faire une invitation. Germain, dont la soeur est mariée dans la famille de cette dame endeuillée par la

guerre, laisse entendre aussitôt qu'il veut voir Annette, lui aussi.

Le désir de servir, mis sur une voie plus concrète par le rôle maternel qu'elle a tenu près du jeune soldat allemand blessé, est bientôt comblé chez Annette dans la maison des Chavannes. Germain, sévèrement gazé dans les tranchées, est soigné par sa mère et sa soeur. Il est attiré vers Annette par ce que lui a raconté d'elle Mme de Mareuil, sur sa générosité auprès de l'ennemi vaincu, c'est-à-dire sur son humanité qui ne connaît pas les barrières érigées par les nations et qui refuse la haine arbitraire qu'ordonnent les maîtres du jour pour ceux d'un autre pays:

«/.../ Vous n'êtes pas de ceux qui, le combat fini, prolongent le combat sur l'ennemi abattu. Vous avez cette faiblesse d'épargner le vaincu.» (359)

Ce qui attire peut-être le plus le jeune homme mourant vers Annette, c'est sa volonté de ne pas se rendre, même lorsqu'elle se sait engagée dans une lutte perdue d'avance; car Germain, mourant de ses blessures, a besoin de quelqu'un qui l'aide à sauver, contre toute espérance, la seule chose à laquelle il croie vraiment. Annette lui présente cette combinaison de fatalisme et d'intrépidité qui forme l'alliage de son caractère (celui de Romain Rolland, aussi) -- quand elle dit:

» -- Moi aussi, je suis vaincue, et je ne crois pas au vainqueur. Mais je ne me rends pas. Tout n'est pas dit.»
(360)

Elle est semblable à Germain en ce qu'elle ne croit pas à la guerre. Mais même en les cas où elle pense ne rien pouvoir contre les forces l'entourant, elle va de l'avant. L'expression même de sa révolte suffit

359 Ibid., p. 542.

360 Ibid., p. 543.

pour affecter à quelque degré la réalité; le «Tout n'est pas dit» atteste, selon Romain Rolland, l'existence d'une arme puissante : celle de la parole, apte à modifier les choses.

Germain commence à causer de sa vie avec Annette et montre encore ainsi ce qu'il a en commun avec elle: l'amour de la nature et un désir de communion avec toute chose vivante:

«-- Je vivais aux champs. J'aimais à chasser, moins pour la chasse que pour le contact avec la terre et les vivants, bêtes et plantes.» (361)

Mais en comparaison avec Annette il est frappé moins par la fraternité essentielle entre les hommes que par leur manque de compréhension l'un de l'autre, et des autres espèces dont ils se servent -- surtout par l'absence en eux du sens de la famille humaine. Parlant pour la masse de l'humanité, et de ses rapports avec autrui, il déclare: «Je vois moi, j'entends moi, et je cause avec moi. Moi grenouille. Mo-a'... Quand m'enfle la passion ou le sentiment de mon importance, la grenouille se fait boeuf, je m'appelle Nation, Patrie, Raison, ou Dieu.»(362)

Germain est incapable, a toujours été incapable, d'agir, de choisir et préférer un parti dans une lutte entre deux adversaires, bien qu'il se soit toujours intéressé à ceux de son espèce, par opposition à la plupart des hommes. Il a toujours brûlé de connaître son prochain, et il l'a connu en effet, mais peut-être trop bien pour faire un choix entre un homme et un autre. Il a trop bien vu dans l'âme de l'autre pour prendre la responsabilité d'une divergence d'opinions:

«Germain voyait l'incompréhension mutuelle, il la voyait universelle, il la voyait éternelle. Et il n'avait pas

361 Ibid., p. 545.

362. Ibid., p. 546.

la chance d'y participer. Il avait le don funeste de dire oui à sa pensée, et de ne pas dire non à la pensée des autres: car il la comprenait.» (363)

Annette se révolte contre ce rapport incertain avec le monde.

Pour elle, agir est l'important. Et pour agir, il faut choisir:

«L'instinct passionné d'Annette se révoltait. Elle croyait au mal, au bien, elle les projetait fougueusement de son coeur sur la toile de l'espace constellé de vie.» (364)

L'action nécessaire

C'est Annette qui aborde le sujet de l'insoumission en temps de guerre avec Germain. Elle est parvenue à une étape de sa prise de conscience politique où elle peut, où elle veut mettre en question l'action ou le manque d'action des jeunes Français qui suivent, comme des moutons, l'exemple de leurs aînés:

« -- Quand donc l'un de vous refusera-t-il de sauter?
-- Il ne viendra pas de nos prés.
-- Qui sait?
-- Sera-ce du vôtre, Annette? Votre petit mouton? » (365)

Germain touche à un point sensible chez Annette, très préoccupée du futur du jeune Marc, qui atteint, à ce moment de 1916, la fin de sa seizième année. Mais si Marc sera épargné par la Guerre qui va trouver sa conclusion en novembre 1918, il n'échappera pas, en fin de compte, aux suites d'une décision politique qu'il devra enfin prendre, non sans des délais assez longs, -- aux suites de son engagement au service de la paix contre la guerre, jusqu'à son sacrifice total. Ces paroles

363 Ibid., p. 547.

364 Ibid., p. 546.

365 Ibid., p. 553.

de Germain semblent présager le futur, qu'il évoque pour la mère inquiète, impuissante contre la destinée réservée à son fils par sa nature et, en partie, par l'action de sa mère.

Annette exprime alors son besoin d'agir, de faire quelque chose pour sauver ce monde, affirmant que l'important est de vouloir, que l'on a en effet l'obligation impérieuse de sauver les autres, même s'ils ne veulent pas être sauvés! « -- Qu'ils veuillent ou non! Mais moi, je veux. Je sais bien que ne je suis rien, je ne puis rien. Mais je veux tout. Il faut.» (366)

En ceci Annette exprime sa confiance en la souveraineté de la volonté, en une volonté tenue pour le principe premier de la vie, indépendant même de la possibilité de vaincre, -- en une volonté s'exerçant non seulement sur le monde physique environnant qu'elle peut changer, mais aussi sur les êtres humains qui l'entourent et que la jeune femme veut soumettre aux efforts qu'elle fait pour eux. Annette semble sous-entendre un certain élitisme, lié à ceux qui montrent le chemin à suivre, nécessaire à suivre, peut-être, un élitisme qui s'accommodera de la position communiste vers laquelle elle progressera par ses épreuves.

Quoiqu'il en soit, Annette formule son credo pour Germain: « -- Je crois qu'il me faut agir, aider, aimer.» (367) C'est ce que Germain a attendu d'elle, ce qui lui permet de lui demander son aide et de savoir qu'elle comprendra l'attachement qui est le seul lien auquel il continue de croire, son amitié pour Franz.

Il décrit à Annette le milieu où vit le jeune peintre allemand

366 Ibid., p. 554.

367 Ibid., p. 555.

à Paris, les souffrances qu'il a éprouvées à cause de sa susceptibilité, au temps où Germain a fait sa connaissance, avant la guerre, et il raconte le développement de leur amitié.

Il évoque des êtres inconnus en lui, inemployés avant sa connaissance de Franz, des êtres dont la réalité lui avait échappé auparavant parce qu'ils ne correspondaient pas au rôle que la société assigne à un homme:

«Qui m'eût dit que je me trouverais une âme inemployée de mère ou de soeur amoureuse?...» (368)

Annette n'est nullement fermée à la découverte d'êtres et de passions en elle dont elle n'avait encore pas eu conscience, et elle rit de l'aveu de Germain. Germain témoigne du pouvoir en l'âme humaine d'élargir ses limites, de trouver en elle-même des trésors que l'on ne soupçonnait guère. Il ne se doutait pas, avant de connaître Franz, du pouvoir d'aimer qu'il portait en lui:

«Et voici que cette grande affection m'a fait sentir combien, à moi aussi, elle avait manqué!... Quand on ne l'a jamais eue, on s'habitue à vivre dans la modicité; et, sage par dénuement, on n'attend rien de plus de la vie.» (369)

Pour Annette, l'amour n'a pas à se limiter à un seul objet et compagnon, même si cet amour est à un niveau et d'une intensité au-dessus de celui des autres, comme l'est celui de Germain pour Franz. Elle est destinée à donner à son amour une plus vaste portée; elle l'explique à Germain: «A défaut de l'amour, qui m'a toujours manqué, j'adopte celui des autres. Tous ceux qui s'aiment, m'aiment.» (370) Elle explique ainsi sa participation à l'amitié des deux hommes (en s'attribuant, me semble-t-il, un rôle quasi-divin).

368 Ibid., p. 560.

369 Ibid., p. 560-561.

370 Ibid., p. 561.

Avec l'entrée en guerre, la tolérance disparaît de la société française, une tolérance qui n'est d'ailleurs, selon Romain Rolland, que l'indifférence de l'un pour l'autre: mais indifférence qui rend la vie supportable. Une amitié avec un Allemand n'est plus permise, et la famille de Germain n'approuve pas cette amitié. En particulier, la soeur aînée de Germain, Madame de Seigy-Chavannes, défavorable à ce lien, a des pensées nettes et définitives à cet égard comme à l'égard de tout; elle possède la décision de pensée qui manque à son frère.

Romain Rolland se montre ici un peu cynique, à l'égard des dispositions des femmes en France, du moins sur la question politique:

«Mme de Seigy-Chavannes n'était pas féministe, pas plus que ne le sont la plupart des Françaises, parce qu'elles ont le pouvoir en fait: elles n'ont pas besoin du droit, le droit leur semble une béquille pour infirmes.» (371)

Mme de Seigy-Chavannes, pourtant, par amour pour son frère, choisit d'ignorer son amitié avec Franz.

L'action s'engage

Annette se consacre à la cause des deux amis séparés. Franz est prisonnier en France depuis deux ans, mais Germain ne sait pas où exactement, et il n'a pas reçu de mot de lui pendant ce temps; ce n'est pas de sa famille qu'il peut attendre de l'aide pour retrouver l'ami perdu, ni pour lui transmettre aucune correspondance. C'est

371 Ibid., p. 563.

Annette qui se met à le chercher et reconnaît sa vocation, en cette guerre «dans le don absolu de soi à la cause des affections sacrées, de l'amour le plus désintéressé: une amitié entre deux jeunes gens étrangers.» (372) Elle retrouve ainsi le jeune peintre, dans un camp près d'Angers, et commence à agir, on le sait, comme intermédiaire entre les deux amis.

Le besoin de dépenser son amour, Annette le retrouve dans les lettres écrites par Germain à Franz: «Et si Annette souriait en le lisant, c'était de retrouver en cet homme ses propres obsessions, cette maternité du coeur qui ne sait se borner dans son besoin inquiet de protéger.» (373)

Quand une interruption survient dans la correspondance qu'Annette transmet à Germain, pour les raisons d'une épidémie et peut-être de représailles, le malade s'enfièvre et sa condition se détériore. Germain s'avoue mourant, et Annette lui propose d'aller dans un sanatorium en Suisse. Comme auparavant chez Romain Rolland, c'est l'air, le souffle des montagnes qui doit amener la vie et la vigueur. «Là-bas, dans le souffle des montagnes et l'oubli qui fleurit sur les cimes, vous vous rétablirez, sans doute», lui conseille-t-elle.

Quand Annette fait mention d'une possibilité pour lui de se retrouver, en Suisse, plus près de Franz, Germain s'agrippe à cette perspective et ne veut point lâcher prise. Les deux volontés fortes se rencontrent, dans le symbole du souffle, qui est force de vie:

372 Ibid., p. 566.

373 Ibid., p. 569.

«Elle voulut se dégager; mais il ne lâchait pas prise. Ils étaient souffle contre souffle.» (374)

Elle ébauche un plan, encore tout vague, où Franz s'évaderait de son camp, pour rejoindre Germain en Suisse. Il lui faudra d'abord voir Franz, et pour cela elle fait visite à Marcel Franck, maintenant haut fonctionnaire aux Beaux-Arts, à Paris. S'agissant d'un peintre, Marcel le connaît de réputation et par ses oeuvres, et il obtient pour elle l'autorisation nécessaire pour rendre visite à Franz dans son camp. C'est ce que fait Annette pendant ses vacances de Pâques en 1917.

Romain Rolland représente Annette, à ce moment de son voyage en train, jusqu'au camp près d'Angers, comme obéissant à la volonté de Germain. Il voit dans cette disposition un trait de caractère féminin: «A force de partager les pensées de Germain», écrit-il, «elle avait épousé son affection; elle venait chargée de lui; ses yeux n'étaient plus libres: c'était lui qui voyait.» (375) «Tendre plasticité de l'esprit féminin», ainsi l'auteur résume-t-il cette aptitude d'Annette à se dévouer entièrement à la cause d'un autre, au point de sentir ses émotions et de voir le monde à travers les yeux de ce dernier: «Tendre plasticité de l'esprit féminin, que la femme connaît, qu'elle combat et qu'elle cultive: elle en sait les dangers, elle en sent les douceurs; dès que se relâche le contrôle de la volonté, elle s'y alanguit et s'abandonne à la pente...» (376) Annette, en route pour Angers, calme du moins «les battements du

374 Ibid., p. 574.

375 Ibid., p. 577.

376 Loc. cit.

coeur impatient de Germain.»(377)

Dans le camp près d'Angers, Annette trouve Franz qui, comme les autres prisonniers, est très peu surveillé. Il travaille, chez le commandant du camp, à repeindre, pour la femme de celui-ci, des figures légères sur le plafond du salon. Cette femme traite Franz en domestique, et il sent l'absence de trait d'union entre ce monde sans culture et lui. Franz est tout bouleversé par l'arrivée d'une représentante de Germain, mais Annette se rend vite compte des difficultés qui s'opposent à une évasion, vu l'inaptitude du jeune prisonnier à former un plan et à le suivre. Il est tout prêt à agir, mais ses actions ne peuvent guère être qu'irréfléchies.

Annette, cependant, n'abandonne pas son projet de faire évader Franz et de le conduire jusqu'à Germain; elle est prise par son amitié pour Germain, amitié dictée par sa propre nature, peut-être, mais la dominante. Elle n'est plus maîtresse d'elle: «Elle était captive de la promesse qu'elle avait faite, elle était prise dans cette étrange passion d'amitié qui la battait de son double courant, comme un îlot, à un confluent.» (378) Romain Rolland reprend encore ici l'image de la rivière, qui représente la force du grand Tout, enveloppant l'individu qui en fait partie et est soumis à ses mouvements de fond.

L'élan qui monte en elle, ce dévouement qui s'empare d'elle, est amplifié par les circonstances de guerre. Celle-ci apporte une oppression insupportable à l'amitié qui lie ces deux âmes, si

377 Loc. cit.

378 Ibid., p. 580.

nécessaire à leur survie. Annette, comme Franz et Germain, ne croit pas en Dieu, mais la dévotion à l'amitié atteint en elle un degré quasi-divin. Cette hauteur de dévouement tient aussi, il faut le dire, à sa nature même qui ne se morcelle pas quand elle veut se donner:

«Pour les coeurs entiers, qui sont déjà plus qu'à moitié détachés de la vie, l'amitié, comme la prière, est un des chemins qui mènent au divin.» (379)

Dans le train de retour à Paris (elle a passé à peu près une semaine à Angers), Annette est épouvantée des difficultés et des dangers qui s'opposent à ses projets. Elle s'avoue la folie de les entretenir, mais en même temps se rend compte que cette folie correspond à la foi nécessaire à sa vie. Cette foi accordée au prix de l'amitié des deux étrangers est ce qui nourrit son âme:

«Folie, -- soit! Mais à ce compte, folie est aussi l'âme. Par cette folie je vis, je marche sur l'abîme, comme l'apôtre sur les eaux.» (380)

La foi, la volonté seule, suffit à changer la réalité. Si l'on croit assez fermement, semble dire Romain Rolland, il n'y a rien que l'on ne puisse faire.

Quand elle rentre chez elle, Annette a encore cinq jours de congé, temps suffisant pour se renseigner sur ce que sont devenus les habitants de sa maison. Les deux filles Bernardin sont en deuil de leurs frères et Annette leur offre sa compassion -- mais quand ces jeunes femmes se renferment dans l'isolement de leur deuil, cependant

379 Ibid., p. 580-581.

380 Ibid., p. 582.

que tant d'autres dans la maison sont également accablés par la tragédie de la Guerre, Annette n'insiste pas pour entrer dans leur monde clos. Si elle comprend, -- ce dont les autres ne semblent pas capables, -- que la guerre a causé un deuil universel dans lequel tous sont unis, que c'est contre la guerre qu'ils peuvent avoir des griefs, et non pas l'un contre l'autre, Annette n'en est pas encore au stade de son évolution, où elle voudrait faire partager ses idées aux autres :

«Si les autres avaient besoin d'elle, elle était prête; mais elle n'avait pas besoin des autres. Elle ne cherchait à imposer ni soi, ni ses idées.» (381)

A vrai dire, Annette n'a pas encore acquis, à ce moment, la confiance en soi, en ses idées, lui permettant de les exprimer. Elle sait d'instinct qu'elles seraient rejetées, et violemment, dans cette société altérée par la guerre de haine pour le seul ennemi :

«Indifférente, non, elle ne l'est pas; mais elle sent, d'instinct, qu'il en est des pensées comme des pousses des plantes. Qu'elles mûrissent lentement! Si elles devancent l'heure, elles seront brûlées au premier retour du froid. Autour d'elle, dans ces âmes, c'est encore l'hiver. Il n'est pas temps pour elles de sortir de leur léthargie. Leur léthargie endort leurs souffrances et leurs doutes. Un réveil trop précoce les anéantirait.» (382)

Annette semble au jeune Marc, qui épie, avec la curiosité de l'adolescent, tous ceux qui l'entourent, la seule qui n'ait pas besoin de s'attaquer aux autres, de critiquer leur manière de penser, pour vivre. C'est parce qu'elle a son action, à elle, qui lui permet de croire à la vie et requiert toute son attention, qu'il lui est

381 Ibid., p. 585-586.

382 Ibid., p. 588.

inutile de s'en prendre à la pensée des autres.

Mais Romain Rolland interprète cette modestie de satisfaction, chez Annette, de son rôle, comme l'expression de sa nature féminine. Il semble suggérer, que les femmes sont limitées dans leur pouvoir d'abstraction, qu'elles n'ont pas besoin ou ne sont pas capables de se soucier du général, mais se contentent de la considération du particulier, de leur intérêt personnel:

«Annette est femme. Son coeur est plein d'une pensée passionnée. Elle ne songe point à l'étendre à l'univers. Le champ de sa vision est entièrement occupé par une action précise, ardue et limitée. Il ne lui importe pas de résoudre l'énigme tragique qui se débat dans le monde.» (383)

L'auteur se hâte, cependant, d'excuser ce manque d'intérêt pour le général, la guerre et les problèmes fondamentaux, chez Annette, par contraste avec son engagement total dans l'aventure des deux amis, en ajoutant: «Si chacun faisait de même, dans son domaine restreint, ce serait la plus grande Révolution de l'humanité» (384)

Une amitié à quatre

C'est par Marc qu'Annette connaît le nom du vieux Pitan, ce guide de l'adolescent enfiévré dans le monde ouvrier socialiste, un monde dont les randonnées nocturnes de Marc à travers Paris lui ont apporté la révélation. Pitan maintient la communication entre les opposants français à la guerre résidant en Suisse et leurs camarades de France, en faisant passer des lettres et des journaux

383 Ibid., p. 589.

384 Loc. cit.

par des voies détournées qui évitent la censure. Romain Rolland doit lui-même avoir connu une semblable personne pendant les années de guerre où il voulait faire entendre sa voix de dissident en France, et qu'il habitait en Suisse.

Le vieux Pitan connaît aussi, à ce qu'on dit, les filières servant à faire passer la frontière. Un hasard favorable a mis ce bon vieillard sur la route d'Annette, par l'intermédiaire de son fils.

Pendant les mois suivant les vacances de Pâques, Annette tente de ranimer en Germain la résolution de partir pour la Suisse et la volonté de vivre, quoique le plan d'évasion reste vague. Elle obtient de Marcel Franck, néanmoins, que l'on fasse sortir Franz du camp pour raisons de santé, en lui permettant de loger en ville.

Annette a formé un plan selon lequel Franz la rejoindrait dans un train pour la Suisse; elle l'accompagnerait jusqu'à la frontière. Mais qui le guiderait jusqu'au train, et qui lui fera passer la frontière? C'est le hasard, auquel croit Romain Rolland comme à un agent de la destinée de chacun, qui met encore Pitan au service d'Annette. Quand, pendant les vacances d'été, un plat en porcelaine de Chine est brisé, Sylvie lui donne l'adresse d'un rammodeur de faïence, qui se trouve être Pitan, dont Annette reconnaît le nom.

Cette fin d'été 1917, est peut-être le pire moment pour la mise en oeuvre d'une tentative d'évasion. Un régime de contrainte et d'oppression s'est établi en France, après un printemps qui a vu

des émeutes et des manifestations contre la guerre. La fondation de L'Union Sacrée contre la Trahison a introduit une atmosphère de méfiance, chacun épiant son voisin. Mais les circonstances les plus défavorables ne sont faites que pour durcir la détermination d'une Annette Rivière.

Le vieux Pitan, qui a le don de lire vite dans les âmes des femmes, selon Romain Rolland, ne tarde pas à lui accorder sa confiance, en particulier quand elle prononce le nom de son fils. Et en parlant de Marc, ils deviennent aussitôt amis. Annette et Pitan ont tous deux le caractère franc, quoiqu'ils aient dû commencer par tenir leur langue, l'un devant l'autre, à cause des dangers introduits par cette société en guerre. C'est Pitan qui aborde la question du motif réel de la visite d'Annette chez lui -- «Parlez, madame Rivière! Nous ne sont point faits, l'un et l'autre, pour cacher notre pensée.» (385)

Quand Annette lui expose son dessein, et qu'il a compris que c'est pour l'amitié de deux jeunes hommes qu'elle est prête à sacrifier sa vie et son honneur, Pitan est immédiatement conquis par le caractère idéaliste de ce geste. Lui aussi est un idéaliste --

«Pitan ne discute pas. Il a compris. La folie même du généreux dessein est faite pour le persuader. Mais ses yeux couvrent Annette, avec vénération.» (386)

C'est au même idéal d'amitié humaine, à travers les frontières, qu'il se consacre.

Pitan le socialiste est soucieux de la solidarité reliant les hommes, et la connaît déjà d'expérience; c'est une raison suffisante

385 Ibid., p. 594.

386 Ibid., p. 595.

pour lui faire partager l'amitié de deux hommes, l'amitié de trois êtres humains:

« -- Je connais l'amitié, dit Pitan. Ils sont amis, tous deux. Vous êtes amis, tous trois. Nous sommes amis, tous quatre. L'amitié est un aimant. Il faudrait être plus dur que le fer pour y résister. » (387)

Comme Annette, Pitan est une personne de coeur, qui est sensible aux liens unissant les êtres humains. Il vise à étendre ces liens à l'ordre politique, mais se place d'abord au niveau personnel intéressant l'homme et son prochain. Il ne prétend pas contrôler les forces inhumaines qui régissent la vie des hommes et se combattent l'une l'autre, dans un monde rendu fou par la guerre. Pour lui le juste niveau de l'action est celui des simples hommes, entre lesquels il est normal de se lier d'amitié, en raison de ce qu'ils ont en commun. «Nous sommes tout uniment des hommes ordinaires» (388), déclare-t-il à Annette.

C'est Pitan qui servira de guide pour mettre Franz dans le train et s'occuper du passage de la frontière. Il fait ses préparatifs pendant l'été, et au moment où Annette rentre en province après les vacances d'été, il part pour la frontière suisse pour préparer le difficile passage. Il advient en même temps qu'Annette est suspendue de son poste pour avoir contribué à honorer les tombeaux des prisonniers allemands enterrés dans le cimetière de la ville. C'est le Jour des Morts, en effet, qu'elle a rencontré au cimetière une vieille femme de sa connaissance et l'a accompagnée

387 Ibid., p. 596

388 Loc. cit.

au tombeau d'un soldat allemand; quand des témoins ont commencé à injurier la vieille pour cette visite, Annette l'a protégée, en disant qu'il convient d'honorer tous les morts.

Le jour qu'elle est congédiée est presque celui fixé pour son rendez-vous avec Franz, dans le train. La veille de ce jour, le neuf novembre, Annette part pour Paris, où elle doit acheter deux billets pour la Suisse. Encore avec l'aide de Marcel Franck, elle a obtenu deux passeports, dont l'un au nom de son fils. Annette n'avertit personne de son arrivée à Paris; elle y restera juste les quelques heures nécessaires à retirer les passeports aux Affaires Etrangères et à acheter les billets. Mais en sortant de l'hôtel où elle est descendue pour la journée, elle a le malheur de rencontrer Marc!

Une scène embarrassante intervient; elle doit se contraindre à une froideur singulière avec son fils, quand il veut savoir ce qu'elle fait, et pourquoi elle ne l'avait pas averti de son arrivée. Elle désirerait ardemment lui communiquer son dessein, mais elle sait qu'elle ne le peut point; elle n'est pas sûre de la réaction de son fils; s'il parlait des activités d'Annette, il compromettrait son propre avenir. Elle choisit plutôt d'entretenir, par son silence, les soupçons de Marc sur ses menées clandestines.

La culpabilité qu'Annette ressent vis-à-vis de son fils se traduit pourtant par un rêve inquiétant qu'elle fait dans le train. Dans ce rêve Marc la surprend avec Franz, prêts à partir ensemble de province, et il veut livrer le prisonnier aux autorités. Il affronte même sa mère, dans ce cauchemar, en lui disant: « -- Allons

donc!... On l'aura, ton amant!...» (389)

L'inclination de Romain Rolland à voir dans le rêve une expression du subconscient, de ses désirs et de ses craintes, est ici perceptible. L'accusation portée par Marc dans le rêve répond peut-être au soupçon chez Annette de ses sentiments pour Franz -- sentiments qu'elle ne s'avouera qu'après être revenue à Paris de Suisse, pour repartir bientôt le retrouver. Le cauchemar s'achève sur une scène où Annette, couteau de cuisine en main, est prête à frapper Marc.

Franz est mis dans le train au point convenu, et, à la station près de la frontière, les deux voyageurs descendent ensemble et entrent dans une auberge qui chevauche la frontière. Là, un paysan envoyé par Pitan s'assied à table avec eux, et plus tard part avec Franz par la porte qui s'ouvre sur la Suisse.

V. Timon le requin

Deux volontés fortes

Quand Annette a quarante-cinq ans, en 1921, au retour d'une aventure en Roumanie qui a mis quelque temps sa santé à l'épreuve, et qu'elle est encore une fois à la recherche de travail dans le monde de l'après-guerre, elle s'associe à un grand propriétaire de journal à Paris, Timon Gueldry, qui saura tirer parti de son énergie

débordante pendant deux ans.

Ayant rencontré un jour une ancienne amie de pension, qui se faisait jadis le censeur de sa libre conduite, Annette se rend compte que cette femme est prise, comme tant d'autres de sa classe sociale, depuis la guerre, dans le cercle infernal de la recherche quotidienne d'argent. Elle vient de s'échapper des contraintes d'un poste de dactylo où la manière impérieuse et le vocabulaire brutal de son patron, Timon, l'effraient et l'écoeurent. Annette, pourtant, n'a pas peur de ce que la vie peut offrir, et va enlever la place tout chaude.

Par hasard le maître est en voyage au moment où elle est embauchée, mais à son retour, un éclat violent ne tarde pas entre les deux volontés fortes d'Annette et de Timon. Annette a eu l'audace de corriger, à la machine à écrire, des fautes d'orthographe et aussi de grammaire chez le maître, en dépit de l'avertissement du vieux rédacteur qui l'a embauchée, et qui connaissait bien les fureurs de Timon; elle a crûment précisé pour lui ce qu'il y avait lieu d'éliminer du texte de Timon: « -- Eh bien, l'ordure. Il y en a là dedans! » (390)

Le désir d'Annette d'améliorer ce qu'on lui donne à taper ne traduit pas sa pudeur ou un sentiment de supériorité inspiré par son éducation; elle est toujours poussée à se livrer consciencieusement à son travail, -- en l'occurrence à aider le patron autant qu'elle le peut:

«Dommage qu'on n'osât pas -- non l'émonder! C'était à prendre ou à laisser -- mais lui épargner les trappes où il allait se jeter gratuitement -- des fautes énormes de langue, d'histoire, de science, etc.» (391)

390 Ibid., p. 861.

391 Ibid., p. 861-862.

Quant à elle, elle ose, en fin de compte, et la scène qui s'ensuit quand Timon se rend compte de ses corrections a pour résultat sa promotion au poste de dactylo et secrétaire particulière dans le bureau du maître. Timon admire le courage qu'elle lui montre et, secrètement, son empressement à lui venir en aide.

Pour Annette, le travail rude dans laquelle elle s'engage lui est un tonique, propre à lui rendre sa vitalité, depuis une année amoindrie par la grippe, puis par le chômage intermittent; elle a, chaque jour, à suivre le rythme rapide de la dictée faite parmi les maintes visites se succédant dans le bureau de Timon, à saisir et débrouiller ses pensées -- «Ce n'était pas une vie de tout repos.» (392) Mais cette activité «de l'esprit en éveil lui était une gymnastique, qui dérouillait les rouages et combattait l'encrassement du cerveau par l'âge.» (393)

Mais si son attachement à ce travail est bénéfique à Annette, en dehors du salaire qu'il lui vaut, Timon, de son côté, ressent un respect pour elle et un besoin de sa présence. Elle n'est pas du tout de ces dactylos «perpétuellement à l'affût du maître, une de ces guetteuses de l'aventure.» (394) Tout au contraire, s'il faisait des gaffes envers elle, elle était prête, il le savait, à se lever de sa table et à quitter le bureau pour jamais.

Il sait de plus qu'il peut se fier à elle: elle ne lui mentirait pas. Il peut lui raconter les aventures de son existence -- il

392 Ibid., p. 865.

393 Ibid., p. 866.

394 Loc. cit.

a besoin d'étaler devant quelqu'un son âme, comme tout homme, même cyniquement -- sans craindre qu'elle fasse la dégoutée; lui aussi a besoin de libérer du poids de son passé sa tête: «La grosse tête, qui aurait quelquefois tant besoin de s'appuyer!...» (395)

D'aventures, la grosse tête de Timon doit être bourrée, car il a mené une vie rude et tumultueuse dès ses premiers jours. Fils d'une fille d'auberge et grandissant sans père, au dernier rang de l'échelle de la société, il a commencé comme valet d'hôtel. Par chantage, grâce aux papiers compromettants d'un voyageur, il s'est fait engager par celui-ci, comme complice dans son métier de rabatteur de commandes pour une firme de munitions.

L'adolescent Timon apprend à connaître ainsi les voies de l'affairisme politique, ici fondé sur les profits du commerce des munitions et engins de guerre --

«Il eut tôt fait de comprendre que la politique était l'arbre au pied duquel les truffes poussaient. Il cultiva l'arbre; il arriva, par ses voyages, ses coups de sonde, ses réflexions, et la connaissance d'aventuriers bien informés (donnant donnant), à repérer grosso modo, puis de plus près, la structure de l'arbre, ses branches maîtresses et ses racines, les dents pourries que la sagesse est d'entretenir, en se gardant bien de les arracher, toutes ces tumeurs qui sont truffes pour ceux qui savent en faire leur cuisine.» (396)

L'auteur révèle ici sa méfiance de la politique, tenue pour une activité qui engendre la corruption et ne peut qu'entraîner le joueur dans un désordre où il s'abandonne aux haines et aux actes de violence les plus bas. C'est pourquoi il s'est tenu toujours à l'écart de la politique jusqu'aux années trente. La politique est trop apte à dégénérer en une lutte, une mêlée, de rancunes et d'antagonismes

395 Ibid., p. 867.

396 Ibid., p. 870.

personnels, où les questions ou les principes dont on débat sont vite oubliés, et où les combattants restent pour toujours atteints par les attaques dirigées contre leur personne. Comme l'écrivit Rolland à propos de l'affaire Dreyfus, dont il a essayé (mais sans succès) de rester à l'écart: «Toutes les issues sont également funestes. Le parti qui sera vaincu gardera toujours de la défaite la blessure ouverte et la haine.» (397)

Le jeune Timon apprend vite comment jouer des intérêts nationaux pour le profit de son maître, de ses divers maîtres, car il est assez éveillé pour en servir deux ou trois en même temps. Il réussit un jour à liquider, dans les Balkans, son patron, et plus tard s'attache, ou plutôt se vend, à un agent de l'«Intelligence Service» britannique -- son nouveau maître. C'est ce dernier qui lui achète son premier journal, à Paris, car on se rend vite compte de son aptitude à le servir par sa loquacité.

Romain Rolland ne voile pas du tout sa méfiance à l'égard des intentions et des pratiques des services gouvernementaux anglais, chez lesquels il discerne le dessein d'étendre leur contrôle sur le monde entier. Timon, lui, vaut bien pour ses maîtres le prix qu'on le paie! --

«Bien encadré et instruit, il révéla une maîtrise, faite d'audace et de roublardise, dans les intrigues dont ses maîtres tenaces et ingénieux dévidaient l'écheveau embrouillé et embobinaient les longs fils autour des membres des nations.» (398)

397

Romain Rolland; Mémoires et Fragments du Journal (Paris, Albin Michel, 1956), p. 289. Cité dans A. Blum: «Romain Rolland: un témoin engagé», Cadmos, (Genève), printemps 1978., p.75.

398

R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 872.

Un apprentissage

Mais si Timon n'hésite pas à exploiter le peuple par les moyens que ses maîtres lui ont fournis, il n'est jamais dupe, lui-même, des prétentions qu'étale son journal, ni des prétextes religieux ou moraux dont se voilent quelques-uns des membres de son milieu. En ceci, il possède un trait en commun avec Annette Rivière, qui ne s'est jamais permis l'hypocrisie. Ce trait de caractère, Timon le doit, selon l'auteur, à son origine française, bien que la patrie ne signifie pour lui pas grand-chose; issu d'une race «truffée de la rude et fauve raillerie gauloise, dont l'odeur indélébile reste aux doigts, il se revanchait par la vigoureuse ironie avec laquelle il se jugeait, lui et les autres de sa bande, /.../.» (399)

Ce qui rassure un peu Annette dans son travail pour ce gros capitaliste, c'est qu'il n'a nulle estime pour ce genre d'exploitation, qu'il hait en fait ceux de son espèce, ses patrons compris. Il sait les percer à fond, eux et leurs opérations, (ce qui n'est pas sans les inquiéter), et reste à l'écart de ces écumeurs, dans son for intérieur. Il récuse, en lui-même, ce mensonge vil, et reste paradoxalement préservé, en son «moi» intime, de ces compromissions:

«Car, si livré qu'il soit dans ses actes au plus honteux intérêt, dans sa caverne il garde encore le désintéressement. Et ce désintéressement secret, lointain, essentiel, qui finit parfois par se fondre avec le total désintéret de tout, était l'invisible pierre de touche à laquelle l'un et l'autre s'étaient, sans autres explications, du premier coup, éprouvés et acceptés.» (400)

399 Ibid., p. 873-874.

400 Ibid., p. 874-875.

Mais Timon n'est pas dégagé des affaires qu'il dirige de sa forte main, au contact de la vie et des passions y régnant.

Annette fait son apprentissage politique chez Timon, qui se fie à sa connaissance intime de ce monde de derrière les coulisses. Romain Rolland se montre ici désabusé, presque cynique à l'égard des systèmes de gouvernement en place dans les démocraties d'après la Grande Guerre, de leurs valeurs, de leur efficacité:

«Assurément, les souverains, les Parlements et leurs ministres, tout ce qu'on nomme les pouvoirs dirigeants, font figure de marionnettes avec des disques enregistrés pour occuper la galerie; toute leur sagesse mise ensemble ne fournirait pas dix chevaux-vapeur pour faire marcher la machine énorme des Etats. Mais d'autres s'en chargent, derrière le rideau, qui la mettent en branle, et eux avec, ces battants de cloches.» (401)

Annette apprend de Timon qui sont exactement les maîtres d'alors, les fondateurs du nouvel ordre international depuis la Guerre; «ils répudiaient le nationalisme suranné, ils jetaient par-dessus bord son bagage écrasant et imbécile de vanités, de rancunes, de haines et d'orgueils héréditaires, transmis de père en fils depuis des siècles.» (402) Romain Rolland semble trahir une certaine admiration pour le sens pratique de ces exploiters capitalistes, tout en détestant le manque de fond moral de leurs activités. C'est qu'ils ont su adopter un point de vue élargi, qui dépasse les barrières nationales, ce que les Etats rancuniers d'Europe n'ont su faire avant le grand conflit de 1914-18.

La base de la nouvelle Internationale est l'Argent: seuls

401 Ibid., p. 875-876.

402 Ibid., p. 876-877.

comptent les profits que l'on s'efforce de tirer de tous côtés. Le mépris qu'affiche ici Romain Rolland pour le vieux nationalisme dépassé, qu'il a combattu pendant toute la durée de la Guerre, est lié au fait que les nouveaux maîtres du jeu ne lui ont même pas fait l'honneur de le remplacer ouvertement. Les chefs supposés de L'Etat, les politiciens, sont laissés en place; ils ne sont même pas conscients de la futilité de leurs principes devenus superflus. Timon parle avec mépris de ces vieux politiciens et du «cercle étroit de passions, de préjugés et d'idées mortes où ils tournent aveuglément.» (403)

Le pouvoir en place des industriels ne se soucie guère de la vieille rubrique éthique du nationalisme, cependant toujours invoquée: l'Internationale de l'argent «faisait des affaires, indistinctement, avec l'ami, avec l'ennemi. Elle spéculait sur la guerre et sur la mort de l'une ou de l'autre nation -- de la tienne -- de la mienne ...» (404)

Timon, de son côté, étale un mépris sans bornes pour ces meneurs du jeu capitaliste, qui ne savent pas ce qu'ils veulent faire de leur pouvoir; leur jeu est incohérent: «Ils n'avaient rien en tête -- hors commander -- c'est-à-dire, dans le langage de ces sacs, amasser.» (405) En même temps, sa perspicacité lui permet d'apprécier la cohérence du but et l'énergie des hommes qui se préparent, jour après jour, à établir un nouvel ordre et à mettre fin au fléau de ces parasites. Timon est capable, cela se voit, d'échapper à l'orientation donnée à

403 Ibid., p. 876.

404 Ibid., p. 877.

405 Ibid., p. 878.

sa destinée par ses origines et par ses premières expériences, et de pressentir la possibilité d'un ordre nouveau, délivré des prédateurs capitalistes:

«Bien que ses intérêts fussent de leur côté, et que tout, dans son destin, fût de lui un ennemi de la Révolution Proletarienne, au secret du coeur, il n'était pas sans voir, avec une satisfaction cruelle, ces masses serrées, profondes, organisées de l'U.R.S.S., qui se rassemblaient, avant de monter à l'assaut; et il leur criait, du fond des bois: -- 'Vas-y! Au ventre!'" (406)

Romain Rolland veut donc mettre au crédit de Timon sa capacité de s'élever, par raison lucide, au-dessus des contraintes puissantes s'exerçant sur lui. Bien que Timon n'ait pu jusqu'ici conformer son action à ces lumières provisoires de la raison brillant dans l'obscurité, il a du moins le mérite d'avoir, un moment, élevé sa tête au-dessus des brumes régnantes. Anatol Lounatcharski, dans son introduction à l'édition russe de Jean-Christophe en 1923, est beaucoup moins net quant à la responsabilité revenant à l'individu, au mérite ou à l'indignité s'attachant à l'action d'un homme confronté à la lutte menée pour une société socialiste. «Même s'il s'agit d'un prolétaire qui s'est fourvoyé et retrouvé dans le camp ennemi», écrit-il, «ou d'un capitaliste /.../ qui a trouvé la juste voie et s'est rallié aux révolutionnaires, il existe des raisons objectives qui, sociologiquement parlant, doivent écarter le 'crime' ou le 'mérite'.» (407)

Il faut agir selon la voie juste et nécessaire au progrès, dit ce communiste ardent, mais agir sans s'attribuer le mérite de son choix.

406 Loc. cit.

407 A. Lounatcharski: Silhouettes, trad. du russe par A. Garcia et M. Heilbronn (Paris, Les Editeurs français réunis, 1980), p. 281.

Romain Rolland nous semble, dans son jugement, plus sensible à la responsabilité et au rôle de la personne individuelle, à ses possibilités d'échec imputables à un défaut de solidarité humaine, sans que soit sous-estimée la valeur d'une authentique compassion pour autrui, comme celle de Timon pour les gens dont il est le chef.

Sans doute l'attitude de Romain Rolland se rapproche-t-elle cependant de celle de Lounatcharski lorsqu'il décrit, par les paroles de Timon, la situation des grands chefs d'entreprise dans le jeu qu'ils pensent conduire; s'ils sont en selle, la main sur la bride, c'est plutôt la monture qui décide du chemin à suivre --

«La puissance des proconsuls ou la roublardise des aventuriers n'excluait pas leur médiocrité. Ils dirigeaient beaucoup moins les forces énormes, entrechoquées ou associées, qu'ils n'étaient dirigés par elles et par leur mécanique mise en branle.» (408)

En même temps se révèle dans ces lignes une sensibilité aux responsables engagés dans le jeu des forces économiques gigantesques qui se heurtent l'une l'autre. Romain Rolland prend en compte l'élément humain dans l'interaction de ces forces économiques, même en son mépris pour ces individus et en sa faible estime de leur prise réelle sur les leviers de commande du système.

Orientation

Bien que l'inclination de Timon à haïr les meneurs de jeu du système où il est lui-même partie, à sympathiser avec les désirs ardents des peuples exploités puisse favoriser son acceptation de suggestions d'Annette pour une nouvelle direction politique de ses énergies,

⁴⁰⁸R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 878.

l'évolution de celle-ci n'est pas encore assez avancée dans le domaine d'une philosophie politique et économique pour qu'elle puisse offrir de telles suggestions; elle n'a pas encore écarté son individualisme, hérité de ses aînés, pour embrasser une action commune, quoiqu'elle étende son amour beaucoup plus loin qu'à sa famille, ou même à la famille qui se nomme Patrie --

«Elle ne sougeait pas à lui opposer, pour le moment, d'autres conceptions sociales; à supposer que Timon le lui permît, elle n'en avait pas alors d'assez fermes, d'assez sûres, en ces sujets d'Economie universelle, où son individualisme à larges ailes, mais à ciel restreint, n'avait guère eu l'occasion de s'aventurer.»
(409)

Annette est cependant captivée, à travers les explications de Timon, par le spectacle du monde en mouvement: «Avec mes yeux, ce sont mes jambes, c'est tout mon moi, et le monde entier, qui sont entraînés. Je sens battre contre mes joues le vent de la terre qui tourne. /.../ Mais quelle course! Il fait bon vivre, à la proue...»
(410) C'est le souffle qui apporte force à la vie en marche. Ces paroles rappellent aussi l'image de R. Rolland sur le mât du vaisseau Europe, veillant sur son chemin. Pour Annette, la direction à suivre n'est pas encore claire.

Elle peut cependant identifier les forces qui sont en voie de changer le monde, les sentir en Timon aussi, même si leur direction ne conduit pas ce monde vers le bien: «Et sans chercher à leur résister, mais en cherchant, d'instinct, à s'identifier avec elles, elle s'efforçait d'épouser cette énergie qui était là, contre ses flancs; /.../.»
(411)

409 Ibid., p. 879.

410 Loc. cit.

411 Loc. cit.

Annette est donc attirée par cette puissance proche qui se trouve en Timon, pour le bien ou pour le mal. L'auteur fournit encore une indication d'un attachement nietzschéen à la force elle-même. Pour Annette, cette attirance pour la force de la vie prend la forme d'un désir d'aider cette force à se réaliser en Timon. Elle croit qu'il ne joue pas son jeu de plein coeur: «Qu'il soit donc Timon, tout entier!» (412). Elle veut l'aider à être plus lui-même:

« /.../ elle ne pouvait supporter de voir gâcher une puissance de nature, qui avait su empoigner la victoire et qui la laissait retomber.» (413)

Timon est suspendu sur le néant. Il refuse obstinément de donner un but, en sa vie, à ses énergies débordantes, d'admettre même aucun but dans la vie en général, -- attitude qui répugne à Annette. Mais à partir d'un incident qui intervient en une soirée de détente et d'amusement -- une soirée organisée par Timon dans un château à la campagne, -- la nature des rapports entre le maître et son auxiliaire va changer.

Timon a l'intention maligne de s'en prendre au caractère d'Annette en l'invitant à cette réunion de magnats des affaires et de jeunes filles, mais elle finit par prendre la défense d'une très jeune Italienne, mortifiée et apeurée par les jeux de ces hommes. Timon, honteux de son rôle, demande pardon à Annette, et avoue: «J'ai besoin

412 Loc. cit.

413 Ibid. p. 880

de toi, tu m'es beaucoup plus qu'un secrétaire, tu m'es un frein.» (414)

Annette prend à coeur les intérêts de Timon, et elle est maintenant plus à même d'aiguiller cette force vers un projet social. Par son apprentissage politique, au coeur des intrigues menées par les barons de l'industrie, elle peut voir qui s'occupe de la défense des exploités: l'U.R.S.S.

Timon résiste d'abord à ses appels, en lui opposant qu'il n'est pas libre d'agir, qu'il est lié à ses partenaires, et même à ses rivaux, mais Annette réussit lentement à influencer sur lui. Elle veut le convaincre de sa liberté d'agir contre le système régnant. Elle sait bien que nous sommes tous dirigés, en particulier les forts, par notre âme qui nous tient, mais aussi que nous sommes libres, à quelque degré, d'agir selon ses exigences morales. Sans doute ne sommes-nous pas libres absolument, sans rapport avec le reste du cosmos: « -- C'est vrai. Qui l'est? Nous sommes tous des pièces sur l'échiquier. Et qui nous joue?» (415) Voilà du moins la liberté selon Romain Rolland, liberté qui nous rend dépendants de nous-mêmes, du «moi» qui est plus grand que l'individu!

Par son influence sur Timon, Annette obtient de lui un large appui à des oeuvres d'intérêt public, de nature professionnelle et éducative, mais plus pertinemment, elle lui rend le service d'ordonner son action «dans le sens d'une tranformation sociale internationale organisée autour de ce noyau du cyclone: l'U.R.S.S.» (416)

414 Ibid., p. 903.

415 Ibid., p. 906-907.

416 Ibid., p. 907.

A mesure que cette activité est orientée d'une façon de plus en plus définie et raisonnée, Timon devient dangereux. Ses partenaires commencent à s'inquiéter et Annette reçoit des offres en vue de contrôler les plans de son patron et d'encourager les désordres de sa personnalité, notamment ses colères foudroyantes, pour altérer ses pouvoirs de concentration. Et après ses réponses glaciales à ces avances, Annette se voit l'objet de tentatives d'élimination du champ de son influence; elle reçoit des cadeaux de fruits empoisonnés.

Timon aussi est menacé de mort et est exposé à des tentatives criminelles sur sa vie. Il s'en prend à ses anciens «amis» -- ses partenaires -- et une lutte féroce s'ensuit. Le trust britannique qui le soutient le laisse tomber et il passe dans le camp du trust américain rival.

Tout ce temps, étroitement liée de jour en jour aux activités et aux soucis de son patron, Annette n'accepte aucun cadeau de lui comme témoignage de son service. Elle se méfie des réactions de Marc, car, la seule fois qu'elle a accepté une jolie robe de Timon, elle a eu la malchance, en la portant, de rencontrer son fils. Le regard qu'il lui a réservé lui est resté en mémoire; elle ne devait plus la porter.

Mais sans cesser de respecter les réactions de son fils à l'égard de la réputation de ce «requin capitaliste», Annette se rapproche de Timon sous l'effet des émotions, et lui d'elle, à cause des menaces pesant sur leur vie --

«Aucun des deux ne jugeait utile d'inquiéter l'autre. Mais leurs sens étaient éveillés, et le danger mutuel, la charge secrète qu'ils s'attribuaient de préserver le compagnon, les rapprochaient.» (417)

Timon est ébranlé, aussi, par la mort d'une jeune femme, une belle actrice parisienne qui était sa maîtresse; elle s'est tuée sous la pression de ses exigences et de ses fureurs. Annette devient, sous l'effet de telles circonstances, de plus en plus la confidente et le confesseur de son patron.

Avec les obligations qu'elle contracte envers lui, en partageant les secrets profonds de son âme, elle acquiert aussi des droits. Timon n'élève pas d'objections contre ses efforts pour orienter son action dans le sens qu'elle juge juste. Il ne lui manque d'abord que d'y croire en son propre coeur, mais cela aussi lui vient avec la pratique --

«Et peu à peu, il se prenait à son jeu. Il devenait, dans la forteresse capitaliste, l'armée qui passe à l'ennemi, -- le barbare incorporé dans les légions de Rome, qui s'apprête à ouvrir les portes à l'invasion.»
(418)

Quand Paris devient, à cause de ses activités, trop dangereux pour Timon, et qu'il ébauche de nouveaux projets qui l'obligent à déménager à Bruxelles, Annette consent à l'accompagner, au moins pour quelques mois. Son éloignement moral d'avec Marc persiste encore en ce temps, mais une rencontre avec lui, avant son départ, permet certain rapprochement entre eux.

Quelques mois plus tard, à un moment où Annette est en France, Timon, tombé ou poussé, disparaît mystérieusement au cours d'un vol en avion.

418 Ibid., p. 912-913.

CHAPITRE VI -- LA GÉNÉROSITÉ: L'ACTION SOCIALE ET POLITIQUE D'ANNETTE

VI. Le Retour de Julien Davy

Une âme travaillée par l'idéal

C'est vers l'année 1927 qu'Annette, ayant atteint la cinquantaine et ainsi ayant perdu de vue son «fiancé manqué» pendant une vingtaine d'années, refait la connaissance de Julien Davy. Elle est à ce moment malade d'une grippe, comme chaque année depuis sa fuite à travers les marais de Roumanie, en fin d'hiver 1923. Elle est obligée de se reposer pendant une quinzaine de jours, et ses pensées reviennent en arrière vers le jeune scientifique timide, dont le nom, d'ailleurs, s'est fait plusieurs fois remarquer d'elle, depuis ces jours lointains.

Elle a de temps en temps observé la présence de son nom sur des revues ou des livres scientifiques. Toujours, en ces occasions, son coeur se serre et elle prend soin de noter les titres de ces publications; elle est contente de voir qu'il progresse dans sa carrière, qu'il est devenu professeur au Collège de France. Pendant le temps de son emploi chez Timon, elle entend la mention du nom de Julien Davy, de la bouche du patron; Timon le qualifie de «défaitiste» et de pion aux mains des Allemands pendant la guerre, parce qu'il a tenu un rôle de pacifiste et d'Européen, et, ce qui est pis, est passé à celui «d'avocat des hommes-au-couteau-dans-la-bouche» (419), c'est-à-dire des communistes russes.

⁴¹⁹ Ibid., p. 1155.

Timon a beau incriminer le savant, par amitié pour Annette il ne s'attaque pas à lui dans son journal; Annette lui a conté avec un petit sourire l'histoire de leur amour interrompu. Julien reste pour elle le fiancé manqué, et elle se sent, en son amour-propre, un peu soulagée quand le patron lui dit: « -- Hein! ton idiot, il est fort pour manquer le train!... Dis le contraire!» (420) Elle voudrait que Julien pense ainsi de temps à autre. Et elle reste en ce temps, en 1921, après quinze ans d'éloignement, attachée à cet homme au point de se réjouir «que la route de Julien ne se fût pas trop écartée de la sienne» (421), qu'il semble partager les mêmes élans de coeur et courants de pensée qu'elle.

Lorsqu'elle commence à lire les publications de Julien, pendant sa période de repos de 1926, elle se rend compte avec joie d'une évolution dans le caractère de l'écrivain, de «cette intrépidité de l'esprit, qui ne ressemblait guère aux vacillements de l'esprit timide qu'elle avait connu.» (422) Et elle peut reconnaître en cette évolution les fruits de sa lointaine maternité à l'égard de Julien, des traits qu'elle a contribué à encourager par sa manière directe avec lui, par la franche amitié de leur rapport. Maternité différée d'un être complet, et non seulement responsabilité d'un trait de caractère qui se serait développé sous son aile; un nouvel être s'est épanoui en Julien, devenu adulte:

« -- Mon Julien... Le voilà donc! Il est né!... Et de quel ventre?... Dû mien, du mien!» (423)

Elle croit reconnaître en ses écrits aussi, ses mots à elle, avec ses

420 Ibid., p. 1156.

421 Loc. cit.

422 Ibid., p. 1157.

423 Loc. cit.

inflexions; la vérité est celle de Julien, mais l'expression est d'Annette.

Annette est fière, orgueilleuse même, de compter Julien parmi les siens depuis le temps où il a commencé ses publications: «Dire que je l'avais, depuis dix ans, et que je n'en savais rien!...»(424); car même s'il l'a dépassée de beaucoup en sa connaissance des sciences, elle a la fierté d'avoir engendré sa confiance, elle se reconnaît spirituellement en lui, et elle éprouve toute la fierté d'une mère pour son poussin qui grandit:

«Mais son orgueil y trouvait encore son compte. Il est si loin, il est devenu si grand, son petit!...(425)

Julien a eu le courage, à trente-cinq ans passés, de faire son bilan, celui de ses liens avec ses proches, celui de ses croyances, et de se dépouiller de tout ce qui était faux dans sa pensée. C'était d'autant plus difficile pour lui qu'il était timide de nature, «timide et timoré, dominé par une mère autoritaire, engoncé dans l'habit démodé de coutumes, /.../, de famille bien-pensante, conservatrice, cléricale.» (426) Il est à l'abri chez lui, cependant, des acrimonies des discussions, parce que, sa mère l'ayant marié peu avant sa mort à une femme richement dotée, celle-ci ne s'intéresse pas du tout au monde des idées.

Elle n'aurait rien su de la crise de conscience de son mari, sans les conseils de son confesseur, qui l'encourageait à corriger les opinions du premier. S'ensuivaient des échanges d'arguments où Julien laissait entendre à sa femme la sottise de ses vues sur la religion, arguments dans lesquels sa femme s'embrouillait si bien qu'ils auraient bientôt donné lieu à un éclat public, peu reluisant pour la religion. Calmée par son

424 Ibid., p. 1158.

425 Loc. cit.

426 Ibid., p. 1159.

confesseur, l'épouse se contenta désormais de maintenir la paix à son foyer, et de laisser à Dieu la responsabilité du salut ou de la damnation de son mari.

Julien, pendant tout ce temps, se voue à un renouveau intérieur, et la raison prépondérante de ce travail intime est le remords qu'il ressent d'avoir manqué sa vie en rejetant Annette: c'est elle qui opère en lui.

«Il avait divorcé d'avec celle qui aurait dû être la vraie compagne de sa vie. Il avait beau s'être retiré d'elle. Depuis seize ans, sa vie profonde se déroulait en dehors (en dedans) de sa vie apparente, de sa maison, -- dominée par l'absente.» (427)

Il n'a jamais cessé de penser à elle, depuis ces jours de 1905; il est troublé et affecté pour toujours par «son sillon brûlant, laissé au noyau de l'esprit.» (428) Romain Rolland se sert d'une image forte, virile presque, pour décrire l'action d'Annette au dedans de Julien: «A dater de ces jours lointains de 1905, /.../, elle n'avait cessé de le travailler:» (429), et sous l'effet d'un remords, il tente de se modeler selon l'image qu'il se fait de ce qu'Annette aurait attendu de lui.

En cette première époque de ses publications, avant la Grande Guerre, Julien s'est limité à des ouvrages de caractère professionnel, mais qui font déjà preuve de l'originalité de ses vues. Il réserve le plus profond en lui pour celle à laquelle il le doit, pour ce témoin imaginaire de tout ce qu'il écrit -- Annette. Mais l'important est que, même dans ces publications scientifiques, il témoigne de la vie renouvelée

427 Ibid., p. 1162.

428 Loc. cit.

429 Loc. cit.

qui court en lui, qui anime toutes ses pensées et ses écrits. Annette représente pour lui le courant de la vie: «L'essentiel est que, dans l'âme, l'eau courante empêche les conduits de vie de s'obstruer. /.../ Le fleuve lave sa vase. Elle passait, la Rivière. Elle l'avait arraché à son immobilité torpide, à la résignation de ce purgatoire de l'esprit, où végètent des milliers d'infusoires humains.» (430)

Non seulement Annette est présente en Julien par le remords qu'il éprouve de l'avoir perdue, et par son désir conséquent de se modeler d'après ce qu'elle désirerait de lui, mais elle a aussi opéré en lui ce changement qu'il veut travailler pour autrui, pour l'humanité qui l'entoure, précisément parce qu'il a fait du mal à Annette. Il comprend qu'elle a fait, pour lui, le frais d'une compréhension plus profonde des hommes et éprouve le «/b/ besoin de réparer, par le bien fait aux autres, le mal fait à elle seule.» (431) Par son remords du dommage qu'il lui a causé, il sent la nécessité de s'ouvrir au monde.

Julien se libère, alors, de tous ses liens avec la religion catholique, avec toute religion en fait, allant à une position extrême, sans appui du dehors, position héroïque, bien au-delà de celle des Réformateurs protestants ou des métaphysiciens nordiques. Il entre dans l'abîme du néant: «Il est seul et nu, et il nage. Il n'est soutenu que par ses membres.» (432)

Il sait aussi que tout le corps social est atteint, que la foi religieuse qu'il a rejetée n'était que «la première croûte» de «l'écorce

430 Ibid., p. 1163.

431 Loc. cit.

432 Ibid., p. 1164.

pourrie de la société.» (433) Mais il ne s'attaque pas alors au système entier des institutions: compte toujours pour lui l'idée, le dieu de la Patrie qu'il ne saurait sacrifier. «Pour les Français d'avant 14, elle était le seul Dieu indiscuté» (434), et pour les libre-penseurs même plus que pour les croyants, parce que, pour ceux-là le patriotisme est la foi sur laquelle repose la stabilité de leur monde:

« -- Mais si vous m'enlevez la Patrie, que me restera-t-il? Pourquoi alors aurai-je vécu?» (435)

Julien est en effet plus sensible que la plupart de ses contemporains aux faiblesses inhérentes à l'idéal patriotique en Europe, mais en même temps au défaut d'assises psychologiques qui résulterait pour l'homme de son écroulement. L'angoisse d'une société, qu'il peut assez pressentir, lui interdit de toucher à ce dernier appui.

Les flèches d'airain

Mais les événements de la Guerre le mettent dans la nécessité de faire un choix enfin, à cet égard, entre le mensonge et la vérité. Il est choisi par un ancien maître, dont il était le favori, pour être membre d'une équipe de propagande: «l'équipe qu'il organisait dans l'Arme nouvelle: l'Esprit, pour la première fois militarisé, réquisitionné dans les usines de fabrication de munitions intellectuelles et des canons.» (436)

Ces universitaires font des transcriptions de textes allemands, mais en leur prêtant ce qu'ils veulent qu'ils disent; «Ils étaient de bonne foi, -- à leur manière. Ces braves gens étaient si pleins de leurs

434 Ibid., p. 1165.

435 Loc. cit.

436 Ibid., 1167.

passions nationales et de la conviction qu'elles s'identifiaient avec la vérité, que lorsque celle-ci faisait mine de les contredire, ils n'hésitaient pas à la faire taire, ou à lui faire dire ce qu'ils voulaient.» (437)

Il ne tarde pas à se produire que Julien convainc de faux l'un de ses collègues qui a confectionné une «traduction». L'autre ne lui pardonnera jamais cette injure, et Julien est maintenant détrompé de l'idée qu'il pouvait trouver la vérité dans le camp des intellectuels libérés de la religion. C'est que, pour lui, la rupture avec la religion s'était faite par amour de la vérité toute nue, -- sans compromis, -- qu'il ne trouvait pas parmi les croyants:

«/.../ Il ricana amèrement:
-- la vérité des honnêtes gens!...» (438)

La rupture avec ses collègues prépare la rupture avec son vieux maître aussi; pour ce dernier la vérité et la patrie sont inséparables: la patrie unit toutes les vérités, les couronnant par une vérité plus haute:

« -- La vérité ne peut jamais se séparer de la patrie. Les deux causes n'en font qu'une.» (439)

La vérité est pour Julien Davy ce qui le rattache à l'éternel et à l'infini, ce qui exprime son appartenance à l'Etre de l'univers. Elle est un autre nom de son âme, qui comprend bien plus qu'une réalité propre à l'individu. En une réponse au vieux lion de l'Université qui rappelle celle d'Annette à Marcel Franck, revendiquant les droits de son âme souveraine, Julien déclare:

437 Loc. cit.

438 Ibid., p. 1168.

439 Ibid., p. 1169.

« -- Je ne puis pas donner ce qui ne m'appartient pas, ce à quoi j'appartiens: -- la vérité. » (440)

Ses collègues du comité de propagande s'acharnent maintenant contre le renégat. Ils lui remettent une déclaration commune à signer, ce qu'il refuse de faire. Sommé d'expliquer pourquoi, il s'exprime devant eux en des termes logiques et précis qui font que ce sont eux qui sont embarrassés. Mais la censure gouvernementale, par l'intermédiaire d'un journaliste qui a accès à l'échange des arguments en publie des éléments, et réussit à indigner le public contre le «traître» universitaire.

Julien, en voyant ce qu'on a rapporté de cette discussion, la dénaturation faite de ses propos, est satisfait qu'Annette ait atteint son but à travers lui, car la pensée de la jeune femme inspire en lui l'esprit qui se libère; il a brisé ses liens avec l'ordre social. Il aurait voulu, en pensant à ce que l'influence d'Annette a opéré en lui, avoir la vraie Annette à ses côtés, mais il n'entreprend pas de la rechercher. Stoïque, il a décidé, une fois pour toutes, qu'il a manqué le bonheur.

Quand Julien publie une brochure où il formule la thèse «des responsabilités de guerre partagées et du devoir des intellectuels de travailler à la prompte réconciliation» (441), son ancien maître lui fait retourner, sans la lire, l'exemplaire qu'il lui a envoyé. De plus, ses cours au Collège de France sont interrompus, bruyamment, par «L'Action Française», organisation de droite qui se donne pour vocation de protéger le moral national. La solidarité universitaire joue en faveur de Julien, mais tout de même, sa carrière académique est ruinée.

440 Ibid., p. 1170.

441 Ibid., p. 1172.

Il ne se lie pas aux partis d'opposition politique, qui lui font des offres d'alliance. Julien est toujours plus à l'aise avec ses livres qu'avec les hommes des meetings et son orgueil d'intellectuel le retient de s'immiscer dans la politique. Il s'enhardit, trouve sa force dans la solitude qu'on lui impose, et médite sur la nature humaine, se frayant un chemin à lui, parallèlement à celui qu'ouvrent les représentants de la psychanalyse. Les résultats de sa réflexion font de lui un «poète-philosophe». (442)

La philosophie de l'action chez Romain Rolland met en valeur le pouvoir agissant de la foi. Julien croit qu'il ne croit pas, tout comme Annette Rivière, «Mais il crée ... Et qu'est-ce que donc que créer, sinon croire?... Peut-être pas du front, mais des reins.» (443) Créer, c'est croire; c'est-à-dire que pour créer, il faut avoir tout d'abord foi en soi, en l'existence. La création est preuve de foi.

L'expression «croire des reins» peut sembler répondre à un matérialisme héroïque chez Romain Rolland. Il n'y a pas d'autre preuve de l'existence d'une intention dans l'univers que le fait de notre action. Seule l'action est l'important. Pour juger objectivement un homme, selon Lénine, la seule chose importante, est de voir ce qu'il fait; s'il se comporte comme un ami, c'est un ami; s'il se comporte comme un ennemi, c'est un ennemi.

Dans le cas de Julien Davy, le critère permettant de juger de l'existence d'une foi religieuse en lui se trouve dans son action. Son intellect, qui s'exprime par l'écrit, suit l'impulsion de l'âme, d'où provient cette

442 Ibid., p. 1173.

443 Ibid., p. 1174.

création. Comme le dit Romain Rolland: «La voix de l'être
crie: 'Engendre!...' Il faudra bien que le front suive.» (444)

R. Rolland souligne aussi que Julien possède une maîtrise d'esprit
d'esprit capable de gouverner cette foi venant du plus profond de lui:
«Un intellect de sa trempe peut lancer sa barque sur les courants:
il n'abandonne point la barre.» (445) Cette image d'un contrôle
viril des forces de l'âme, de notre destin même, en dépit des courants
qui l'entraînent, correspond à l'image venue à l'esprit d'Annette,
préoccupée de sa destinée et de celle de Marc, que ces publications
politiques mettent de plus en plus en danger:

«Le courant du fleuve nous emporte. Nous n'avons qu'à
tenir la barre de la barque. La barre, la barque et le
courant: c'est moi. Soit fait selon la volonté du
fleuve!...» (446)

Annette s'identifie avec la force de la destinée et atteint ainsi à
un mariage de sa force de caractère avec un certain fatalisme.

Dans l'allusion au vaisseau de Julien citée plus haut, par
contre, on discerne une séparation entre l'individu en tant qu'intel-
lect, et les puissances de l'âme ou de la destinée qu'il s'efforce de
gouverner. C'est la volonté qui contrôle la direction de l'être.
La différence entre les deux images provient, peut-il sembler, d'une
différence introduite entre l'homme et la femme chez Romain Rolland.

Le savant sans travail possède un rare équilibre entre l'esprit

444 Loc. cit.

445 Loc. cit.

446 Ibid., p. 1152.

critique et l'intuition. Le premier est assez fort pour contrôler la dernière, si l'intuition est assez forte pour créer librement:

«Mais Julien gouverne, même en les suivant, ses armées.»
(447)

Il médite, sans les publier, une série de dialogues dans lesquels il critique les intellectuels pour leur non-engagement dans la vie de la société, leur défaut de contribution à l'action sociale.

Après la Guerre, il commence à publier des ouvrages d'histoire des sciences, qu'il juge objectifs, mais qui portent tout de même sa marque propre: «sa robuste personnalité, que la virile solitude avait nourrie, et dont les années de compression avaient bandé l'arc, ne s'apercevait pas des flèches d'airain qu'elle projetait /.../ contre les mensonges de l'intelligence de son temps et de tous les temps.» (448)

L'âme de Julien, comme celle d'Annette, peut ainsi, en dépit qu'il en ait, agi à l'insu de sa volonté, mais en accord avec la destinée qui la conduit. A l'insu de sa volonté consciente, qui ne saurait et ne voudrait pas, alors, récuser ouvertement la société -- dont il fait partie --, Julien n'en agit pas moins. Une force en lui le mène. Il n'en reçoit pas moins l'honneur, parce que c'est lui, après tout, qui agit --

«Mais qui donc visait? -- Lui. Le nouveau Julien, le nouvel homme ensanglanté de son effort pour se libérer. Et c'était toute une époque intellectuelle, tout un âge de la société finissante, qui recevait le coup, et qui l'accusait.» (449)

Ainsi le romancier suggère-t-il une distinction entre le vouloir subconscient et la volonté consciente.

447 Ibid., p. 1174.

448 Ibid., p. 1175.

449 Loc. cit.

Julien était en effet un révolutionnaire sans le savoir depuis dix ans, nous dit Romain Rolland, avant de s'enrôler consciemment dans la lutte révolutionnaire. Et Annette, en lisant ses oeuvres vers 1926, le reconnaît comme tel. Elle est fière d'avoir à quelque degré engendré un révolutionnaire, un de ceux qui doivent engendrer à leur tour les hommes du futur. «Et la joie inonda son coeur dans sa poitrine, dont l'ancien amour, jeune toujours, gonfla les seins. Elle aussi, avait engendré!... celui qui l'aimait. Son Julien... L'archer...» (450)

«Cette graine vivante»

Julien a engendré plus que «l'homme du futur», une femme du futur aussi, sa fille. Georgette, elle s'appelle George -- robuste, grande, avide et tenace, forte et puissante: «/.../ elle ne passait pas inaperçue; et si la terre eût parlé, elle eût crié sous ses pieds. Ce qu'ils tenaient sous leurs plantes, ils le tenaient; chacun de leurs pas disait: -- A moi!...A moi, la terre! A moi, la vie!...» (451) Elle a les bras musclés, et de longues cuisses, comme un garçon.

George a , au moment dont nous parlons, vingt ans. Julien en est très fier; il ne comprend pas comment une telle fille, si pleine de la joie de vivre et avide de rire, a pu grandir dans sa maison morose C'est qu'elle possède une insensibilité précieuse à ce qui l'ennuie -- tenu pour un défaut par sa pauvre mère mais qui l'a préservée de la tristesse de l'atmosphère de la maison.

Elle est aussi indifférente à la religion, tout en allant à la

450 Ibid., p. 1177.

451 Loc. cit.

messe comme il le faut; elle ne se préoccupe pas de la fin de la vie, mais plutôt de chaque minute présente:

«Oui, justement, il y a l'Eglise qui vous dit ci. Et il y en a d'autres qui vous disent ça... Moi, je veux bien et ci, et ça. Ce n'est pas mon affaire de discuter ce que je ne connais pas.» (452)

La mère dévote de George, au contraire, a toujours apprécié les tourments de la vie: «Ce fut peut-être une chance pour toutes les deux que la mère s'en allât dans ce monde qu'elle jugeait meilleur, quand la fille n'avait pas encore quinze ans.» (453)

Le plus beau don que fait Julien à George est de lui faire confiance; il lui fait l'honneur et le don d'une libre adolescence. «Il n'avait gêné en rien son développement; il lui laissait une liberté de mouvements qui eût affolé la mère» (454) et il lui fait savoir, ce qui est plus important, qu'il lui fait confiance:

«Elle le savait, et c'était pour elle la plus efficace discipline.» (455)

Aux moments où elle doit faire face à des problèmes ou à des décisions difficiles, George compte sur son père comme sur un compagnon -- «'-- Nous sommes deux: moi et lui.'» 456)

Si le système libéral de Julien à l'égard de George est efficace pour ne pas l'éloigner de la sagesse de la conduite, -- par opposition au système du veto parental qui l'aurait peut-être poussée à un défi -- il faut admettre aussi qu'elle n'est pas tentée de goûter l'amour:

452 Ibid., p. 1179.

453 Loc. cit.

454 Ibid., p. 1180.

455 Loc. cit.

456 Loc. cit.

«Elle n'avait point le désir de l'homme.» (457) Sa manie à elle, par contre, c'est le sport. Adepte de renom de la course, elle a même battu le record des trois cents mètres aux jeux olympiques.

Mais la liberté accordée à l'adolescence, qui a si bien réussi au caractère de George et servi l'épanouissement de son être, celle-ci la doit, à son insu, en grande mesure, à Annette Rivière. Quand son père se demande comment cette fille miraculeuse a pu sortir de lui, il reconnaît en elle des traits d'Annette. Quoiqu'il l'ait rejetée, il se rend compte qu'Annette ne l'a jamais quitté --

«Elle avait lentement pénétré sa pensée. Elle avait fait plus. Elle avait pénétré son grenier. Cette graine vivante qui venait de lui, Julien voulait se persuader qu'elle venait d'elle. Il prétendait la reconnaître.» (458)

L'image d'Annette reste très puissante en Julien, possédant même une sorte d'agressivité qui l'installe en son for intérieur, comme pour se mêler à son essence. Il croit voir dans l'apparence physique de sa fille, dans les réflexions qu'elle fait, jusque dans sa prononciation parfois, l'héritage d'Annette.

Mais pour parler plus objectivement, il n'est pas tellement surprenant que la compréhension que Julien a témoignée à George, la liberté qu'il lui a laissée pendant son adolescence, c'est-à-dire la part qu'il a prise dans sa formation, en pensant à ce qu'Annette aurait voulu de lui, il n'est pas singulier que cette attitude envers la vie ait eu pour effet de modeler la grande fille selon la femme aimée. Les traits d'Annette aussi, imprimés en quelque manière sur son père, George a bien pu les lui emprunter à sa discrétion. L'héritage génétique d'Annette,

457 Loc. cit.

458 Ibid., p. 1182.

n'est qu'une illusion:

«Illusion, sans doute. Sa vision, imprégnée d'elle, la projetait sur les objets. Mais après tout, si son esprit était imprégné, pourquoi ne l'eût pas été sa fille?» (459)

George prend conscience, enfin, d'une présence invisible chez son père, lorsqu'elle a environ dix-huit ans. Il est en voyage à Londres pour un congrès, et elle se met à nettoyer le saint-des-saints, son bureau de travail. Il ne permet pas que l'on y touche, mais George prend plaisir à se rendre maîtresse du lieu pour un temps, en pensant aux protestations de son père à son retour. Une liasse de lettres ficelées attire son attention, en s'échappant d'un carton avec lequel la jeune fille jongle, la ficelle entourant les lettres étant un ruban, et George s'intéresse immédiatement à cette découverte.

Elle s'accorde le droit de s'ingérer parmi les papiers de son père parce qu'elle est de son temps, et lui du sien. Le temps n'est plus où le respect pour ses parents aurait interdit une telle entrée dans leur domaine privé. Elle aime sincèrement son père, sans cet excès de vénération de l'ancien temps, son amour étant fondé sur le respect sincère et profond. Elle s'avoue que son père a eu beaucoup de mérite en l'élevant, d'autant plus qu'elle était, est encore difficile à élever, avec ses façons très libres de se comporter; elle ne rend de comptes à personne, à moins qu'elle n'ait envie de le faire:

«/.../ et tu y as eu d'autant plus de mérite que ta fille était une chèvre pas commode à garder. J'ai piétiné toutes les plates-bandes de préjugés!» (460)

459 Loc. cit.

460 Ibid., p. 1184.

George sent qu'elle et Julien sont plus des alliés que père et enfant. C'est pour cela qu'elle prend le droit de lire dans ces papiers, Julien ne le lui accorderait-il point. Elle a le droit d'agir selon les moeurs de sa génération, puisque c'est d'un compagnon qu'il s'agit:

«Mais entre nous, vieux compagnon, de toi à moi, j'ai bien le droit de me fiche de toi et de fourrer le nez dans tes papiers... Oui, toi tu ne l'admettrais pas, tu es de ton vieux temps. Moi, je suis du mien. Suffit!» (461)

Elle reconnaît en Annette, par ces lettres, une âme d'une hauteur et d'une force au-dessus de celles de son père -- qui guide et réconforte ce dernier, qui lui prête son énergie: «/.../ une femme, une femme aimante et douloureuse, mais virile dans sa plainte et son ardeur, qui dominait l'autre /.../, et dont la tendre énergie le réconfortait, qui se sacrifiait, qui à la fin le consolait de l'avoir sacrifiée...» (462) Romain Rolland prête ainsi à Annette un stoïcisme dans le sacrifice qu'il considérerait comme viril, un stoïcisme qui était le sien.

George reconnaît aussi le remords, chez son père, d'avoir refusé le bonheur qui passait -- il a écrit sur la couverture du paquet de ces lettres: «Mon bonheur tué». Elle est elle-même emportée par la fougue, l'élan, l'essence de cette âme qu'est Annette Rivière. C'est le torrent de la vie qu'elle sent passer en elle en lisant ces lettres; allongée sur le plancher, elle est traversée par cette force en mouvement -- «Ce torrent!... Il lui semblait qu'elle y baignait son ventre...» (463) C'est en elle le centre de la vie sensuelle qui épouse les vibrations émanées de cette âme.

461 Ibid., p. 1185.

463 Loc. cit.

462 Loc. cit.

Et en effet George éprouve, en une expérience où l'on croit revivre des actions et des mots déjà familiers, la sensation d'avoir vécu, elle-même, cet amour d'Annette Rivière:

« Elle ? /.../ Elle n'a aimé personne. Et même en ce moment, elle est libre et lointaine de l'amour... Et cependant, l'amour de cette étrangère lui ressurgit du coeur, comme une sonnerie de cloches lointaines qu'on connaît. »
(464)

Elle sent encore mieux par sa lecture -- qu'elle a connu Annette -- et mieux encore, que cette femme est sa mère selon le coeur.

George a eu souvent envie, depuis, d'interroger son père sur les dates de cet amour, mais elle a assez de pudeur pour se mordre la langue au moment de poser la question. Elle arrive, toutefois, à mieux comprendre et à mieux aimer son père par sa lecture de ses lettres:

« '/.../ Je te juge... Tu en as fait , des gaffes! Tu n'as pas été brillant... Ah! je ne t'en aime que mieux!... ' »
(465)

La fille hardie se met à la poursuite d'Annette. Elle la découvre, après un temps, par Marc qui devient assez connu par ses écrits politiques. Elle ne réussit pas à la trouver à la librairie de Marc et de sa femme Assia, et elle est soudain intimidée. Maintenant devant celle qu'elle a longtemps cherchée, elle a peur d'un vis-à-vis avec cette étrangère si bien connue et elle redoute la froideur possible de la réaction d'Annette.

George attendra une occasion qui l'aide à faire le pas redouté. C'est enfin par un ami de son père -- le comte Bruno Chiarenza -- qu'elle entrera dans le domaine d'Annette. Et après avoir entendu

464 Ibid., p. 1186.

465 Ibid., p. 1187.

qu'elle est la fille de Julien Davy, Annette la prend aux épaules --
« -- Ça va! », dit-elle, « Je t'adopte. » (466)

Julien, aussi, rentre enfin dans le domaine d'Annette, par
l'intermédiaire de sa fille. Il déclare, en sa présence, ce qu'elle a
été pour lui :

« -- Moi... tout ce que je suis... tout ce que je suis
devenu... Votre oeuvre!... Je la mets à vos pieds. » (467)

VII. Marc et l'Enfantement d'Annette

La voie difficile

Marc Rivière commence bientôt à trouver inspiration près de sa
mère. Pendant le temps qu'elle travaille avec Timon à Bruxelles, et
que Marc cherche difficilement à se frayer un chemin dans le monde du
travail, il écrit à sa mère ses pensées les plus refoulées:

« Ils se sentaient tous deux en marge de la société. Ils
n'étaient pas seulement affranchis, au fond du coeur, de
ses préjugés, de sa morale conventionnelle et de ses lois:
/.../ ils s'étaient construit, d'un sûr instinct, leurs
lois à eux, leur pacte moral d'alliance et d'union: -- le
pacte secret, inscrit par la nature, de la mère et de son
petit, dans la jungle. » (468)

Il vient de passer par une expérience troublante et difficile, auprès
d'un ami de son temps passé à l'Université -- Simon Bouchard -- qui a
commis un meurtre. Marc est le seul de la bande d'amis que Simon ait
voulu voir en prison -- le seul qu'il estimait, qu'il ne considérerait

466 Ibid., p. 1227.

467 Ibid., p. 1231.

468 Ibid., p. 944.

pas comme traître. Marc sent maintenant, après avoir passé quelque temps avec lui, que la violence rageuse qui a surgi de Simon pourrait un jour monter en lui aussi; l'ami dément lui a dit, «Vivre, c'est tuer, ou être tué.» (469) Le lendemain de la visite de Marc, Simon a été guillotiné.

Marc écrit à sa mère que «le désespoir et la démence, le crime, rôdent en chacun de nous: /.../ 'Ç.' a été lui, ç'aurait pu être moi.» (470) Et elle lui apporte réconfort en sa réponse, en lui rappelant qu'il vient d'elle, et qu'ils ne s'abandonneraient jamais à la tentation, bien qu'ils la connaissent, tous deux:

«Le crime et la honte rôdent, oui, je le sais, en toi, en moi! Mais ils n'entreront point dans notre lit.» (471)

Si elle aussi est passée par cette tentation, et reste toujours sûre de son chemin, il pourra bien l'être à son tour.

L'hiver de 1922-23, Marc est pris par la pensée de sa mère, qui est allée, au devant de lui, seule dans le monde, gagner son pain; il s'attache à cette pensée pour s'aider à survivre. Il n'acceptera pas de secours financier d'elle:

«Mais s'il ne prenait point l'argent d'Annette, il se tenait à sa pensée; et s'il ne l'avait portée en lui, ce dur hiver, il se fût senti bien seul et transi.» (472)

Par son absence, elle devient pour lui un objet d'adoration un peu magique: «Il s'y réchauffait, comme à un feu que nul ne voyait.» (473)

Annette juge cette adoration, qu'elle peut entrevoir dans les lettres de Marc, un peu absurde, mais elle en ressent en même temps

469 Ibid., p. 943.

470 Ibid., p. 945.

471 Loc. cit.

472 Ibid., p. 946.

473 Loc. cit.

de la gratitude et elle reconnaît que dans la lutte nécessaire de ce monde «Il faut aux combattants une illusion d'amour et de vénération...»

(474)

Cet hiver voit aussi le commencement du lien entre Marc et Assia Volkov, la jeune réfugiée russe qui sera sa femme et compagne. Annette a agi comme intermédiaire en leur amour, mais elle a prévu aussi des conflits qui surgiraient de leur caractère à chacun. Elle s'en ouvre maternellement à Assia, qui est venue lui apprendre leur décision de se marier:

« /.../ Vous avez avalé l'hameçon. Plus rien à faire, mes pauvres goujons! Il ne vous reste plus qu'à digérer l'amorce. Elle est faite autant de ce qui vous sépare que de ce qui vous rassemble, -- de vos différences de natures, de vos deux races (elles sont une partie de l'attrait): vous aurez le temps de sentir leurs arêtes qui vous raclent le gosier!» (475)

Annette cependant pressent le rôle de l'union de Marc et Assia dans leur marche en avant, sa valeur d'achèvement de la destinée de Marc:

« /.../ Dans son acquiescement à ce qu'elle n'aurait pu empêcher, il entrait /.../, -- il se glissait une mystérieuse aperception du destin de Marc. Cette femme, que l'intimité avec Timon avait éclairée sur la réalité sociale et sur l'imminence du grand Conflit, voyait obscurément la place de son fils marquée, au front de combat, -- de l'autre côté!» (476)

Elle comprend le sens politique de leur union, et l'accomplissement ainsi apporté à la destinée personnelle de Marc:

474 Loc. cit.

475 Ibid., p. 1006-1007.

476 Ibid., p. 1007.

« /.../ Elle sentait que cette union, quels qu'en fussent les épreuves et les échecs domestiques, était dans la ligne juste de leur marche en avant. » (477)

Adviennent que pourra, tant vaut le but, tant vaut l'épreuve.

Mais pour réussir sa marche en avant, Marc aura du moins à surmonter une tendance héritée d'Annette, profondément enracinée en lui, comme elle l'est en Annette au point d'avoir été sa vraie religion: un individualisme lié au sentiment inaliénable de son âme:

«La religion inexprimée de toute la vie d'Annette, c'était son haut individualisme. /.../ à elle, la tare irrémédiable, le péché paraissait toute aliénation même partielle du libre moi.» (478)

Elle serait allée dans le sens opposé à la morale commune, à la morale du condottiere, plutôt que de renoncer à son pouvoir de libre choix: « -- Plutôt être loup que mouton! N'importe quoi, plutôt que mouton! L'horreur obscure, incoercible, pour le troupeau!» (479)

Marc aussi «n'avait jamais pu se lier à aucun parti de pensée. De même que sa mère n'avait pu consentir à s'enfermer dans le lit d'un mariage, lui se refusait à emprisonner son esprit entre les draps d'une doctrine.» (480) Il a en horreur la déformation, voire la mutilation de l'esprit libre par attachement à un parti; «Ce sont tous des colliers de chiens à l'attache.» (481) Dans cette crainte il est comme le jeune Romain Rolland devant les appels des partis opposés dans l'affaire Dreyfus. R. Rolland voulait rester libre d'attache à l'égard de tous deux, qu'il considérait comme deux fanatismes, par fidélité au rôle

477 Ibid., p. 1008.

478 Ibid., p. 1025.

479 Loc. cit.

480 Ibid., p. 1025-1026.

481 Ibid., p. 1026.

d'intellectuel qu'il s'est assigné: celui de «l'homme dont l'esprit est libre de tout fanatisme, et qui s'efforce de scruter objectivement la réalité politique et sociale qui l'entoure; /.../.» (482)

Dans le désert de l'individualisme

Cet individualisme de fond chez Marc, sans issue et sans but, il l'apporte aussi à son mariage avec Assia:

«Elle avait cherché, il avait cherché, à réaliser ensemble l'isolement à deux, l'individualisme à double tête, comme Janus. C'est l'instinct de vie. Le moi, le moi! Il a toujours faim. Il faut le nourrir... 'Le nourrir de toi. Je veux être toi. Etre? T'avoir!'" (483)

L'individualisme vorace est trop fort dans le mariage du jeune couple. Sans un emploi dans le cadre social, il se nourrit, ou essaie de se nourrir de l'âme du partenaire. Et bientôt le mariage de Marc et Assia est frappé de sécheresse, de cet «ennui qui provenait, chez ces êtres sains et sincères, de la conscience (plus franche chez Assia, plus refoulée chez Marc) de l'inutilité sociale de leur vie.» (484)

Annette se rend compte de cette infécondité dans la vie de son fils, bien qu'elle ne sache le diriger vers une action précise pour l'en sortir. Néanmoins, elle peut lui prédire les âpres luttes à venir entre Assia et lui, le dégoût qu'ils prendront, l'un de l'autre, mais non en même temps --

« /.../ Ta seule présence lui causera une répulsion. Elle te la cachera, elle se la cachera... /.../ Et ton coeur, à toi, n'y échappera point. Tu subiras à tes instants, ou à tes jours, les mêmes poussées, les mêmes

482 A. Blum: article cité, p. 75.

483 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1026.

484 Loc. cit.

rongées. Le pire sera que tes heures ne seront pas les siennes:» (485)

Annette se comporte en gardienne vigilante de leur ménage, soucieuse de leur progrès commun. Quand elle conseille à Marc d'apprendre à accepter, le moment venu, cette révolte en lui et en Assia comme une étape nécessaire de leur vie, c'est en sachant que son fils est voué à une destinée de marche et de travail avec cette jeune femme dans la voie du progrès. Son ton d'autorité répond à un rôle d'oracle à l'égard de son fils, -- d'interprète d'une voix divine. Il lui faudra, dit-elle, aller plus loin que la pitié envers Assia, devant la révolte de celle-ci:

«...Mais il faut que toi, mon Marc, tu fasses un pas de plus. Il faut apprendre à regarder en face l'adversaire, comme tu me regardes en ce moment /.../ et que tu dises: -- 'Tu es ainsi. Je t'aime, ainsi. Je t'aime, toi qui me rejettes, /.../. C'est la loi farouche de la révolte. Elle est aussi sacrée que celle de l'amour./.../'» (486)

Il lui faudra accepter cette révolte en lui et en Assia, dépasser son conflit avec elle, pour se retrouver avec celle-ci sur le champ de bataille commun, où ils mèneront la lutte de toute une société. Accepter la révolte, pour Marc, signifie s'accepter lui-même avec sa part combattante. En écoutant les paroles de sa mère, il est accablé par le poids de ce destin pressenti. Il s'effraie: « -- J'ai peur... je ne suis pas prêt... » (487)

485 Ibid., p. 1028.

486 Loc. cit.

487 Ibid., p. 1029.

Assia est plus prête que Marc à avouer la stérilité, après la Guerre, de cet individualisme dans lequel est pris son mari, comme la plupart des hommes de l'Occident. Elle aussi est avide d'une action où déverser ses énergies, d'un engagement pour une cause qui alimente son être en retour; elle est assoiffée du courant de la vie. Romain Rolland introduit une image de vie animale pour traduire la force primaire de ce besoin chez Assia:

«Et moi, je cherche, comme un chiennot aveugle, le tétou à mordre, sur les mamelles de la nature. Où se cache-t-il? Il me le faut, et je le cherche avec mon nez et mes quatre pieds. Si j'ai pris cet homme avec moi, c'est pour qu'il m'aide à le trouver, à faire gicler du sein le lait /.../ -- le sang qui sourd du coeur de la vie...»(488)

Mais Marc l'aide mal, en effet. Il ne donne pas l'exemple, errant qu'il est dans le désert de l'individualisme. Il comprend très bien qu'il est pris, que tous sont pris, dans la machine du système capitaliste, même les gros meneurs du jeu -- «Ils sont tous pris, les grands preneurs, les rois d'affaires, acier, pétrole, allumettes, armements! Ils sont collés aux fils gluants du même réseau; quand un fil vibre, ils le sentent au ventre, ils sont interdépendants; /.../.» (489)

Il se reconforte, pourtant, par l'idée qu'il a au moins sa liberté d'esprit. Mais comme Assia le lui dit un jour, « -- Ton esprit libre, à quoi te sert-il? » (490) Elle sait bien que dans ce monde d'après-guerre, la liberté n'est qu'un mot, qu'on n'a pas de liberté d'action. Son mari lui en fournit le meilleur exemple. Il

488 Ibid., p. 1034.

489 Ibid., p. 1037.

490 Loc. cit.

est contraint de travailler dans une maison d'édition, où il ne saurait exercer d'influence sur le choix de ce qu'on publie --

«/Sa liberté/ ne lui donne pas à manger. Il lui faut passer ses journées dans les bureaux d'une maison d'éditions; sa connaissance de trois ou quatre langues lui a fait avoir un poste assez chargé dans la correspondance d'affaires; mais il n'a rien à voir à la partie littéraire: précisément parce qu'on lui sait une personnalité, on se garderait de lui confier la lecture des manuscrits;» (491)

Assia sait que la vraie liberté, celle qui est refusée à Marc, c'est la liberté d'agir pour l'amélioration d'une condition économique et pour s'en assurer le contrôle, que c'est aussi la liberté de s'associer aux autres pour opérer les changements nécessaires. En dépit du mépris qu'affectent les intellectuels pour ceux qui s'asservissent à une doctrine, la jeune Russe sent que la vraie liberté ne se trouve que dans cette voie, et assurément hors du système capitaliste qui étreint toute l'Europe occidentale. « -- La liberté est dehors. », dit-elle. « Appelle-la comme tu voudras! Je te laisse le mot. Je veux la chose. » (492)

Pour Romain Rolland aussi, la liberté ne saurait jamais être absolue, puisque nous ne sommes pas des absolus, mais sommes partie d'un monde plus large, et ainsi irrémédiablement liés, les uns aux autres. Comme le juge Lucille Hewitson --

«Dans la pensée de Romain Rolland, les mots 'liberté' et 'nécessité' sont des idoles creuses, qui, d'un point de vue individuel, ne représentent aucune réalité absolue. Du seul fait que l'homme n'est qu'une partie du Tout divin, il ne peut être effectivement ni libre ni déterminé.» (493)

491 Ibid., p. 1039.

492 Loc. cit.

493 Lucille Hewitson: «Le dualisme de la nécessité et de la liberté dans l'oeuvre de Romain Rolland», Bulletin des Jeunes Romanistes (Strasbourg), n° 17, (déc. '70), p. 48.

La solidarité lie les hommes dès le premier moment de leur vie. L'action de se lier est déjà accomplie à un niveau profond. Le mépris de ces intellectuels pour la liberté qui choisit de s'exprimer en action commune -- la «liberté agissante» (494), par opposition à la leur, qui est morte -- est au reste fondé sur la crainte des dangers qu'une telle action leur attirerait de la part des détenteurs du pouvoir.

Marc a peur de se lier, bien qu'il voie que c'est seulement en se liant aux autres qu'il pourra effectuer un changement dans l'état social. La voix de l'auteur l'apostrophe à même le texte:

«Il faut t'unir aux autres révoltés. Mais s'unir, c'est se lier. C'est accepter les disciplines de partis et les doctrines dont ces partis sont bardés.» (495)

Il a peur que son idéalisme ne soit compromis par les démarches, peut-être violentes, qu'une organisation révolutionnaire considérerait comme nécessaires pour atteindre à ses fins.

Pour Assia, qui n'est pas aussi sensible aux effets de la violence que son mari, qui en a l'intuition par ce qui est inscrit au fond de son caractère -- le choix est plus simple. Elle lui dit en haussant les épaules: « -- Qui veut la fin, veut les moyens.» (496)

Pour Romain Rolland, comme pour Marc, le problème des fins et des moyens compromet la sympathie qu'il éprouve pour le pays qu'il juge le seul sur la route du vrai progrès, l'U.R.S.S., et l'empêche, durant toutes les années vingt, d'apporter son appui entier aux communistes. Anatol Lounatcharski l'admet, dans sa préface à Jean-Christophe, en appréciant l'intérêt de Rolland pour l'«expérience socialiste»--

494 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1040.

495 Ibid., p. 1041.

496 Loc. cit.

«Romain Rolland fait certes preuve de prudence: bien des aspects de notre pratique révolutionnaire lui paraissent inacceptables, /.../.» (497)

Marc, pour sa part, voit déjà avec nervosité l'intérêt croissant d'Assia pour les activités des communistes russes, un intérêt qui menace le calme (un calme ressemblant à la mort) de ses rapports avec elle. Il n'est pas prêt à accepter leur pratique de la révolution, ce qui est une bonne excuse, à ce moment de sa vie. « -- Enfin, Assia, » s'écrie-t-il, «tu ne vas pas dire que tu as de la sympathie pour ce qu'ils font?» (498) Sa réponse montre qu'elle n'est pas dupe de l'horreur de Marc pour les méthodes pratiquées en Russie, qu'elle n'ignore pas que le besoin d'agir est inscrit en son mari:

« -- Plus, en tout cas, que pour ce que d'autres ne font pas. » (499)

D'un mode de vie à l'autre

La mésentente entre Assia et Marc mène enfin à une séparation, mais du moins la pensée politique de Marc progresse-t-elle. En visite chez un ami qui représente l'individualisme orgueilleux de manière quelque peu caricaturale, Marc raille son attachement à la liberté individuelle, qui ne lui rapporte ni argent ni honneur. Félicien Lerond est un scientifique qui poursuit ses recherches en dehors de toute action sociale et de toute connaissance du monde non-scientifique. Il travaille, de plus, sans aucune subvention gouvernementale; il est

497 A. Lounatcharski: op. cit., p. 274.

498 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1042.

499 Loc. cit.

même fier, au nom de sa science, des conditions difficiles dans lesquelles il conduit ses recherches: «Il n'y a pas de mérite à arriver à des résultats avec ces fastueuses installations dont disposent les expérimentateurs américains!» (500)

Marc se rend compte qu'il se venge sur son pauvre ami de l'attaque dirigée par Assia contre lui, mais il s'acharne à éclairer l'esclave, soucieux de son honneur, sur ce que lui vaut en réalité son indépendance. C'est que Marc voit en Félicien le ridicule même de la position qu'il a défendue auprès de sa femme:

«Il s'acharna à démontrer à Félicien le peu, le rien que valait sa prétendue indépendance. Avec une mauvaise foi insigne, il reprochait à cet ascète de la science, marié comme saint François à la pauvreté, de ne pas sortir de sa cellule, de son labeur désintéressé, pour partir en guerre contre la société et condamner les iniquités sociales.» (501)

Sa critique prend un tour plus sérieux encore, qui trahit chez Marc l'inquiétude des effets de l'action, ou plutôt de son inaction dans un monde où l'ennemi est toujours en éveil. Il reproche à son ami, et aux scientifiques en général, de ne pas se préoccuper des effets de leurs recherches dans le monde. Les recherches de Félicien en chimie sont immédiatement exploitées par l'industrie militaire des munitions:

«Ta science est au service des requins. Toutes vos recherches sont immédiatement captées pour la tuerie. Tu es le complice des assassins. T'inquiètes-tu que tes études des dérivés organiques nitrés et de l'effet sur eux des radiations servent à élucider la question de la stabilité et de la conservation des poudres de guerre?» (502)

Il est clair pour Marc, honteux du rôle qu'il a joué

500 Ibid., p. 1087.

501 Ibid., p. 1088.

502 Ibid., p. 1089.

auprès de l'ami, que c'était lui-même qu'il voulait fustiger en Félicien. Mais, qui plus est, il commence à comprendre non seulement le devoir des intellectuels et des artistes envers la société, mais aussi le soutien qu'apporte celle-ci à tout individu qui en fait partie. Il reconnaît l'inanité de l'individualisme du jour, qui ne peut point se soutenir sans s'appuyer sur les autres:

«Ce ne serait rien que le salut individuel fût un péché d'égoïsme, s'il eût été possible. Il n'était pas possible: c'est un non-sens. Comment sauver un rameau de l'arbre, si l'arbre est condamné?» (503)

Il reconnaît donc un plus grand «soi» que l'individu, comme l'a toujours reconnu Annette, mais il le reconnaît dans ses ramifications politiques, dans les racines communautaires qui nourrissent le «moi» individuel -- «Marc, acculé à son moi, et le sondant, reconnaissait que ce moi n'avait de sève et de durée que grâce aux canaux qui montaient du soi de la communauté. Pour se sauver, il faut sauver le soi, ou périr avec lui...» (504)

Marc et Assia arrivent enfin à une réconciliation, dont Annette a été l'agent. A travers de longs dialogues avec son fils, elle l'aide à reconstruire un pont conduisant vers Assia, et elle les héberge quand ils reconstituent leur ménage. Ils ont appris à se connaître, l'un l'autre, à connaître ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont, l'un pour l'autre. Et chacun pense maintenant à l'autre, au lieu de s'en tenir à soi-même:

«Ils avaient pris un sentiment d'humilité mutuel, qui leur était inusité, /.../. Assia ne cherchait plus à

503 Ibid., p. 1092.

504 Loc. cit.

pousser Marc hors de ses limites, ou avant l'heure; elle cueillait sa joie, en ces jours de 'retrouvance', à adapter le rythme de ses pas à ceux de l'ami.» (505)

Ici s'introduit un thème important, qui va reparaître plus tard dans le rapport entre Marc et Annette, celui de l'enfantement d'un adulte, d'un être tout existant déjà, par un autre. Pour Assia, en ces jours d'une seconde lune-de-miel, Marc «était son enfant, son vrai enfant, -- plus que le petit» (ils ont, à ce moment, un garçon âgé de deux ans) «: -- le petit, une fois pour toutes, était pondu; mais le grand enfant, elle le portait toujours dans ses flancs, elle le faisait, elle le couvait, elle le modelait avec sa tendresse et avec son sang...» (506)

Selon Annette, seule à seule avec Assia, la femme modèle son enfant (son mari), l'aide à devenir l'homme, en lui laissant faire l'épreuve de ses forces contre elle, pour lui donner confiance en lui-même. «Elle doit apprendre la bonne science de lui servir de champ d'expérience», dit-elle, «pour exercer contre elle, maladroitement, sa force naissante. Elle supporte avec indulgence ses injustices; et même elle y goûte une secrète volupté.» (507) Cette philosophie du sacrifice de la femme aux besoins de son amant-enfant ne trouverait peut-être pas grand nombre d'adhérents de nos jours. Annette l'exprime, d'une façon ouverte où transparait la philosophie de Romain Rolland, quoiqu'elle puisse traduire aussi la réalité de beaucoup de liens humains.

Cet amour renouvelé d'Assia et de Marc aide ce dernier à

505 Ibid., p. 1137.

506 Ibid., p. 1138.

507 Loc. cit.

dépouiller son égoïsme d'esprit et de chair à l'égard de sa femme, cet égoïsme qui est aussi celui de l'individualisme: l'amour «l'aidait à passer d'un plan de vie à l'autre plan, de l'individuel au social.» (508) C'est qu'Assia subordonne son indépendance à son mari, et Marc reçoit ce don en subordonnant sa propre indépendance aux besoins «d'action sociale et de combat, que lui soufflait, sans le savoir, l'amour d'Assia.» (509)

Il me semble, à ce point, que ce processus de retransmission de foi d'Assia en Marc et de Marc en activité sociale, cette libération d'énergie en Marc dans un sens politique et social, par l'amour de sa compagne, trouve son écho en l'inspiration fournie à l'auteur par la seconde Madame Romain Rolland (d'abord par l'intermédiaire de la poste, de loin, et ensuite, après 1929, dans la proximité). R. Rolland aussi s'est ainsi frayé un chemin vers l'amitié avec l'U.R.S.S., amitié qui est devenue pour lui un appui solide après 1930.

Marc se tourne de plus en plus vers une activité anti-fasciste, anti-capitaliste, et pro-communiste, par la publication de ses écrits dans une imprimerie attachée à un atelier de reliure artistique où il a trouvé un emploi. Il aura aussi plus tard, avec Assia, une librairie où il pourra répandre les fruits de sa pensée.

Il commence à donner des conférences, où il adresse ses coups droit aux «corsaires irresponsables de la finance industrielle, qui forçaient la main aux gouvernements, et qui tenaient les leviers de commande, -- aux hommes des forges et des canons, -- droit aux

508 Ibid., p. 1139.

509 Loc. cit.

trusteurs, qui raflaient la presse et asservissaient l'opinion!»

(510) Marc les désigne par leurs noms, et il commence à devenir dangereux pour les détenteurs du pouvoir.

Outre le danger d'un temps de prison pour lèse-patrie, pour imprudence de langage, il y a toujours celui offert par les provocateurs de meetings. Il est des émeutes montées par la police, comme existe la possibilité d'«accidents» aux meetings (une balle égarée y suffit). Tout peut se régler aussi bien à l'étranger que dans la rue, quelque part à Paris. Il n'est pas du tout inconnu que la police d'un pays puisse servir d'intermédiaire à celle d'un autre: «Entre gens d'honneur, on ne se refuse pas ces petits services;» (511)

Il advient qu'une échauffourée vient interrompre un meeting où parle Marc, avec Julien Davy et le Comte Bruno Chiarenza à ses côtés, et mène à la violence et à la tragédie. C'est une bande de «L'Action française» qui, en organisant un tumulte sous la direction d'un «chef d'orchestre», empêche Marc de parler. Cinq ou six d'entre eux bondissent sur l'estrade; l'un d'entre eux essaie de frapper Assia en plein visage avec une canne. Marc saute sur lui et le coup dévie, mais tous deux tombent de l'estrade, Marc à la gorge de l'autre. Celui-ci frappe le plancher de la nuque, et perd connaissance.

Le jeune homme ressemble étrangement à Marc -- «maigre comme lui et comme lui le visage fin d'un intellectuel, mais les yeux exorbités,

510 Ibid., p. 1258.

511 Ibid., p. 1259.

fou de fureur et de haine, comme un intoxiqué d'alcool.» (512)
Il est, pour ainsi dire, le revers de la médaille dont Marc est
l'avers.

Marc aussi est sous l'empire de la violence: «Une brume
de sang noyait ses yeux; et son cerveau et son esprit baignaient
dans le sang. Il voulait le sang.» (513) Et il pense en contemplant
le visage de l'autre: « -- 'C'est moi que j'ai tué!' » (514) Marc
est désormais voué au sacrifice; il sera étroitement observé et guetté.

Le sacrifice est consommé lors d'une visite de Marc en Italie
avec Assia et Annette. Le voyage a commencé par la Suisse, en compa-
gnie aussi de George, la fille de Julien Davy, et de Vania, le fils
d'Assia et de Marc. L'année est 1930, et leur présence en Italie
fasciste est signalée aux autorités par un espion des fascistes, qui
a lié amitié avec Marc en Suisse. A Florence, Marc vient à l'aide
d'un adolescent et d'un vieil homme attaqués par les chemises-noires;
il reçoit pour sa peine le couteau de l'un d'eux dans la poitrine.

Les lois du monde renversées

C'est Annette qui va être enfantée par l'esprit de son fils
-- comme par ailleurs l'ont été Marc par Assia et Julien par Annette,
-- pour incarner en elle la personnalité de Marc et pour continuer
son oeuvre. Mais le processus qui mène à ce renversement dans leurs

512 Ibid., p. 1262.

513 Loc. cit.

514 Ibid., p. 1264.

rôles et qui voit Annette renaître, imprégnée de l'être de Marc, a déjà commencé avant la mort de celui-ci.

Pendant leur séjour en Suisse, Annette s'était assise sur une pente, avec l'enfant qui gambadait tout près d'elle, alors que les autres étaient allés grimper sur la montagne. En écoutant les sons de la petite vallée en bas, sons du torrent et des cloches, elle avait rassemblé les événements de sa vie, en une expérience vivante à laquelle elle vibrait tout entière. Le torrent lui ramenait l'écho de l'éternel, et la voix de Vania lui rendait celle de Marc, enfant, ou la sienne même: «Et dans son coeur, au bout d'un instant, tout se confondit... Où en était-elle? Était-elle la grand'mère, la mère, ou l'enfant?...» (515)

Annette avait revécu trente ans d'expériences, assise sur la colline, et Marc, redescendant pour voir ce qu'elle était devenue, l'avait surprise en cet état de rajeunissement:

«Elle lui livrait une Annette inattendue, -- une femme que pourtant il reconnaissait, dans le halo du souvenir... Il l'avait vue avec ses yeux d'enfant, quand elle avait l'âge qu'il avait aujourd'hui...» (516)

Marc avait pris Annette au dépourvu, et c'est une scène qui devait rester empreinte dans sa mémoire.

Cette expérience avait donné à Marc le sentiment d'un raccourcissement de la distance due à leur âge mutuel et avait fait d'eux des compagnons, en dépit de leur rapport de mère à fils. C'était le commencement, ou la préfiguration de l'expérience d'Annette qui se sentira comme enfantée par son fils, après la mort de celui-ci. Marc

515 Ibid. p. 1272.

516 Loc. cit.

était devenu pour le moment comme un frère aîné qui pouvait comprendre la vie personnelle d'Annette pour la guider, comme il sera un guide posthume pour elle en son oeuvre sociale, continuant ses efforts à lui:

«Mais, à leur insu, entre les deux qui causaient, les rapports étaient intervertis. Elle était plus jeune, et lui plus âgé. Il se faisait comme un échange de leurs années, qui rétablissait la balance des comptes. Ils se sentaient devenus égaux et compagnons.» (517)

A l'enterrement de Marc, dans un cimetière de campagne où Marc a passé des jours heureux avec Assia, Annette renvoie Julien, qui l'a accompagnée, et reste seule avec son fils. Elle voit le mort comme un vivant qui s'en va, qui s'éloigne à grands pas d'elle. Elle se demande: «-- Mon fils, mon fils!... Comme tu es loin, déjà! Tu as pris de l'avance. Pourrai-je te rattraper?» (518)

Elle veut suivre son fils, sinon jusqu'aux bords de la mort, du moins sur le chemin de sa vie. Elle se met à son pas, pour marcher derrière lui, et c'est déjà l'enfantement d'un esprit nouveau qui se fait chez Annette. Devant elle, elle a la vision de son fils qui lui donne le rythme à suivre:

«Et ses yeux suivaient, par-dessus le mur du cimetière, une silhouette d'homme qui s'en allait à travers champs. Il gravissait la colline; et quand il fut arrivé au faite, la silhouette se mit à décroître, s'enfonça de l'autre côté.» (519)

Selon Bernard Melet, cette image et deux autres qui la suivent de près sont nées pour Romain Rolland des souvenirs de sa mère de l'enterrement de sa petite fille, Madeleine, soeur de l'auteur:

517 Ibid., p. 1273.

518 Ibid., p. 1328

519 Loc. cit.

«Les trois hallucinations successives d'Annette au cimetière -- l'homme gravissant une colline et disparaissant à l'horizon, qu'elle prend pour Marc; la vieille femme à la hotte, dont elle confond la fatigue avec la sienne; la pluie de mai qui l'unit à son fils /.../ -- sont la paraphrase d'une impression ressentie par la mère de l'auteur:» (520)

C'est maintenant Marc qui est le soutien d'Annette, après qu'elle a été un appui pour son fils: « -- Maintenant, tu me dépasses... Hier, mon fruit. Aujourd'hui, mon arbre...» (521) R. Rolland recourt à nouveau à l'image de l'arbre, comme il l'a fait pour Marc en ses rapports avec la société. L'action sociale d'Annette sera le fruit de l'esprit de son fils.

Et elle se voue au souvenir de Marc, à une action inspirée par son fils:

«/.../ Oui, mon vaillant, il faut maintenant que je sois digne de toi... Je le serai, si tu es là. Ne me quitte pas! Tiens-moi la main... Tu verras que ta maman te fera honneur.» (522)

Leurs rôles sont renversés: «C'est toi, désormais, qui es le père. Et moi, l'enfant... Allons, mon grand!...» (523)

En son deuil de Marc, Annette n'accepte pas le baume offert par son ami, le Comte Bruno Chiarenza. Celui-ci a retenu de ses années de voyage en Orient la sagesse de l'Inde qui dit que toute l'existence est un rêve, une illusion appelée «Maya». Pour exprimer cette sagesse, il conte une parabole du dieu Krishna, qui avait envoyé son serviteur puiser de l'eau pour lui. Depuis l'ordre reçu, toute une vie s'est

520 Bernard Melet: L'éros d'une Héroïne (Paris, La Pensée universelle, 1976), p. 94-95.

521 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1328.

522 Ibid., p. 1328-1329.

523 Ibid., p. 1329.

écoulée en l'esprit du serviteur, qui a oublié l'eau et même l'existence de son maître. Quand il se retrouve, seul, devant le maître, sans le verre d'eau, il apparaît qu'une simple demi-heure a passé.

Annette, seule avec sa conscience, décide de porter son fils en elle, puisqu'il est mort et qu'elle lui a promis de lui faire atteindre le but: «Celui qui tombe, l'autre le portera jusqu'au bout.» (524) Cette mission sacrée qu'elle assume est à l'encontre de l'ordre naturel des choses. Elle espérait survivre en Marc, mais doit maintenant agir en sorte qu'il survive en elle:

«Debout! Ce n'est pas moi, c'est lui qui marche. Je lui donne mon corps.» (525)

Le verre d'eau qu'elle rapporte, selon l'image de la légende orientale, c'est dorénavant pour Marc, qui représente le sens profond, la réalité de son existence.

Il n'est plus question, pour Annette, d'un autre sens de la vie, derrière le voile, la toile d'illusion du «Maya», l'illusion de tous les jours. Pour elle, c'est Marc, non pas Krishna (ou peut-être Marc est-il son Krishna) qui lui a donné l'ordre de puiser de l'eau. Il est le créateur d'existence pour elle: «Agir pour lui! C'était la plus certaine réalité.» (526)

Pour accomplir son vœu, Annette se rapproche de Marc en lisant son journal, en se rappelant tout ce qu'il est (ce qu'il était?). Elle peut ainsi entrer dans ses émotions mêmes, ses pensées, ses prises de

524 Ibid., p. 1339.

525 Loc. cit.

526 Loc. cit.

position essentielles: «Elle lut ses lettres et ses brouillons, les feuilles éparses d'un journal où il notait irrégulièrement des jours, des heures, -- quand il avait le temps. Elle épousa ses émotions, ses dettes de coeur et de pensée.» (527)

Pour mieux se rapprocher de Marc, elle fait le tour de certains de ceux qui étaient en relations d'amitié avec lui. C'est pour comprendre la dette spirituelle que son fils avait à l'égard de Romain Rolland, qu'Annette se rend un jour chez l'auteur, en Suisse. Ce n'est pas la première fois que l'auteur intervient personnellement dans son récit, pour donner un enracinement dans la réalité au texte romanesque. Selon ce dernier, Marc était venu, jadis, chercher conseil auprès de lui.

Romain Rolland, en voyant Annette devant lui, note qu'il lui semble avoir attendu son arrivée. Par sa réaction devant Annette, il atteste, pour le lecteur, la présence de Marc en elle, et donne témoignage de la trace physique qu'a laissée sur elle son mariage spirituel avec Marc. Il bouleverse Annette qui le regarde avec étonnement: « -- Vous ne savez pas qui je suis » dit-elle. « -- Je sais, /.../. Vous êtes Marc Rivière. /.../ -- Il vous habite. La maison, c'est vrai, n'a rien peut-être qui lui ressemble. Mais il est là. Il me regarde, par la fenêtre.» (528) C'est la preuve de la marque inconsciente sur la physionomie d'Annette de ce que, par la volonté de son âme, elle veut créer en elle: «Un mimétisme inconscient fait que le visage se modèle, sans savoir, à l'image de l'aimé qui le hante.» (529)

527 Ibid., p. 1340.

528 Ibid., p. 1341.

529 Loc. cit.

Annette devient enfin le successeur de Marc, l'héritière et la réalisatrice de sa mission, la réalisatrice parce qu'elle sait mieux que lui soutenir sa cause jusqu'à sa réussite: «Elle se pénétra de la vie, de la mort de Marc. Elle apprit à comprendre sa mission, mieux que lui-même ne l'avait connue.» (530)

Marc est devenu, en Annette et par elle, un partisan des communistes, tandis qu'il était, de son vivant, apôtre de la Non-violence. Cette transformation s'est accomplie chez Annette selon une progression logique et par un prolongement nécessaire de la bataille dans laquelle Marc tenait le rôle d'éclaireur. C'est une transformation qui s'est effectuée dans la lutte même, par la violence même faite à Marc:

«Il était tombé avant la bataille, en parlementaire de l'armée. Son fanion blanc de la Non-violence, teint de son sang, était rouge maintenant, comme l'étendard des millions de sacrifiés. Annette n'hésita pas. Elle le ramassa.» (531)

Pour Annette, pour les vraies âmes ardentes de l'Occident, l'invitation à trouver l'Un, l'unité du monde, est un appel à l'action. La recommandation du Bouddha de déchirer le voile d'illusion pour trouver la réalité nue, revient pour Annette à la recommandation de défaire la toile de l'ancienne société: «La même pensée qui, dans les veines de Gautama, est le sourire du Nirvâna, -- dans celles d'une fille d'Europe est le sourir éginétique d'Athéna dans le combat.» (532)

530 Ibid., p. 1343.

531 Loc. cit.

532 Ibid., p. 1359.

Elle commence à prendre la parole dans les assemblées populaires -- une «parole ferme, menant toujours à l'action précise».

(533) Elle a commencé par demander à Julien de l'emmener à un des meetings du mouvement de lutte contre le fascisme qu'il présidait, ce qui a étonné le vieil ami: «Annette ne le fut pas moins, lorsqu'elle fut amenée à y demander, un soir, la parole.» (534) Il lui semble que ce n'est pas elle, mais la force de Marc en elle, qui demande à s'exprimer.

Par opposition à beaucoup des parleurs sur l'estrade, qui s'intéressent plutôt à leurs propres arguments et aux débats se déroulant entre les partis, Annette est sensible à l'appel muet de la masse, à son «attente passionnée» (535) de l'indication du chemin à suivre. Elle a, de plus, par sa proximité de ceux qui écoutent, le don de les captiver et de leur inspirer confiance: «/.../ presque aussitôt, elle réalisa cette fusion de celui qui parle avec la foule, qui fait la force de l'orateur né.» (536)

Annette sait, par son don oratoire en ces assemblées, obliger les représentants des deux Internationales à se mettre d'accord sur le terrain de l'action. Elle agit «par sa netteté, par son esprit de femme, simplificateur et pratique» (537), selon l'auteur. Annette est indifférente aux étiquettes:

533 Ibid., p. 1360.

534 Loc. cit.

535 Loc. cit.

536 Loc. cit.

537 Ibid., p. 1361.

«La véritable ligne de démarcation entre les partis est entre ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas agir. Tous les prétextes idéologiques pour ne pas agir sont des masques. La main de la femme les arrachait, sans égards, à l'irritation des politiciens des partis, dont elle troublait le jeu équivoque.» (538)

Ce triomphe d'Annette auprès des ouvriers et sur les bureaucra-
tes des partis rappelle le grand succès, décrit par M. Yamagoutchi,
du Congrès d'Amsterdam en 1932. Ce «Congrès mondial de tous les Partis
contre la Guerre», comptait 2200 délégués de vingt-six pays. Romain
Rolland, en tant que président d'honneur, adressa un appel à «la
collaboration non seulement de la Violence et de la Non-violence, mais
de toutes les forces pour constituer un combat contre l'ennemi commun,
/.../». (539) L'appel fut entendu, car «par-dessus la tête des leaders
des partis socialistes et des cadres des grands syndicats ouvriers,
les travailleurs et intellectuels révolutionnaires se saisirent les
mains et formèrent le front uni contre la guerre et le fascisme.» (540)

Annette, comme son auteur, a le don de l'appel direct et efficace
au coeur de la masse:

«Annette veillait à ce que les débats ne se perdissent
point en un confusionisme oratoire; elle excellait à
les ramasser, à la fin, en une motion claire et pratique.»
(541)

538 Loc. cit.

539 Mitsuo Yamagoutchi: «Combat de l'Esprit contre la Force --
Le principe 'politique' de Romain Rolland», Reports of the
Dept. for Liberal Arts, Shizuoka University (Humanities),
vol. 13, 1977, p. 40.

540 Ibid., p. 41.

541 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1361.

CONCLUSION

Nous avons vu, sur une trentaine d'années, le passage d'une âme courageuse d'un plan de vie individuel, où s'exerce sans doute l'influence de l'univers ambiant, à un plan d'action et de fraternité sociales, mises au service de la marche en avant de l'humanité.

A travers les relations d'Annette avec sa soeur, dans les différences de leurs attitudes envers des situations diverses de la vie, nous apprécions la franchise de coeur d'Annette Rivière et l'énergie invincible de son âme, qui entraîne ceux qui l'entourent dans l'orbite de sa passion. Sans approuver le libre comportement de Sylvie, elle ne lui ferme pas son coeur qui accepte sans y mettre de conditions cette nouvelle soeur, parce qu'elles sont du même sang. Par opposition à sa soeur, elle ne peut pas diviser son coeur dans l'amour, entre plusieurs engagements, ou cacher à un amant son intégrité d'âme et le besoin de cette âme de s'exprimer librement, même à l'intérieur d'un mariage.

Elle sait cependant, s'attirer la dévotion de cette soeur dont le mode de vie est si différent du sien et qui ne comprend guère les besoins de l'âme d'Annette. Face à un monde bourgeois hostile, auquel cette dernière a fait insulte en revendiquant son droit à la maternité en dehors du mariage, la soeur de milieu populaire, méfiante à l'égard des membres de la classe sociale où est née Annette, est prête à défendre celle-ci contre n'importe quelle menace. Elle ne peut se déprendre de la grande soeur, dont l'amour pour sa nièce Odette, la touche également, même après une blessure apportée à son amour-propre et à sa vanité

par une fausse aventure avec son mari, à l'instigation de celui-ci.

Annette Rivière est, par opposition à sa soeur, l'Eve nouvelle que Romain Rolland prévoyait pour cette génération féminine, tellement en avance sur sa contrepartie masculine, remarquable par sa franchise et destinée à prendre sa place, -- si longtemps refusée par des générations d'hommes au pouvoir, -- dans l'élaboration de l'histoire humaine.

Comme l'écrivait Maxime Gorki de l'oeuvre de Romain Rolland:

«Il prévoit la venue d'une femme nouvelle, destinée à remplacer celle qui aide à détruire ce monde -- d'une femme qui, comprenant son rôle d'animatrice de la culture, veut entrer dans ce monde, autoritaire et omnipotente, comme sa maîtresse légitime, et comme la mère des hommes qu'elle a créés et qui répondent devant elle de leurs oeuvres.» (542)

Par la communion étroite entre Annette et son fils, nous découvrons son sentiment d'unité avec l'univers ambiant, mais en dehors d'une religion établie, et nous connaissons encore son courage: courage qu'elle affirme dans la protection de cette extension de son être qu'est son fils, et qu'elle inspire aussi à ce fils.

Pour Romain Rolland, la sensation océanique, celle d'une liaison avec le Moi cosmique dont on fait partie, est à la base de toute croyance religieuse; c'est là ce qu'éprouve Annette très vivement juste avant la naissance de Marc, et aussi par le sentiment d'un dédoublement de son être à la naissance de l'enfant.

C'est une extension d'elle-même qu'elle défend courageusement devant un Julien Davy, qui lui témoigne sa pitié pour le fardeau d'un fils à élever sans l'appui d'un mari. Elle refuse l'étiquette sociale de fille-mère qui la tiendrait écartée du reste de la société, et

542 Maxime Gorki: «----», Europe, n° 38, 15 fév. 1926, p. 35
(numéro spécial consacré à Romain Rolland)

revendique une communion avec les forces de la vie par l'intermédiaire de son fils; il est, pour elle et avec elle, un monde entier, et même la source de sa religion à elle.

Elle n'essaie jamais d'enseigner les dogmes d'une religion établie à Marc; elle n'éprouve pas le besoin d'un Dieu extérieur qui serait au principe de la création. Et en cette indépendance de pensée, elle est semblable à son auteur:

«Toute sa vie, R. Rolland la conçoit comme une perpétuelle invention. Jamais il n'éprouvera -- ce qu'on trouve chez Paul Claudel, Charles Du Bos ou François Mauriac -- le besoin de recourir à une religion définie qui donne à la personne une unité, qui sauve l'individu d'un état de dispersion.» (543)

Annette est capable, à l'inverse de se créer une réalité propre, de se créer même par le songe, comme elle le fait dans le rêve de l'étang au commencement du livre. Bernard Melet nous rappelle cette naissance d'Annette, déjà adulte, par la vertu de sa propre pensée, émergeant de la vase avec laquelle elle communique:

«La naissance mystique et mythique d'Annette est, comme la 're-naissance' de l'auteur au Janicule, une réalité à laquelle la présentation romanesque donne plus de poids qu'à sa vraie naissance. Annette est plus un mythe, la fille de sa propre vision, que celle de Raoul, le père charnel. Au 'donné' du songe, l'auteur ne tente pas, comme il l'a fait dans Jean-Christophe, d'ajouter une enfance, une adolescence.» (544)

Le courage d'Annette est une force qui se communique aux autres, comme son amour rayonnant. Le petit Marc s'en inspire quand il affronte, très jeune, la pensée de l'inévitabilité de la mort. Il n'a pas, pour se reconforter, l'appui d'un Dieu ou d'un paradis, mais s'inspire de la pensée de sa mère, qui n'a pas peur devant l'abîme.

543 Bernard Melet: L'Eros d'une Héroïne (Paris, La Pensée Universelle, 1976), p. 16.

544 Pierre Sipriot: Romain Rolland (Desclée de Brouwer, 1968) série «Les écrivains devant Dieu», p. 21.

Par les relations amoureuses d'Annette, nous connaissons l'existence de la morsure sexuelle pour elle, ressentie sous l'effet de l'exaltation des montagnes, et sa lutte intérieure contre le désir -- lutte perdue d'avance, puisque ce désir surgit de la vigueur physique même d'Annette.

Mais en dépit de la passion qui l'entraîne dans une rivalité âpre avec sa soeur pour l'amour de Tullio, elle ne peut pas s'abaisser à faire de faux compliments à celui-ci. C'est qu'elle ressent l'injure représentée pour la dignité du jeune homme par un tel jeu, comme s'il s'agissait d'elle. Elle est désarmée par son propre pouvoir de dédoublement de soi qui lui fait partager le monde intérieur des sentiments de ceux qui l'entourent. Elle est, en ceci, comme R. Rolland qui souffrait des défauts de ceux qu'il aimait:

«... Ce qui m'épuise d'aimer, c'est que je n'aime pas seulement pour moi, j'aime pour celui que j'aime; je me mets à sa place; et je souffre de tout ce qu'il fait de mal, plus qu'il n'en souffre lui-même: car je le vois (je me vois en lui) déchoir de son idéal, qu'il ne connaît pas.» (545)

Nous voyons aussi la supériorité du pouvoir du coeur, chez Annette, sur la réalité imposée à ses yeux, dans son insistance à confondre les idéaux de justice qu'affiche un parti politique avec l'homme qui est membre de ce parti, c'est-à-dire avec Roger Brissot. C'est par l'amour d'Annette pour Roger, aussi, que débute la maternité de celle-ci, à la fois à l'égard de Roger et du fils engendré par lui,

545 R. Rolland: Journal, 1913, cité dans J-B. Barrère: Romain Rolland par lui-même, p. 110.

maternité qui s'étendra à travers le cours du roman jusqu'à porter sur toute l'humanité.

L'amour pour Julien Davy nous offre l'image d'une Annette dépensant son fonds de bonté innée pour ce timoré, qui bénéficie singulièrement de l'intérêt qui lui est accordé, par la confiance croissante qu'il prend en lui-même. C'est un amour né du sentiment chez Annette d'être nécessaire à Julien. Avec Philippe Villard, par contre, la liaison est un amour de dureté, conforme à la phase par laquelle l'héroïne est en train de passer. Par ses épreuves reconstruites dans le monde du travail et avec son jeune fils qui rejette ses affections, Annette s'est fermée à la sentimentalité dans la vie.

Mais le spectacle fourni par l'engagement amoureux d'Annette à l'égard de Franz, l'ami de Germain, est celui de la passion aveugle, de la nature qui revendique ses droits, sans souci de justice envers d'autres êtres qu'elle piétine pour atteindre son but. Annette ne se fait pas de reproches sur le sort d'Erika, à qui elle a volé l'affection de Franz, et elle cède même à un mouvement de cruauté en jouissant des souffrances de celle-ci. Selon B. Melet:

« R. Rolland ne se fait pas de la nature une vision idyllique: il ne lui attribue ni conscience, ni signification, ni finalité, ni sens moral, mais une force aveugle et rusée, qui ne laisse pas de le fasciner. /.../ Et Annette elle-même, rivale d'Erika, se rendra bien compte qu' 'en face de la nature, il n'existe pas de droit! La force indifférente se nourrit des millions de vivants'. »
(546)

Nos deux derniers chapitres suivent l'acheminement de la pensée

546 Bernard Melet: op. cit., p. 38-39. Citation de L'Ame enchantée tirée de la page 663.

et de l'action d'Annette Rivière, et aussi, sur une période plus brève, de son fils, d'une générosité individuelle et individualiste, à un engagement progressif dans une action sociale commune.

Sa connaissance de Ruth Guillon lui vaut l'occasion de penser au problème du sacrifice, et de ceux qui en seraient dignes ou indignes. Le cas de Ruth Guillon, il faut le reconnaître, est peu encourageant, mais il sert du moins à orienter Annette, vers ceux qui s'engagent dans une action sociale utile; bientôt après elle est attirée vers le médecin Philippe Villard, qui, en dépit de sa personnalité dure, travaille à des projets d'amélioration de l'hygiène parmi les pauvres.

Par son hébergement de deux réfugiés, Apolline et Alexis, Annette entend mieux participer aux épreuves, aux souffrances de sa patrie dans la Grande Guerre. Elle montre déjà son sens du devoir social, en voulant payer sa part des épreuves causées par cette guerre. Son expérience de deux hôtes difficiles lui apprend les ravages exercés dans le fond des âmes par la guerre.

L'incident de l'officier allemand et du soldat mourant, cependant, l'incite enfin à l'action contre la haine arbitraire inspirée par le monstre de la guerre. En protégeant l'officier contre les attaques de la foule et en aidant le soldat dans son agonie, Annette étend sa maternité à tous ceux qui souffrent de la guerre.

L'amitié avec Germain Chavannes permet à Annette d'entreprendre enfin une action sociale de résistance méditée, à son propre compte. Contre la haine nationaliste arbitraire, elle intervient en faveur d'une amitié indifférente aux frontières. Elle a l'occasion, auprès

de Germain, d'exprimer son credo d'engagement réciproque et de collaboration mutuelle de tous les hommes de bonne volonté: «Tous ceux qui s'aiment, m'aiment», et de faire de cette pensée une «foi agissante».

Par son association avec Timon, le patron d'un grand journal, Annette fait son apprentissage politique; elle apprend où réside exactement le pouvoir qui conduit le monde d'après la guerre, un monde qui a vu la politique passer au second rang, derrière la puissance économique internationale. Et ayant appris où viser pour atteindre le système capitaliste exploiteur des masses, et quel est le seul bloc qui s'efforce de protéger ces exploités, elle est à même d'influer sur son patron pour diriger ses forces vers un appui donné à l'U.R.S.S.

Nous avons suivi la trace de l'influence d'Annette sur son «fiancé manqué», Julien Davy, à travers une vingtaine d'années de séparation complète. Ce n'étaient pourtant pas des années indifférentes pour l'âme du scientifique solitaire, car elles ont suscité l'examen par celui-ci de tout son être -- sous l'oeil, intérieur en lui, de celle qu'il a rejetée. Et sous l'inspiration d'Annette, dirigé par ce qu'il croit qu'elle aurait voulu de lui, Julien s'oriente vers une vie d'action sociale. Il émerge, courageusement et avec peine, de son monde d'isolement académique. Nous relevons ici l'apparition d'un thème qui se développe vers la fin du livre -- celui de l'enfantement d'un être nouveau par la force d'une autre âme. Annette a laissé, de plus, sa trace non seulement sur Julien, mais aussi, par l'intermédiaire de celui-ci, sur sa fille, George.

Dans la dernière section de ce chapitre sur l'action sociale d'Annette, nous avons suivi le progrès de Marc Rivière, lent et souvent pénible, d'un individualisme qui lui valait une liberté d'esprit inféconde dans le monde de l'après-guerre, vers un engagement politique socialiste, pendant la dernière moitié des années vingt, un engagement qui devait entraîner son sacrifice pour la marche en avant de l'humanité.

C'était là un progrès personnel analogue à celui de Romain Rolland, qui, lui aussi, avait eu longtemps peur de voir sa liberté d'esprit asservie à une doctrine politique. Comme l'indique Antoinette Blum:

« /.../: les tiraillements auxquels il est en proie ne sont rien moins que ceux de l'intellectuel, de la pensée, qui veut s'engager dans l'action, mais craint ainsi de voir son idéal compromis et sa liberté morale entravée.»
(547)

Le progrès de Marc dans la tâche difficile et longue de surmonter ses divisions internes pour se mettre sur la voie juste de l'action sociale s'accomplit avec l'aide d'Annette, et sous son inspiration, mais ce progrès a pour effet réciproque d'engendrer en Annette, après la mort de Marc, un nouvel esprit, en mesure de porter vers son but le travail que son fils a entrepris de son vivant. Annette, dans un renversement des lois de la nature, est enfantée par son fils.

547 Antoinette Blum: «Romain Rolland: un témoin engagé», Cadmos, (Genève, Institut Universitaire d'Etudes Européennes de Genève et du Centre Européen de la Culture) printemps 1978, p. 74.

Sylvie, après la mort de Marc, trouve que sa vie n'a abouti à rien. Elle repart donc à zéro, c'est-à-dire en prenant un petit appartement de trois pièces, Avenue du Maine: son vieux quartier où Annette est allée la chercher pour la première fois, il y a une trentaine d'années. C'est dire que Sylvie reprend son départ à partir de cela seul qui a eu une importance pour elle, de la seule réalité solide en sa vie -- Annette. Et Annette a compris ce qu'elle faisait par ce geste:

«Oui, la soeur aînée avait compris. Mais ce sont des secrets du coeur, que l'autre coeur qui a compris ne cherche pas à élucider:» (548)

Sylvie, elle, comprend aussi maintenant le coeur de sa soeur plus profondément qu'auparavant, et ne vient plus se heurter à elle. Les deux soeurs s'entendent, en effet, bien. Sylvie a appris à trouver grand plaisir dans la musique, d'abord par la radio. Et quand elle s'achète un piano, à cinquante ans passés, Annette ne la taquine pas sur ce caprice, comme elle l'aurait fait peut-être auparavant; elle rit, mais comme elle l'explique, c'est de plaisir en voyant le plaisir de Sylvie devant l'instrument. Elles se sont rapprochées, à travers les années; Sylvie le fait remarquer:

« -- Entre folles on se comprend.
-- A force de vivre, on a déteint l'une sur l'autre. » (549)

En effet, Annette a beaucoup déteint sur la soeur cadette. L'oreille de Sylvie en musique a été formée par la grande soeur en maintes années, depuis le temps où celle-ci jouait du piano à la maison de famille en Bourgogne. Mais Sylvie avait aussi toujours un don naturel

548 R. Rolland: L'Ame enchantée, p. 1383.

549 Ibid., p. 1392.

pour la musique, qu'elle n'a jamais eu, jusqu'ici, le temps de développer. Maintenant, elle travaille assidûment à apprendre le piano, et commence même à aller aux concerts. Elle devient populaire parmi les jeunes gens pauvres qui y assistent -- reflet de sa popularité de jadis, de sa renommée de reine de la mode dans le Tout Paris.

Ce n'est pas par hasard qu'elle choisit les places à bon marché dans les salles de concert, car elle s'est beaucoup appauvrie, ces dernières années; elle économise beaucoup, pour payer les frais de ses plaisirs musicaux, et commence à vendre, un par un, des meubles de son appartement, sans que personne s'en rende compte. Mais elle sait quand même trouver du plaisir dans la vie d'ascète qui lui est imposée par le manque d'argent; elle fait de nécessité vertu, après une vie de luxe:

«Et, par un travail intérieur inaperçu, la libre fille, qui s'était gorgée sans retenue de tous les fruits de son verger de désirs, trouvait sa jouissance aujourd'hui dans sa pauvreté commandée.» (550)

Sylvie mène de plus en plus, cependant, une vie inactive, passée à rêvasser -- une vie qui ne peut qu'entraîner la détérioration de sa santé. Elle perd connaissance un jour dans son appartement (la concierge la trouve évanouie sur le parquet, quand elle monte avec le courrier) et Annette s'insurge contre son désir de vivre seule. Dans une situation qui évoque un enlèvement semblable par Annette, une trentaine d'années plus tôt, quand Sylvie était malade dans sa mansarde, la grande soeur lui fait quitter son logement. Elle le fait même remarquer à Sylvie:

« -- Ma petite vieille, /.../, on recommence donc ses vingt ans? » (551)

550 Ibid., p. 1397.

551 Ibid., p. 1399.

On va loger ensemble dans l'appartement des Davy, puisque Sylvie refuse de quitter Paris (Annette habite à Meudon, dans la banlieue), où l'on restera jusqu'à la mort de la soeur cadette, qui ne tarde pas à survenir, en 1932.

Il reste à Annette une maternité, celle, adoptive, de Sylvio Moroni, le fils du vieillard dont Marc a sauvé la vie, en Italie. Le père fut quelques mois plus tard assassiné et l'adolescent déporté. Il s'est évadé en barque de l'île de sa réclusion et est arrivé à Paris en 1933, à l'âge de vingt ans. Il vient directement chez Annette, attaché à elle par un sentiment de gratitude et de remords pour la mort de Marc: «car il n'oublie pas qu'à Madame Rivière il a coûté son fils. Annette ne l'oublie pas non plus; et elle accepte Sylvio -- (elle le lui a dit) -- pour prix du sang: -- Tu m'appartiens.» (552)

Ce fils aussi est voué au sacrifice. Sous l'inspiration d'Annette, il part en mission contre le fascisme. Plus tard, on apprend par les journaux qu'il a été tué, en avion, au-dessus de Rome. Il avait lancé des proclamations appelant à la révolte le peuple enchaîné d'Italie.

La mort d'Annette ne suit pas de beaucoup les événements ici évoqués. Elle meurt avant d'atteindre la soixantaine, avec sa belle-fille, Assia, à ses côtés. Par sa mort elle rejoint enfin l'Infini, dont elle ne s'était jamais séparée, de son vivant. Elle semble même féconder le Cosmos par son âme qui se réintègre en lui. Dans un

552 Ibid., p. 1423-1424.

renversement encore de l'ordre de l'univers, qui témoigne de son caractère remarquable, c'est elle qui imprègne et enrichit le grand Tout de sa force d'âme, au lieu de s'y dissoudre par sa mort: «L'Ame Enchantée avait fusé, -- jet de semence dans le sillon que creuse la Mort, vers le trou du ciel, au haut du mont /.../». (553)

Bernard Melet fait remarquer, à propos de la virilité de la personnalité d'Annette:

«Disons même dès maintenant que, malgré le point de vue féminin impliqué par le personnage d'Annette, l'auteur donne souvent le pas à la fonction virile, Annette elle-même accomplit plus d'une fois l'ensemencement des âmes d'autrui, et, par sa mort, semble féconder l'infini lui-même.» (554)

L'Ame enchantée en général, et L'Annonciatrice, sa dernière partie, en particulier, reflètent de près les préoccupations de Romain Rolland, pendant les années vingt, relativement à la société occidentale, à ses systèmes politiques et sociaux, et à la menace de guerre engendrée par ces systèmes. Comme le note Wilsie F. Bussell:

«L'Annonciatrice is a faithful reflection of Rolland's quest for a means of remedying the social and political evils of his day. In this work of fiction Rolland attacked enemies of peace and pleaded for social reform more eloquently than in any of his essays.» (555)

On peut dire que les attitudes adoptées par les personnages du roman quant aux solutions diverses de ces problèmes sont un écho des conflits intérieurs à l'auteur relativement à ces mêmes problèmes, à

553 Ibid., p. 1461.

554 Bernard Melet: op. cit., p. 28.

555 Wilsie F. Bussell: «The Parallel Themes of Pacifism and Revolution in the Works of Romain Rolland, 1914-1944», dissertation de doctorat, Duke University, 1950.

leurs solutions correspondantes:

«The most interesting aspect of it so far as this study is concerned is the portrayal of the conflicts of its characters about the problem of engaging in political action, about solving the paradox between violence and non-violence, about affiliating with political groups. It is only by showing the conflicting tendencies of several different personages in his novel that Rolland succeeds in giving an adequate picture of his own contradicting reactions to the political events of this period.» (556)

Mais pour nous, tout en tenant compte de la relation entre la vie de l'auteur et les événements et les personnages dépeints en ce livre, l'important reste de mesurer l'impression faite par sa création sur l'esprit et le coeur de son lecteur, et peut-être son effet sur la vie personnelle de celui-ci. Sur ce point, Jean-Bertrand Barrère est pour nous un témoin autorisé:

«Ici et là, la fresque romanesque ressaisit les combats d'un homme et d'une femme luttant pour leur âme contre, ou plus rarement avec, le milieu environnant, animés, jusque dans leurs défaites et leurs crises de découragement, d'un amour passionné de la vie, d'un respect tolérant des autres en un monde toujours pris d'étouffement et au bord de la violence, qui ont touché des générations de jeunes de tous pays et inspire au lecteur le désir, et parfois le courage, de vivre haut.» (557)

Réflexion faite, l'histoire personnelle de l'auteur peut bien avoir rapport avec la question de l'effet d'une oeuvre sur la vie d'un lecteur. Luc Durtain nous le dit, à propos du créateur des Vies des Hommes Illustres, en évoquant ce que nous a légué Romain Rolland:

«Que le maître de Jean-Christophe et d'Au-dessus de la Mêlée nous permette de le dire: sa vie, tout amère que l'ait faite parfois son courage, est, auprès de ces

556 Loc. cit.

557 Jean-Bertrand Barrère: «Romain Rolland Ecrivain», dans Romain Rolland par plusieurs auteurs (Neuchâtel, La Baconnière, 1969), p. 23.

créateurs dont il nous restitue les figures véritables, l'une de celles vers lesquelles se tournent les hommes pour recevoir les deux biens suprêmes -- l'inquiétude de la pensée et la paix du coeur.» (558)

558 Luc Durtain: «Romain Rolland et les Héros», Europe, n° 38, 15 fév. 1926, p. 165.

BIBLIOGRAPHIE

I. Bibliographies

----. «Travaux consacrés à Romain Rolland depuis sa mort jusqu'à 1973», Bulletin de l'Association des amis de Romain Rolland, vol. 111-114 (1975), p. 61-77.

----. «Bibliographie des oeuvres de Romain Rolland», Biblio, 20^e année, n° 8 (oct. '52), p. 13-15.

----. «Bibliographie des oeuvres de Romain Rolland», Europe [numéro spécial]. 32^e année, n° 109-110 (janv.-fév. 1955), p. 132-139.

Balzer, Hans. «Essai de bibliographie» [des oeuvres de Romain Rolland], Biblio, 34^e année, n° 12 (déc. '66), p. 21 - 25.

Starr, William T. A Critical Bibliography of the Published Writings of Romain Rolland. Evanston, Illinois: Northwestern University Press, 1950. xxiii + 138 pp.

II. Quelques textes de Romain Rolland (par ordre alphabétique)

Rolland, Romain. «A l'Antigone éternelle», Demain (Genève), I (janv. 1916), p. 20-21. Publié ultérieurement dans le volume Les Précurseurs, 1919.

Rolland, Romain. L'Ame enchantée, I: Annette et Sylvie, 6^e édition, Paris: Ollendorff, 1922. 282 pp.

Rolland, Romain. L'Ame enchantée, II: L'Eté. Paris: Ollendorff, 1924, 356 pp.; 6^e édition, Paris: Albin Michel, 1926, 362 pp.

Rolland, Romain. L'Ame enchantée, III: Mère et Fils, 2 volumes. Paris: Albin Michel, 1927. 334 pp., 256 pp.

Rolland, Romain. L'Ame enchantée, IV: L'Annonciatrice (Anna Nuncia)
1. La Mort d'un Monde. Paris: Albin Michel, 1933. 370 pp.

Rolland, Romain. L'Ame enchantée, IV: L'Annonciatrice (Anna Nuncia)
2. L'Enfantement, 2 volumes. Paris: Albin Michel, 1933. 314 pp., 350 pp.

- Rolland, Romain. L'Ame enchantée, édition définitive en 4 volumes.
Paris: Albin Michel, 1934. 544, 381, 489, 412 pp.
- I. Annette et Sylvie
 - II. L'Eté
 - III. Mère et Fils
 - IV. L'Annonciatrice
 1. La Mort d'un Monde
 2. L'Enfancement
- Rolland, Romain. L'Ame enchantée, édition définitive en un volume.
Paris: Albin Michel, 1967. 1470 pp.
- Rolland, Romain. «Aux femmes d'Europe», L'Ecole de la Fédération, VI, 12 (11 déc. 1915), p. 69.
- Rolland, Romain. Préface à Simone Bodève: Celles qui travaillent.
Paris: Ollendorff, 1913. xvi + 208 pp.
- Rolland, Romain. «Chronique parisienne», Bibliothèque universelle et Revue Suisse, LXVIII (oct.-déc. 1912), p. 614-627.
- Rolland, Romain. «Chronique parisienne», Bibliothèque universelle et Revue Suisse, LXIX (janv.-mars 1913), pp. 169-184, 381-394, 602-618.
- Rolland, Romain. Le Cloître de la rue d'Ulm: journal de Romain Rolland à l'Ecole normale supérieure, 1886 - 1889, suivi de Quelques lettres à sa mère et de Credo quia verum (avant-propos d'André George). Paris: Albin Michel, 1952. xvi + 400 pp. (Cahiers Romain Rolland, 4).
- Rolland, Romain. «Contre les barbares», lettre à Louise Bodin, Le Populaire de Paris: Journal socialiste du soir (18 déc. 1918).
- Rolland, Romain. «Dankgesang: Erinnerungen an Malwida von Meysenbug», introd. à Malwida von Meysenbug: ein Briefwechsel 1890-1891. paraît dans Europe, XXXIV (15 mars 1934) p. 305-335.
- Rolland, Romain. «La femme et l'art dramatique», Le Parthénon, (20 janv. 1912), p. 1.
- Rolland, Romain. Je commence à devenir dangereux: Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère, 1914-1916 (introd. d'Else Hartoch). Paris: Albin Michel, 1971. 383 pp. (Cahiers Romain Rolland, 20).
- Rolland, Romain. Printemps romain: Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère, 1889-1890. Paris: Albin Michel, 1954. 356 pp. (Cahiers Romain Rolland, 6).
- Rolland, Romain. Retour au Palais Farnèse: Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890-91). Paris: Albin Michel, 1956. 366 pp. (Cahiers Romain Rolland, 8).
- Romain Rolland: Textes politiques, sociaux et philosophiques choisis (introd. et notes de Jean Albertini). Paris: Editions sociales, 1970. 319 pp. (Classiques du Peuple).

Rolland, Romain. revue du Pin Yin: Une jeune Chinoise à l'armée révolutionnaire (trad. en français par Ouang Tê Yio, Valois), dans l'Intransigeant (18 juillet 1931).

Rolland, Romain. préface à Marcelle Capy: Une Voix de Femme dans la mêlée. Paris: Ollendorff, 1916. Publié aussi dans Demain, I (15 juin 1916), p. 401-403.

Rolland Romain. «What Romain Rolland Thinks», conversation entre Rolland et S.C. Bose, The Modern Review, (Calcutta), LVIII, p. 319-324.

III. Biographies

Arcos, René. Romain Rolland. Paris: Mercure de France, 1950. 218 pp. Bibliographie p. 211-218.

Doisy, Marcel. Romain Rolland. Bruxelles: Editions La Boétie, 1945. 222 pp.

Motyleva, Tamara L. Romain Rolland. Moscou: éd. de la Jeune Garde, 1969. [en langue russe].

Motyleva, Tamara Lazarevna. Romain Rolland [traduit en français par Marc-Antoine Parra]. Moscou: Editions du Progrès, 1976. 448 pp., 21 pl.

Sénéchal, Christian. Romain Rolland. Paris: Ed. de la Caravelle, 1933. 135 pp.

Starr, William Thomas. One against all: A biography. Paris, La Haye: Mouton, 1971. 261 pp. (Studies in French Literature, 20).

IV. Oeuvres sur Romain Rolland (ordre alphabétique par auteur, ou par titre pour ouvrages collectifs)

Abraham, Pierre, J-B. Barrère et autres. Romain Rolland, suivi de la correspondance inédite de Rolland avec Adolphe Ferrière et Heinz Haeblerlin. Neuchâtel: La Baconnière, 1969. 220 pp. contient, parmi d'autres études:

Abraham, Pierre. «Romain Rolland romancier et dramaturge», p. 25-41.

Barrère, J-B. «Romain Rolland écrivain», p. 19-24.

Balachanov, V.E. Romain Rolland et son temps (titre traduit). Léninegrad: 1972. 197 pp. [en langue russe].

- Barrère, Jean-Bertrand. Romain Rolland: l'âme et l'art. Paris: Albin Michel, 1966. 251 pp.
- Barrère, Jean-Bertrand. Romain Rolland par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1955. 189 pp. série: «Ecrivains de toujours».
- Baudoin, Charles et autres. Hommage à Romain Rolland. Lausanne: Editions du Mont-Blanc, 1945. 164 pp.
- Bondeville, Emanuel. Romain Rolland à la recherche de l'homme dans la création artistique. Paris: Institut de France. Académie des Beaux-Arts, 1966. 30 pp.
- Bonnerot, Jean. Romain Rolland (sa vie, son oeuvre). Paris: Edition du Carnet Critique, 1921. 144 pp. «Essai de Bibliographie» p. 101-139.
- Duchatelet, Bernard. La Question du mariage dans «Jean-Christophe» de Romain Rolland. Groningen: Wolters, 1965. 23 pp.
- Europe, X. numéro spécial consacré à Romain Rolland à l'occasion de son 60^e anniversaire (articles par plusieurs auteurs, pp. 131-316). Paris: 1926 (n° 38, 15 fév. 1926).
- Fassbinder, Klara Maria. Romain Rolland: der Mann und sein Werk. Dortmund: Wolfram Verlag, 1925. 123 pp. (Collection «Dichter des Auslandes», vol. 2).
- Krampf, Miriam. La conception de la vie héroïque dans l'oeuvre de Romain Rolland. Paris: Le Cercle du livre, 1956. 152 pp. (Bibliographie, p. 147-152).
- Lévy A.R. L'idéalisme de Romain Rolland. Paris: A.G. Nizet, 1942. 310 pp. (dissertation publiée)
- March Harold. Romain Rolland. New York: Twayne, 1971. 168 pp. (Twayne's world authors series, TWAS 109).
- Melet, Bernard: L'Eros d'une Héroïne: Trois études sur «l'Ame enchantée». Paris: La pensée universelle, 1976. 157 pp.
- Robichez, Jacques. Romain Rolland. Paris: Hatier, 1961. 238 pp. (Connaissance des Lettres, 57).
- Romain Rolland [numéro spécial d'Europe] 32^e année, n° 109-110 (janv.-fév. 1955), 285 pp. contient une «Bibliographie des oeuvres de Romain Rolland», p. 132-139.
- Romain Rolland: numéro spécial d'«Europe». n° 439-440 (nov.-déc. 1965), p. 1-292.
contient, parmi d'autres --
Coudert, Marie-Louise. «Une femme ordinaire et L'Ame enchantée», p. 52-57
Lévy, Madeleine, «Une jeune fille suisse découvre Romain Rolland», p. 224-229.

Seippel, P. Romain Rolland: l'homme et l'oeuvre. Paris: Ollendorff, 1913.

Sipriot, Pierre. Romain Rolland. Bruges: Desclée de Brouwer, 1968. 141 pp. collection «Les écrivains devant Dieu».

Zweig, Stefan. Romain Rolland: der Mann und das Werk. Frankfurt am Main: Rütten und Loening, 3^e édition 1926. 279 pp. [trad. en français par O. Richez. Paris: Editions pittoresques, 1930].

V. Livres partiellement consacrés à Romain Rolland (ordre alphabétique par auteur ou éditeur)

Borgese, G.A. Ottocento europeo. Milano: Treves, 1927. traitement de L'Ame enchantée p. 222-228.

David, Jean. Le Procès de l'Intelligence dans les lettres françaises au seuil de l'entre-deux-guerres: 1919 - 1927. Paris: A.G. Nizet, 1966. 350 pp. Bibliographie p. 343-347.

Gersbach-Bäschlin, Annette. Reflektorischer Stil und Erzählstruktur: Studie zu den Formen der Rede - und Gedankenwiedergabe in der erzählenden Prosa von Romain Rolland und André Gide. Bern: Francke Verlag, 1970. 168 pp.

Goldberger, Avriel. Visions of a new Hero: the heroic life according to André Malraux and earlier advocates of human grandeur. Paris: M.J. Minard, Lettres modernes, 1965. 264 pp. (collection «Bibliothèque des lettres modernes», n° 7)
chapitre III: «Romain Rolland's Divine Messengers», p. 53-83.

Goldie, Rosemary. Vers un héroïsme intégral dans la lignée de Péguy (préface par Albert Béguin). Paris: Editions de l'Amitié, 1951. 122 pp.
chapitre: «Romain Rolland et le 'Souffle des Héros'», p. 67-70.

Gontier, Fernande. La Femme et le couple dans le roman de l'entre-deux-guerres (1919-1939). Paris: Klincksieck, 1976. 190 pp. (Femmes en littérature, 2)
chapitre: «Féminité et révolution», p. 145-155.

Guéhenno, Jean. Caliban et Prospero, suivi d'autres essais. Paris: Gallimard, 1969. 227 pp.
essai: «Romain Rolland ou la grandeur de la vie», p. 213-227.

Kurzweil, Anne E. La Crise de la famille dans le roman français contemporain. Budapest: Bibliothèque de l'Institut français de Budapest, 1936. 78 pp.

Lounatcharski, Anatole R. Silhouettes, choix et préfaces d'Irina Lounatcharskaïa (traduit du russe par A. Garcia et M. Heilbronn). Paris: Les éditeurs français réunis, 1980; Moscou: Les éditions du progrès, 1980. 430 pp.
chapitre: «Romain Rolland», p. 273-285, publié en 1923 en langue russe.

Marble, Mrs. Annie (Russell). Nobel Prize Winners in Literature. New York: Appleton, 1925. «Romain Rolland and Jean-Christophe», p. 175-188 [remarques sur L'Ame enchantée].

Ruitenbeek, Hendrik Martinus (éditeur). The Literary Imagination: Psychoanalysis and the genius of the writer (avec introd. par Hendrik M. Ruitenbeek). Chicago: Quadrangle Press, 1965. 443 pp.
chapitre par John Cruickshank: «Romain Rolland: The Psychological Basis of Political Belief», p. 169-185.

VI. Articles sur Romain Rolland (ordre alphabétique par auteur)

Albertini, Jean. «Romain Rolland dans les littératures de langues européennes au tournant du siècle», Lectures d'Aujourd'hui: Travaux du Groupe de Recherches international «1900» (Série A: La Perspective Critique française, Cahier III) Ottawa: Carleton University, 1979, VI p. 49-56.

Barrère, Jean-Bertrand. «Romain Rolland et Malwida: les 'racines' et le 'souffle'», French Studies (Oxford), IV, n° 2 (avril 1950), p. 97-112.

Blum, Antoinette. «Romain Rolland: un témoin engagé», Cadmos (Cahiers trimestriels de l'Institut Universitaire d'Etudes Européennes de Genève et du Centre Européen de la Culture), I, 1 (printemps '78), p. 73-79.

Chessez, Jean-Charles. «Propos d'un iconoclaste», Le Bayou (Houston, Texas), XII, 18^e année, n° 57 (printemps '54), p. 26-35.
[études sur Maeterlinck, Mallarmé, Romain Rolland, Valéry].

Dadoun, Roger. «Romain Rolland, Freud, et la sensation océanique», Revue d'histoire littéraire de la France, LXXVI ('76), p. 936-946.

Durtain, Luc. «Romain Rolland et les Héros», Europe, n° 38, 15 fév. 1926. p. 157-165.

El-Tawil, Kamber. «Romain Rolland romancier: la vie et le roman», Revue des sciences humaines (Lille; Paris) (1966), p. 251-264.

Forster, E.M. «Romain Rolland and the hero», The Listener, XXXIII, n° 843 (8 mars 1945), p. 269-270.

- Francis, R.A. «Romain Rolland and Rousseau», Nottingham French Studies, 8, 1 (1969), p. 40-53.
- Francis, R. «Romain Rolland and some British intellectuals during the First World War», Journal of European Studies X ('80), p. 189-209.
- Francis, Richard. «La France vue par Romain Rolland», Rev. d'histoire litt. de la France, LXXX ('80), p. 602-620.
- Gorki, Maxime. «----», Europe, n° 38, 15 fév. 1926, p. 32 -36 (numéro spécial consacré à Romain Rolland).
- Guéhenno, Jean. «Un homme: Romain Rolland», Figaro littéraire, 6 janvier '45.
- Hanley, David. «A marriage of convenience? Romain Rolland's first encounter with socialism», European Studies Review, IX, n° 1 (avril '79), p. 211-236.
- Hewitson, Lucille. «Le dualisme de la nécessité et de la liberté dans l'oeuvre de Romain Rolland». Bulletin des jeunes romanistes (Strasbourg), 17 (déc. '70), p. 45-50.
- Leuwen, Pierre. «Romain Rolland et l'âme héroïque», Action, 5 janv. '45.
- Price, Lucien. «Romain Rolland at Villa Olga», Yale Review (new series), XX (déc. 1930), p. 273-292.
- Roy, Claude. «L'écrivain et le porte-parole», Libération, 30 déc. 1959.
- Starr, William T. «Romain Rolland and Thomas Hardy», Modern Language Quarterly, XVII, n° 2, (juin 1956), p. 99-103.
- Yamagoutchi, Mitsuo. «Combat de l'Esprit contre la Force -- Le principe 'politique' de Romain Rolland», Reports of the Department for liberal arts, Shizuoka University (Humanities), vol. 13, 1977, p. 35-49.

VII. Articles sur L'Ame enchantée

- Albertini, Jean. «La destinée de L'Ame enchantée», Oeuvres et Critiques (Revue internationale de la réception critique des oeuvres littéraires de langue française), (Paris) II, 1 (printemps '77), p. 111-119.
- Alden, Douglas W. «Léon Blum as a source for L'Ame enchantée», Kentucky Romance Quarterly (Lexington), 17 ('70), p. 9-18.

- Babilas, Wolfgang. «Zu Romain Rollands L'Ame enchantée», Die Neueren Sprachen (Frankfurt am Main) 17 (1968), p. 223-237.
- Bazalgette, L. article dans Europe, V (juin 1924), p. 246-249
[étude du deuxième volume de L'Ame enchantée, L'Eté].
- Fischer, V.A. articles dans Gral (Ravensburg), XVIII, p. 457-458
et XIX, p. 557-558 (1924-25)
[à propos du caractère d'Annette Rivière: traits germaniques et romains, et mysticisme indien chez celle-ci]
- Fite, A.G. «Romain Rolland as a critic of modern civilization»,
Modern Language Forum, XIX (fév. 1934), p. 18-26.
- Fite, A.G. «Romain Rolland: The closing of a literary cycle»,
Modern Language Forum, XX (fév.-mai 1935), p. 8-15.
- Grautoff, Erma et Otto Grautoff. «Romain Rolland: zum sechzigsten
Geburtsdag», Preussische Jahrbücher, CCIII (1926), p. 71-84.
[sur l'oeuvre de Romain Rolland, y compris L'Ame enchantée]
- Keenan, D'Elbert. «Twofold birth and Dying», Virginia Quarterly Review
(Charlottesville, Virginie) XV (hiver 1939-40), p. 154-156.
[sur L'Ame enchantée et sur Les Hommes de bonne volonté de Jules
Romains]
- Sénéchal, Christian. article dans Europe, XV (sept.-déc. 1927), p. 536-542.
- Sénéchal, Christian. article dans Europe, XXXV (15 mai 1934), p. 137-142.
[revue des derniers volumes de L'Ame enchantée et remarques sur le
roman dans sa totalité]
- Zweig, Stefan. «Romain Rolland After the War», The Dial (Chicago),
LXXVI (mai 1924), p. 445-448.
[sur L'Ame enchantée]

VIII. Thèses

- Arcand, Tatania. «Romain Rolland et les Arts plastiques (1887-1906)».
Ph. D. Université du Manitoba, 1977.
- Bussell, Wilsie F. «The Parallel Themes of Pacifism and Revolution in
the Works of Romain Rolland 1914-1944». Ph. D., Duke University
(Caroline du Nord), 1950.

- Fournier, Yvonne. «La psychologie du mariage chez quelques écrivains français de 1920 à 1935». Thèse, Université de Lille, Lettres, 1964. 504 ff. dactylographié.
[Colette, Romain, Lacretelle, Duhamel, Martin du Gard, Maurois, Chardonne, Mauriac, Jouhandeau, Gide, Rolland]
- Kaempffer, A. Romain Rollands Frauengestalten. Dissertation, Jena. Charlottenburg: Gebr. Hoffman, 1931. 103 pp.
- Kim, Kwan-Sik. «Aspects autobiographiques de l'oeuvre romanesque de Romain Rolland». Thèse, Université de Paris, 1969. 248 ff., dactylographié.
- Melet, Bernard. «L'amour, le dialogue et le voyage dans L'Ame enchantée». Thèse, Université de Lille, 3e cycle, Lettres, 1967. 564 ff., 2 vol. dactylographiés.
- Rieuneau, Maurice. «Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939». Doctorat d'Etat (Lettres), Université de Paris -- Sorbonne «Paris IV», 1972. 868 pp.
- Starr, William T. «Romain Rolland's Internationalism». Dissertation, University of Oregon, Thesis series no. 2, Eugene Oregon, 1939. 106 pp. [Bibliographie p. 85-106]
- Torrens, R.W. «The social and political Ideas of Romain Rolland». Dissertation, Cornell University, 1941.
- Witherspoon, Winifred D. «Romain Rolland, Biographe». Doctorat (Etudes françaises), Université Laval, 1973.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| <u>INTRODUCTION</u> | 1 |
| | |
| <u>CHAPITRE I -- L'AMOUR FRATERNEL: ANNETTE ET SYLVIE</u> | 5 |
| | |
| <u>CHAPITRE II -- L'AMOUR MATERNEL: ANNETTE ET MARC</u> | |
| I. Communion | 19 |
| II. Relâchement du Lien | 30 |
| III. Réconciliation. | 39 |
| | |
| <u>CHAPITRE III -- ANNETTE ET L'AMOUR: PRÉLIMINAIRES</u> | |
| I. L'amour sportif et Tullio | |
| <u>Pouvoir des montagnes</u> | 45 |
| <u>Un match de tennis</u> | 48 |
| <u>Intervention de Sylvie</u> | 51 |
| <u>Le grondement du torrent</u> | 54 |
| II. Amour maternel et amour de tête -- Roger Brissot | |
| <u>Préparations</u> | 57 |
| <u>Attraction</u> | 61 |
| <u>Réserves</u> | 63 |
| <u>Confrontation</u> | 74 |
| <u>Rupture</u> | 79 |
| | |
| <u>CHAPITRE IV -- ANNETTE ET L'AMOUR</u> | |
| III. Amour de bonté et de pitié -- Julien Davy | |
| <u>Le retour du flot</u> | 82 |
| <u>Un tendre hautain</u> | 84 |
| <u>Solitude</u> | 86 |
| <u>Froissement mutuel</u> | 90 |

TABLE DES MATIÈRES ... Suite

| | | |
|-----|---|-----|
| IV. | Amour physique -- Philippe Villard | |
| | <u>Dureté</u> | 91 |
| | <u>Un chirurgien et la médecine</u> | 94 |
| | <u>Un souffle chaud et empoisonné</u> | 96 |
| | <u>Le voile déchiré</u> | 99 |
| V. | Nouvel amour maternel -- Franz | |
| | <u>Altruisme</u> | 102 |
| | <u>Attachement</u> | 105 |
| | <u>Dévouement</u> | 106 |
| | <u>Désir</u> | 108 |
| | <u>Recueillement</u> | 111 |

CHAPITRE V -- LA GÉNÉROSITÉ : APPRENTISSAGE

| | | |
|------|---|-----|
| I. | Ruth Guillon | 113 |
| II. | Deux réfugiés: Apolline et Alexis | 119 |
| III. | L'officier allemand et le soldat blessé | 130 |
| IV. | Germain Chavannes et l'Amitié agissante | |
| | <u>Deux âmes se rencontrent</u> | 136 |
| | <u>L'action nécessaire</u> | 139 |
| | <u>L'action s'engage</u> | 142 |
| | <u>Une amitié à quatre</u> | 148 |
| V. | Timon le requin | |
| | <u>Deux volontés fortes</u> | 153 |
| | <u>Un apprentissage</u> | 158 |
| | <u>Orientation</u> | 162 |

CHAPITRE VI -- LA GÉNÉROSITÉ: L'ACTION SOCIALE
ET POLITIQUE D'ANNETTE

| | | |
|-----|---|-----|
| VI. | Le retour de Julien Davy | |
| | <u>Une âme travaillée par l'idéal</u> | 168 |
| | <u>Les flèches d'airain</u> | 173 |
| | <u>«Cette graine vivante»</u> | 179 |

TABLE DES MATIÈRES ... Suite et fin

VII. Marc et l'Enfantement d'Annette

| | |
|---|-----|
| <u>La voie difficile</u> | 185 |
| <u>Dans le désert de l'individualisme</u> | 189 |
| <u>D'un mode de vie à l'autre</u> | 194 |
| <u>Les lois du monde renversées</u> | 200 |

| | |
|-----------------------------|-----|
| <u>CONCLUSION</u> | 209 |
|-----------------------------|-----|

| | |
|--------------------------------|-----|
| <u>BIBLIOGRAPHIE</u> | 223 |
|--------------------------------|-----|